2025-2026
HLP – PHILOSOPHIE / PREMIERE

CAHIER DE TRAVAIL
LES POUVOIRS DE LA PAROLE

Comment écrire à un professeur ?

Du berceau au cercueil, tout est cérémonie. La société, comme le remarquait Blaise Pascal, est en paix grâce au respect des grandeurs d'établissement, masque indispensable de l'estime ou du mépris pour les autres. Force est d'admettre que l'on ne s'aime pas toujours… Mais la raison doit toujours éviter le débordement des affects. Autant faire en sorte, alors, d'être poli avec ceux dont on doit supporter la compagnie, surtout quand notre sort dépend de leur jugement…

A bien des égards, le XIXème siècle peut être considéré comme l'âge d'or de la politesse bourgeoise. Alors que la Révolution avait violemment mis en cause la politesse de l'Ancien Régime, jugée frivole et inégalitaire, l'arrivée de Bonaparte au pouvoir (1799), puis surtout la Restauration de 1814, vont marquer un retour aux principes du savoir-vivre. Mais alors que la politesse aristocratique était centralisée (la cour donnait le ton) et qu'un noble, un bourgeois ou un paysan n'avaient pas le même code de conduite, la nouvelle politesse était celle d'une société bourgeoise, relativement égalitaire, où les normes de bienséances tendaient à être les mêmes pour tous.

La politesse est souvent alors perçue comme un moyen de reconnaissance pour se distinguer des paysans et des prolétaires, et créer ainsi de nouvelles barrières. Mais ces barrières sont mouvantes, tout comme les frontières de la bourgeoisie. Au fur et à mesure de leur diffusion, jusque dans les milieux les plus modestes, la sophistication progressive des règles de savoir-vivre leur permet d'être encore un outil de distinction. S'explique ainsi le développement fulgurant des manuels de savoir-vivre, genre littéraire à part entière et rendu socialement indispensable.

« Chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut donc pas qu'on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur. »

Blaise Pascal - *Pensées*
(extrait du fragment 100 de l'édition Brunschvicg)

Blanche-Augustine-Angèle Soyer, plus connue sous le nom de Baronne Staffe, titre usurpé, (née à Givet en 1843 et morte à Savigny-sur-Orge en 1911) est connue principalement pour son best-seller, *Usages du monde : règles du savoir-vivre dans la société moderne*, dans lequel elle expose les bonnes manières dans la société bourgeoise de la fin du XIXème siècle. Selon elle, leur principe est le suivant : *« il faut faire intervenir son moi le moins possible, c'est presque toujours un sujet gênant ou ennuyeux pour autrui »*.

« Pour écrire à ses amis, à ses connaissances, à ses fournisseurs, il n'est pas du tout indispensable d'avoir le talent de Fénelon ou celui de la marquise de Sévigné, toutefois, il est bon de posséder sa langue et de connaître l'orthographe. Lorsqu'on a reçu une bonne instruction primaire, il suffit d'un peu de pratique et d'attention pour donner à son style la clarté et la correction nécessaires. Une belle écriture n'est pas de rigueur, non plus, mais on doit se donner la peine de former ses lettres pour être lu sans fatigue et sans ennui. Une mauvaise écriture, dit Grotius, est une des formes du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres. (…)
On n'attend pas que nous donnions des formules pour écrire à ses parents, à ses amis ; le cœur est le seul maître à consulter, le meilleur conseiller à prendre pour exprimer ses pensées, peindre son affection, son respect, sa reconnaissance. Il faut écrire comme on pense, sans phrases, ce qui ne veut pas dire qu'on soit dispensé de certaines formes de la politesse, de la bienveillance, de l'amabilité qui peuvent parfaitement glisser leur note, même, et surtout, dans les correspondances entre parents. (…)
Les élèves qui écrivent à leur professeur emploient les formules respectueuses de l'inférieur au supérieur et, ce, quelle que soit la position sociale de ces élèves. Les parents qui adressent une lettre au professeur de leur enfant s'expriment avec une extrême politesse, même quand il s'agit du simple « maître à danser ». En ce cas, l'assurance ni même l'expression d'une froide considération ne sont de mise. Nous devons à ceux qui enseignent à nos enfants leur science ou leur art un sentiment de gratitude dont l'argent ne peut nous décharger. Et ce sentiment, nous devons saisir toutes les occasions de le témoigner.
Une lettre à un fournisseur, à un ouvrier, à un domestique sera conçue avec toute la politesse et la bienveillance possibles. On ne dit pas à un marchand « Envoyez-moi telle chose », à un ouvrier « Faites ceci, exécutez cela » mais « Je vous prie de vouloir bien m'envoyer ; Veuillez faire ceci ; Je vous serai obligé d'exécuter ce travail ». On donne parfois son nom de famille à l'ouvrier qu'on fait travailler depuis de longues années, au fournisseur chez lequel on s'approvisionne depuis longtemps : « Monsieur Gautruche, Mon cher Monsieur Gautruche ».

Usages du monde : règles du savoir-vivre dans la société moderne

Dans la mesure où votre professeur n'est pas Monsieur Gautruche, vous éviterez de le traiter comme un fournisseur.
Pour écrire un courriel, vous vous plierez donc aux consignes suivantes, qui sont impératives. Votre professeur de philosophie ne répondra pas à votre demande si elle n'est pas ainsi formulée.

Madame,

Veuillez trouver ci-joint… / Je vous serais obligé(e) de bien vouloir répondre à la question suivante concernant le DM3… / Ce mail pour vous prévenir que je serai absent(e) à l'oral prévu le… / Ce message pour vous prévenir que mon enlèvement par les extraterrestres me force à quitter le groupe de travail dont je faisais partie… / etc.

Respectueusement,

Jean(ne) Duchemole, (nom de la classe)

Pour information, voici une reprise amendée des conseils prodigués par les enseignants de lettres classiques de l'Ecole normale supérieure, qui rappellent avec esprit que tout enseignant est *« par nature conservateur »* et attaché aux règles de bienséance.

Si vous suivez scrupuleusement ces conseils, vous éviterez à tout jamais le ricanement, voire l'opprobre, que suscitent les mails hasardeux. En toute circonstance, évitons le ridicule et le soupçon d'être malappris…

Le moyen le plus simple de prendre contact avec un enseignant est de lui envoyer un courriel. La simplicité du procédé se heurte parfois à la difficulté de la réalisation. Voici quelques conseils :

Votre identité :

- Créez-vous une adresse du type prénom.nom@machinmail.fr pour que votre correspondant puisse vous identifier facilement.
- Corollaire : évitez les doudou91@ et autres jaimelesbisous_xxx@ (quant au bogossedelamartine@, il est suicidaire…)
- Arrangez-vous pour que votre nom de famille apparaisse dans la boîte de réception de votre correspondant : on ne vous repère pas toujours à votre seul prénom.

Objet du courriel :

Indiquez un objet clair (« demande de rendez-vous », « version grecque pour le … », « caramels, bonbons et chocolats »).

Pièce jointe :

Si vous joignez un fichier :
- ne l'oubliez pas,
- envoyez-le en .doc, .pdf si le professeur n'a pas à le corriger en l'annotant, ou sous tout format universellement lisible (pas en .docx ni en .odt),
- donnez-lui un titre clair et indiquez votre nom dans le titre (« Prénom_Nom_version_grecque_3 »). Indiquez aussi votre nom et la date sur la première page du document.

Adresse :

- L'habitude en français est d'utiliser la civilité seule (« Madame » / « Monsieur »), sans le nom de famille. Quand vous connaissez bien l'enseignant, vous pouvez passer à « Chère Madame » / « Cher Monsieur ».
- La civilité peut être suivie d'un titre (« Madame le Professeur » / « Monsieur le Directeur »). Cela peut flatter le destinataire, mais c'est assez formel et plutôt désuet (voire ridicule) dans la correspondance avec les enseignants. En revanche, écrivez « Monsieur le Proviseur » si vous vous adressez au chef d'établissement.
- N'utilisez jamais « Mme » / « M. » (et surtout pas « Mr. », abréviation anglaise) quand vous vous adressez à quelqu'un.

Formule de politesse finale :

Le plus simple pour les courriels est de s'en tenir à un adverbe, par exemple « Respectueusement », ou « Bien respectueusement ».

Signature :

On utilise le prénom suivi du nom. Il n'est pas nécessaire d'écrire en MAJUSCULES, sauf peut-être si le nom est un prénom (ex : Simon PIERRE).

Voir https://www.antiquite.ens.fr/enseignants/pages-personnelles/anne-catherine-baudoin-grec/enseignements-et-activites-2014/la-mare-aux-grenouilles-remarques/

Dernières remarques :

Si votre professeur de philosophie ne répond pas à un courriel qui respecte ces règles, c'est qu'il est tard ou qu'elle est morte. Attendez alors le lendemain ou la résurrection… En revanche, elle ne répondra jamais aux mails qui ne respectent pas ces consignes et votre demande sera considérée comme nulle et non avenue.

Si vous prenez l'habitude de ces consignes, vous serez comme un poisson dans l'eau dans l'enseignement supérieur et le monde du travail. En revanche, il peut arriver que celui auquel vous écrivez ne les respecte pas. Dans ce cas, ne lâchez rien ! Un supérieur s'autorisera des familiarités ou des désinvoltures dont il vous fera le reproche si vous y voyez l'occasion d'une imitation.

Il va sans dire que ces conseils valent aussi pour les lettres de motivation à rédiger pour Parcoursup.

Sinon, le reste du temps, avec la mif, inutile de vous prendre la tête avec ces trucs de bolosses : vous pouvez vous en balek et jouer les badass… Jdcjdr !

PROGRAMME
HUMANITÉS, LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE
PREMIÈRE GÉNÉRALE

L'enseignement de spécialité d'humanités, littérature et philosophie vise à procurer aux élèves de première et de terminale une solide formation générale dans le domaine des lettres, de la philosophie et des sciences humaines. Réunissant des disciplines à la fois différentes et fortement liées, il leur propose une approche nouvelle de grandes questions de culture et une initiation à une réflexion personnelle sur ces questions, nourrie par la rencontre et la fréquentation d'œuvres d'intérêt majeur. Il développe l'ensemble des compétences relatives à la lecture, à l'interprétation des œuvres et des textes, à l'expression et à l'analyse de problèmes et d'objets complexes.

Comme tous les enseignements, cette spécialité contribue au développement des compétences orales à travers notamment la pratique de l'argumentation. Celle-ci conduit à préciser sa pensée et à expliciter son raisonnement de manière à convaincre. Elle permet à chacun de faire évoluer sa pensée, jusqu'à la remettre en cause si nécessaire, pour accéder progressivement à la vérité par la preuve. Si ces considérations sont valables pour tous les élèves, elles prennent un relief particulier pour ceux qui choisiront de poursuivre cet enseignement de spécialité en terminale et qui ont à préparer l'épreuve orale terminale du baccalauréat. Il convient que les travaux proposés aux élèves y contribuent dès la classe de première.
Cette formation s'adresse à tous les élèves désireux d'acquérir une culture humaniste qui leur permettra de réfléchir sur les questions contemporaines dans une perspective élargie. Avec une pluralité d'aspects, et en prise directe sur un certain nombre d'enjeux de société, cette formation constituera un précieux apport pour des études axées sur les sciences, les arts et les lettres, la philosophie, le droit, l'économie et la gestion, les sciences politiques, la médecine et les professions de santé. Elle sera particulièrement recommandée aux élèves souhaitant s'engager dans les carrières de l'enseignement et de la recherche en lettres et sciences humaines, de la culture et de la communication.
Les contenus d'enseignement se répartissent en semestres, chacun centré sur une grande dimension de la culture humaniste, donc sur l'un des objets des études rassemblées sous le nom d'humanités. Ce sont : la parole, ses pouvoirs, ses fonctions et ses usages ; les diverses manières de se représenter le monde et de comprendre les sociétés humaines.
L'approche de ces questions s'effectue, pour chaque semestre, en relation privilégiée avec une période distincte dans l'histoire de la culture : de l'Antiquité à l'Age classique ; Renaissance, Age classique, Lumières. Cet ancrage historique ne doit pas exclure d'autres approches. On travaillera à approfondir les problématiques développées au cours de la période de référence en les comparant à des problématiques plus anciennes ou plus récentes. Cette comparaison, pratiquée à travers l'étude d'œuvres et de textes significatifs (œuvres littéraires, artistiques, philosophiques – œuvres intégrales ou extraits), permettra aux élèves tout à la fois de développer leur conscience historique, d'affiner leur jugement critique et d'enrichir leur approche des grands problèmes d'aujourd'hui.

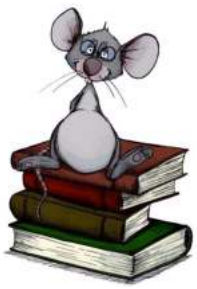
Pour chaque semestre, l'intitulé général se décline en trois entrées qui correspondent à une grande subdivision de la thématique considérée.

Semestre 1 : Les pouvoirs de la parole / période de référence : De l'Antiquité à l'Age classique
- L'art de la parole
- L'autorité de la parole
- Les séductions de la parole

La première partie de l'enseignement a pour objet le rôle du langage et de la parole dans les sociétés humaines. Elle porte sur : les arts et les techniques qui visent à la maîtrise de la parole publique dans des contextes variés, notamment judiciaires et politiques, artistiques et intellectuels ; les formes de pouvoir et d'autorité associées à la parole sous ses formes diverses ; la variété de ses effets : persuader, plaire et émouvoir.
Cette étude s'appuie sur une période de référence qui permet de mettre au jour les liens entre l'Antiquité et l'Age classique. De l'aède grec récitant Homère de cité en cité à l'éloquence de la chaire, de la scène ou même de la conversation classiques, en passant par les disputes des universités médiévales ou les orateurs qui s'adressèrent à l'Assemblée athénienne ou au Sénat romain, ces périodes offrent le contexte et les œuvres dans lesquels l'art de la parole a trouvé un développement particulier.
Nourri par la découverte d'œuvres et de discours principalement issus de la période de référence, cet enseignement a en particulier pour objectif d'apprendre à : repérer, apprécier et analyser les procédés et les effets de l'art de la parole ; mettre en œuvre soi-même ces procédés et ces effets dans le cadre d'expressions écrites et orales bien construites ; mesurer les questions et les conflits de valeurs que l'art de la parole a suscités. L'enseignement se distribue en trois volets ou selon trois axes, portant respectivement sur l'art de la parole, l'autorité de la parole et les séductions de la parole.

Semestre 2 : Les représentations du monde / période de référence : Renaissance, Age classique, Lumières
- Découverte du monde et pluralité des cultures
- Décrire, figurer, imaginer
- L'homme et l'animal

La seconde partie du programme de première est articulée à la période qui s'étend de la Renaissance aux Lumières (XVe siècle - XVIIIe siècle). Cette période commence avec le développement des idées humanistes et la découverte de « nouveaux mondes » ; elle est aussi marquée par une série de révolutions dans les sciences et les techniques. Ces bouleversements sont inséparables de mutations dans l'économie, dans les sociétés politiques, dans les formes artistiques et littéraires, dans les esprits et dans les mœurs.
C'est à la variation et à la transformation des représentations du monde (de la terre habitée comme du cosmos) que cette partie est consacrée. Elle est abordée par trois entrées, qui peuvent se recouper en pratique : Découverte du monde et pluralité des cultures ; Décrire, figurer, imaginer ; L'homme et l'animal. Sans être propres à la période de référence, ces thématiques y trouvent une expression particulièrement riche.
Les échos de ces mutations ont été démultipliés par la nouvelle production et diffusion d'ouvrages imprimés, et portés par toute une variété de textes et d'œuvres : mémoires sur les conquêtes et les colonisations, récits de voyages, fictions d'îles désertes ou de voyages intersidéraux, introduction de l'exotisme dans l'art, mises en scène de la rencontre avec des représentants de cultures lointaines, traités sur les mœurs des peuples et sur l'histoire du genre humain, essais de critique sociale et politique.
C'est dans ce répertoire que les professeurs choisissent les textes à étudier, en ménageant à la fois la relation et la distance entre les interrogations de cette période et celles d'aujourd'hui.



Aucune de ces entrées n'est spécifiquement « littéraire » ou « philosophique ». Chacune d'entre elles se prête à une approche croisée, impliquant une concertation et une coopération effectives entre les professeurs en charge de cet enseignement qui doit être assuré à parts égales sur chaque année du cycle. Chaque thème est abordé à partir de textes littéraires et philosophiques français ou traduits en français, choisis comme particulièrement représentatifs de la problématique concernée. A cette fin, la présentation de chacun de ces thèmes s'accompagne d'une bibliographie indicative comprenant des œuvres intégrales et des parties d'œuvres. Cette bibliographie est fournie à titre d'illustration, et ne prédétermine en aucun cas le choix des textes proposés dans le cadre des épreuves du baccalauréat. Les professeurs en charge de cette formation construisent leur propre itinéraire en s'appuyant sur les textes de leur choix.

DEVOIRS & PLANNING

Six dossiers thématiques guident le travail de l'année. Ils permettent d'examiner le contenu du programme. Ils correspondent aux six évaluations orales et aux devoirs écrits sur table qui les accompagnent. Ils permettent de se familiariser progressivement avec la méthode des exercices du baccalauréat.

Dossier 1 : L'art de la parole
Dossier 2 : L'autorité de la parole
Dossier 3 : Les séductions de la parole
Dossier 4 : Découverte du monde et pluralité des cultures
Dossier 5 : Décrire, figurer, imaginer
Dossier 6 : L'homme et l'animal

SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DECEMBRE	JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN
L1	M1	S1	L1	J1	D1	D1	M1	V1	L1
M2	J2	D2	M2	V2	L2	L2	J2	S2	M2
M3	V3	L3	M3	S3	M3	M3	V3	D3	M3
J4	S4	M4	J4	D4	M4	M4	S4	L4	J4
V5	D5	M5	V5	L5	J5	J5	D5	M5	V5
S6	L6	J6	S6	M6	V6	V6	L6	M6	S6
D7	M7	V7	D7	M7	S7	S7	M7	J7	D7
L8	M8	S8	L8	J8	D8	D8	M8	V8	L8
M9	J9	D9	M9	V9	L9	L9	J9	S9	M9
M10	V10	L10	M10	S10	M10	M10	V10	D10	M10
J11	S11	M11	J11	D11	M11	M11	S11	L11	J11
V12	D12	M12	V12	L12	J12	J12	D12	M12	V12
S13	L13	J13	S13	M13	V13	V13	L13	M13	S13
D14	M14	V14	D14	M14	S14	S14	M14	J14	D14
L15	M15	S15	L15	J15	D15	D15	M15	V15	L15
M16	J16	D16	M16	V16	L16	L16	J16	S16	M16
M17	V17	L17	M17	S17	M17	M17	V17	D17	M17
J18	S18	M18	J18	D18	M18	M18	S18	L18	J18
V19	D19	M19	V19	L19	J19	J19	D19	M19	V19
S20	L20	J20	S20	M20	V20	V20	L20	M20	S20
D21	M21	V21	D21	M21	S21	S21	M21	J21	D21
L22	M22	S22	L22	J22	D22	D22	M22	V22	L22
M23	J23	D23	M23	V23	L23	L23	J23	S23	M23
M24	V24	L24	M24	S24	M24	M24	V24	D24	M24
J25	S25	M25	J25	D25	M25	M25	S25	L25	J25
V26	D26	M26	V26	L26	J26	J26	D26	M26	V26
S27	L27	J27	S27	M27	V27	V27	L27	M27	S27
D28	M28	V28	D28	M28	S28	S28	M28	J28	D28
L29	M29	S29	L29	J29		D29	M29	V29	L29
M30	J30	D30	M30	V30		L30	J30	S30	M30
	V31		M31	S31		M31		D31	

A consulter, en complément,
PHILOFIL
https://www.philofil.net

Plus tard, Flaubert, que je voyais quelquefois, se prit d'affection pour moi. J'osai lui soumettre quelques essais. Il les lut avec bonté et me répondit : *« Je ne sais pas si vous aurez du talent. Ce que vous m'avez apporté prouve une certaine intelligence, mais n'oubliez point ceci, jeune homme, que le talent – suivant le mot de Chateaubriand – n'est qu'une longue patience. Travaillez. »*

Maupassant, préface de *Pierre et Jean*

METHODE POUR LA QUESTION D'INTERPRETATION PHILOSOPHIQUE

***L'une des questions, intitulée soit « interprétation littéraire », soit « interprétation philosophique », appelle un développement écrit exposant la compréhension et l'analyse d'un enjeu majeur du texte.* (Bulletin officiel)**

1. Travail préliminaire au brouillon

11. Analyse de la question posée afin de bien la comprendre et d'éviter faux-sens et contresens

Il faut définir tous les termes de la question, en veillant à les comprendre dans le contexte du texte, qu'il faut évidemment avoir lu précisément auparavant.

Il faut repérer (en les soulignant) les articulations logiques du texte. Ainsi, « mais », « cependant », « pourtant » introduisent une autre idée ou une objection ; « donc », « par conséquent » introduisent une conclusion voire la thèse du texte, etc. On peut ainsi repérer la structure du texte et les principales étapes de son argumentation. Voir, en complément la fiche des connecteurs logiques sur le Philofil.

Il faut repérer les concepts clés (mots généraux qui souvent reviennent). Il faudra définir précisément ces concepts dans le contexte du texte, tout en tenant compte des définitions apprises en cours.

Il faut repérer les noms des philosophes éventuellement mentionnés, les propos qui leur sont prêtés et remarquer si l'auteur s'y oppose ou s'en rapproche.

12. Analyse de la structure de l'argumentation

Repérer la réponse que l'auteur apporte dans le texte à la question posée par le sujet, réponse qui ne figure pas forcément de manière explicite dans le texte, mais que l'on peut reconstruire à partir des arguments proposés par l'auteur. Cette réponse est la thèse du texte.

Repérer la façon dont le texte s'organise pour justifier cette thèse : la suite des arguments, les questions posées, les possibles objections que l'auteur formule, les critiques qu'il fait à d'autres auteurs. On dégage donc la structure argumentative ou logique du texte.

Trouver la difficulté que pose la question, ce qui revient à montrer que l'on peut hésiter entre plusieurs réponses lorsqu'on pose cette question. Pour mémoire, on note au brouillon les thèses qui s'opposent à celle qu'a défendue l'auteur dans son texte.

13. Construction de la structure du devoir

Le but est de répondre avant tout à la question d'interprétation, pas de faire une explication de texte. Il faut donc construire une argumentation structurée pour répondre à cette question en s'appuyant sur le texte.

Le développement de la réponse doit être précédé d'une introduction et suivi d'une brève conclusion.

On peut commencer par formuler la réponse que l'auteur donne à la question posée par le sujet en expliquant, voire en illustrant cette réponse, si c'est possible et pertinent. Cette réponse figurera à la fin de l'introduction de la réponse sous une forme plus ou moins concise.

On expose ensuite le mouvement du texte en précisant l'enchaînement de ses arguments ; on montre comment la structure argumentative du texte apporte une réponse à la question posée dans le sujet. On cite le texte et on explique du mieux possible les propos de l'auteur. Il doit donc y avoir dans cette partie un va-et-vient entre le texte et la question. Au long de cet exposé, on essaie d'illustrer la thèse de l'auteur en montrant que des phénomènes contemporains ou historiques valident ses affirmations. On peut aussi recourir à des exemples littéraires ou plus généralement artistiques.

Au cours de ces explications, on peut émettre des critiques sur la thèse de l'auteur, montrer que l'on peut soutenir d'autres thèses crédibles. On peut nuancer les propos de l'auteur, montrer que ces arguments reposent sur des présupposés, des impensés, des hypothèses implicites et contestables. On peut aussi montrer que d'autres phénomènes contemporains ou historiques ne semblent pas correspondre aux affirmations de l'auteur.

Attention au temps ! L'exercice est court. Le travail préliminaire au brouillon ne doit pas excéder la moitié du temps imparti, surtout lorsque l'on peine à rédiger rapidement.

2. Rédaction du devoir

21. L'introduction

Son but est d'introduire le texte et la question. On peut partir d'un fait précis (événement contemporain, historique) d'un élément de culture générale (citation, œuvre artistique) ou d'un constat (en évitant cependant les truismes). Le but est d'amener la question du sujet, que l'on recopie telle quelle. On peut ensuite brièvement présenter le texte en indiquant qu'il se confronte à cette question. Il faut alors mener une analyse de la question avant de montrer brièvement ce qui fait problème dans la question posée, la difficulté qu'elle présente (on peut pour cela montrer que plusieurs réponses sont possibles). Pour finir, on indique la réponse que l'auteur formule et on l'explique si nécessaire.

22. Le développement

Le développement suit les grandes parties du plan du texte, que l'on expose dans des paragraphes successifs. Le début de l'explication d'une partie du texte doit indiquer de manière très claire sa fonction (l'auteur formule sa thèse, il justifie une idée, etc.). Dans chaque partie du développement, on suit l'ordre du texte. On essaie d'expliquer, d'illustrer par des exemples qui montrent la pertinence et la validité des idées de l'auteur. Si la réponse à la question posée est un moment de l'argumentation, on l'indique et on explique précisément la réponse à ce moment-là. Tout au long du développement, on peut formuler des remarques critiquant les arguments de l'auteur afin d'indiquer que d'autres réponses que la sienne sont possibles. S'il y a un moment du texte où l'auteur donne sa réponse, les autres réponses possibles peuvent être formulées à ce moment-là, pour montrer la valeur, l'originalité ou les limites de cette réponse. Sinon on attend la conclusion pour ce faire.

23. La conclusion

La conclusion propose de manière claire et concise la réponse de l'auteur à la question posée et souligne l'originalité et la valeur de cette réponse, en rappelant ou en donnant brièvement, si besoin est, les autres réponses possibles.

METHODE POUR L'ESSAI PHILOSOPHIQUE

On peut se reporter avec profit aux conseils de méthode pour la dissertation du tronc commun en terminale, présentés sur le Philofil : qui peut le plus, peut le moins !

Un essai philosophique doit présenter une réponse construite, ordonnée et argumentée à une question. Le cheminement de la pensée et l'argumentation importent davantage que le contenu de la réponse soutenue.

1. Travail préliminaire au brouillon

11. Analyse du sujet

Il faut commencer par bien comprendre la question posée, éviter faux-sens et contresens, et, pour cela, définir les notions principales qui y apparaissent. En classe et lors de l'examen, on peut s'appuyer sur les définitions apprises en cours, mais, à la maison, l'usage du CNRTL est vivement conseillé.
Il faut traquer la polysémie. Elle peut permettre de mieux traiter le sujet, même si certains sens doivent être écartés par le contexte. Cela implique une lecture préalable du texte du sujet. « Peut » peut être compris comme une capacité, mais aussi comme un droit ou une probabilité. Dans le sujet « peut-on changer d'identité ? », c'est la capacité qui doit être privilégiée. Mais dans la phrase « il peut pleuvoir » (qui n'est pas un sujet possible), c'est la probabilité qui est évoquée. Dans le sujet « peut-on transgresser la loi ? », le sens juridique ou moral domine. Dans la question « le progrès technique menace-t-il l'humanité ? », « l'humanité » doit être comprise en deux sens : ensemble des êtres humains et vertu morale ainsi désignée.

Une fois la question comprise, il faut chercher ce qui pose problème, ce qui fait difficulté dans la question. Il s'agit d'une question philosophique et non technique : il n'y a donc pas de réponse immédiate et définitive. On hésite entre plusieurs réponses, qui sont chacune vraisemblables mais se contredisent. Montrer la difficulté de la question peut donc consister dans un premier temps à donner les différentes réponses qui semblent possibles. Par exemple, avec la question « peut-on ne pas être soi-même ? », si une réponse semble évidente (par définition, on est soi-même et non un autre), on peut ensuite s'interroger sur des expressions comme « être hors de soi » ou sur le fait que nous évoluons au cours de notre vie. Ces différentes réponses possibles permettent ensuite de construire le plan du développement.

12. Construction de la structure du devoir

Le plan en deux parties est le minimum admis ; un plan en trois parties (à condition qu'il ne soit pas un plan en deux parties déguisé) est plus élégant et moins caricatural.

La première partie présente une première réponse possible à la question posée ; la deuxième en montre les limites ; la troisième présente la réponse que l'on choisit de considérer comme définitive pour le devoir.

Pour les astuces de construction de ces trois parties, voir le fascicule de méthode du tronc commun de terminale dans la rubrique METHODE du Philofil.

Les idées exprimées dans le texte soutiennent au moins une des parties du développement de l'essai, dans la mesure où l'essai répond à la question que pose le texte.

Attention au temps ! L'exercice est court. Le travail préliminaire au brouillon ne doit pas excéder le tiers du temps imparti, surtout lorsque l'on peine à rédiger rapidement.

2. Rédaction du devoir

21. L'introduction

Voir les conseils de méthode de l'introduction de la dissertation du tronc commun de terminale dans la rubrique METHODE du Philofil.

22. Le développement

Voir les conseils de méthode de l'introduction de la dissertation du tronc commun de terminale dans la rubrique METHODE du Philofil.

A noter que pour cet essai, les deux dernières thèses peuvent n'en faire qu'une, s'il n'est pas nécessaire de distinguer trois positions. Le texte proposé doit être utilisé dans une des parties, voire dans plusieurs, s'il est très riche.

23. La conclusion

On récapitule son cheminement. On répond de manière claire à la question posée, ce qui n'exclut pas la nuance.

RAISONNEMENTS ET CONNECTEURS LOGIQUES

RECONNAITRE ET ANALYSER UN RAISONNEMENT

Un texte philosophique peut utiliser différents types de raisonnement. Savoir les reconnaître et analyser leur valeur est donc indispensable à la compréhension d'un texte. Cela permet également de mieux construire ses propres réponses aux exercices du baccalauréat.

1. Le **raisonnement par analogie** utilise une comparaison pour défendre une thèse : il établit une relation de similitude entre des éléments appartenant à des univers différents. Ce raisonnement séduit par sa dimension illustrative.

2. Le **raisonnement déductif** déduit une idée particulière à partir d'une idée plus générale. Si celle-ci est admise et si le cas particulier appartient bien au domaine de l'idée générale, alors la déduction est logiquement nécessaire.

3. Le **raisonnement inductif** part d'un ou plusieurs exemples ou cas particuliers pour en tirer un principe, une loi ou une idée générale. Ce raisonnement consiste donc en une généralisation qui apparaît parfois discutable.

4. Le **raisonnement par opposition** met une idée en évidence en lui opposant des idées qui lui sont contraires. Généralement, on définit un terme en indiquant ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire ce qui ne permet pas de le qualifier.

5. Le **raisonnement par l'absurde** fait semblant d'accepter une hypothèse et en tire par déduction logique des conséquences ridicules. La fausseté évidente des conclusions démontre alors l'absurdité de l'hypothèse de départ.

6. Le **contre-exemple** est un cas particulier qui contredit une idée générale. Son usage oblige à relancer la réflexion et il est ainsi très utile pour réaliser une transition dans une dissertation.

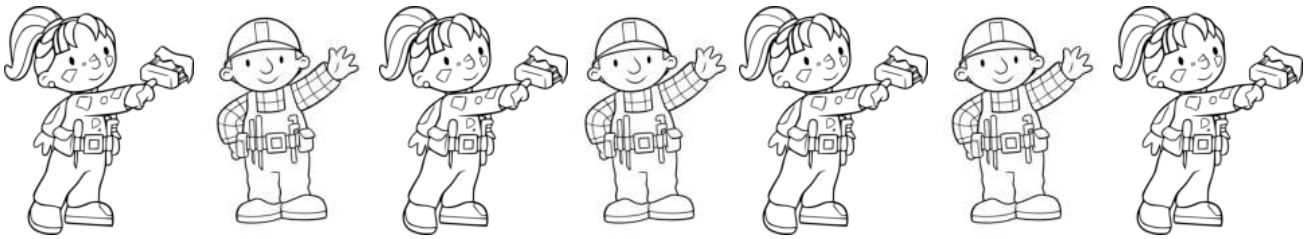
7. Le **raisonnement concessif** semble admettre un argument ou une idée avancés par le raisonnement adverse pour mieux les réfuter dans la suite du raisonnement.

8. Le **syllogisme** permet d'obtenir une conclusion nécessaire à partir de deux propositions appelées prémisses. La validité du syllogisme repose sur des règles précises. B est le moyen terme : il doit posséder la même signification dans les deux prémisses.

LES CONNECTEURS LOGIQUES

Un connecteur logique sert à enchaîner les idées et construire une argumentation. Utilisez-les !

Addition : Et / De plus / Puis / En outre / Non seulement / mais encore
Alternative : Ou / Soit… soit / Soit… ou / Tantôt… tantôt / Ou… ou / Ou bien / Non seulement… mais encore / L'un… l'autre / D'un côté… de l'autre
But : Afin que / Pour que / De peur que / En vue de / De façon à ce que
Cause : Car / En effet / Effectivement / Comme / Par / Parce que / Puisque / Attendu que / Vu que / Etant donné que / Grâce à / Par suite de / Eu égard à / En raison de / Du fait que / Dans la mesure où / Sous prétexte que
Comparaison : Comme / De même que / Ainsi que / Autant que / Aussi… que / Si… que / De la même façon que / Semblablement / Pareillement / Plus que / Moins que / Non moins que / Selon que / Suivant que / Comme si
Concession : Malgré / En dépit de / Quoique / Bien que / Alors que / Quel que soit / Même si / Ce n'est pas que / Certes / Bien sûr / Évidemment / Il est vrai que / Toutefois
Conclusion : En conclusion / Pour conclure / En guise de conclusion / En somme / Bref / Ainsi / Donc / En résumé / En un mot / Par conséquent / Finalement / Enfin / En définitive
Condition, supposition : Si / Au cas où / A condition que / Pourvu que / A moins que / En admettant que / Pour peu que / A supposer que / En supposant que / Dans l'hypothèse où / Dans le cas où / Probablement / Sans doute / Apparemment
Conséquence : Donc / Aussi / Partant / Alors / Ainsi / Par conséquent / si bien que / D'où / En conséquence / Conséquemment / Par suite / C'est pourquoi / De sorte que / En sorte que / De façon que / De manière que / Si bien que
Classification, énumération : D'abord / Tout d'abord / En premier – deuxième – troisième lieu / Premièrement - deuxièmement / Après / Ensuite / De plus / Quant à / Puis / En dernier lieu / Pour conclure / Enfin
Explication : Savoir / A savoir / C'est-à-dire / Soit
Illustration : Par exemple / Comme / Ainsi / C'est ainsi que / C'est le cas de / Notamment / Entre autre / En particulier
Justification : Car / C'est-à-dire / En effet / Parce que / Puisque / En sorte que / Ainsi / C'est ainsi que / Non seulement… mais encore / Du fait de
Liaison : Alors / Ainsi / Aussi / D'ailleurs / En fait / En effet / De surcroît / De même / Egalement / Puis / Ensuite
Opposition : Mais / Cependant / Or / En revanche / Alors que / Pourtant / Par contre / Tandis que / Néanmoins / Au contraire / Pour sa part / D'un autre côté / En dépit de / Malgré / Au lieu de
Restriction : Cependant / Toutefois / Néanmoins / Pourtant / Mis à part / Ne… que / En dehors de / Hormis / A défaut de / Excepté / Sauf / Uniquement / Simplement
Temps : Quand / Lorsque / Comme / Avant que / Après que / Alors que / Dès lors que / Tandis que / Depuis que / En même temps que / Pendant que / Au moment où



Voir la rubrique METHODE du Philofil en complément.

On a fait un space-cake.

C'est où ?

Dans la sapinaie, comme d'hab.

Mais le gâteau c'est pour après la réunion.

Les pinsons ont braqué le Jardiland. Ils organisent une énorme teuf.

HLP / PHILOSOPHIE	A RENDRE LE :
DOSSIER N° 1 – LES POUVOIRS DE LA PAROLE / L'ART DE LA PAROLE	

La constitution de la rhétorique, art réglé de la parole et de l'éloquence, forme le premier axe d'étude. Celui-ci permet d'aborder les différents aspects et les divisions classiques de la rhétorique, les genres de discours et les parties du discours, ainsi que les qualités et la culture de l'orateur. L'héritage de la rhétorique antique dans l'esthétique de l'Age classique, qui a pu être appelé L'Age de l'éloquence, constitue un axe d'étude aisément identifiable.
L'étude prend en compte la diversité des situations de prise de parole (débats publics en assemblée, procès, cérémonies) et celle des formes littéraires qui s'y rattachent (poèmes sacrés et profanes, discours écrits, dialogues), ainsi que la spécificité des contextes historiques, sociaux et institutionnels dans lesquels ces savoirs et techniques se sont développés et transmis.
Les différences et les relations entre parole et écriture sont également prises en considération.

CONSIGNES :

1. Le **but de ce premier dossier** est de se familiariser avec les principes de l'investigation philosophique, de la lecture des textes, de la référence doxographique et de l'argumentation. Son étude se conclut par un oral de synthèse et un devoir écrit réalisé en classe. **Les absents (à l'oral et/ou à l'écrit) sont convoqués à un écrit de rattrapage.**

2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte. Attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe !

3. L'oral de synthèse est à réaliser en **groupe de quatre à six membres**. Le devoir écrit est à réaliser **individuellement**.

La parole et l'épée : à nous deux, maintenant !

Illusions perdues, l'un des plus longs romans de *La Comédie humaine*, a été publié en trois parties entre 1837 et 1843 : *Les Deux Poètes*, *Un grand homme de province à Paris* et *Les Souffrances de l'inventeur*. Il est dédié à Victor Hugo. Honoré de Balzac considérait ce triptyque composant *Illusions perdues* comme un élément capital de son grand œuvre.

Le roman raconte l'échec de Lucien de Rubempré, jeune provincial épris de gloire littéraire. En contrepoint au parcours malheureux de ce « grand homme de province », arriviste et veule, l'histoire évoque les modèles de vertu que sont la famille de Lucien et le Cénacle, cercle intellectuel de « vrais grands hommes ». Les « illusions perdues » sont celles de Lucien face au monde littéraire et à sa propre destinée, mais aussi celles de sa famille, déçue et trahie par le jeune homme.

L'action se déroule sous la Restauration. Le roman peint les milieux de l'imprimerie et des cercles littéraires. Lucien Chardon, qui préfère se faire appeler du nom noble de sa mère, Rubempré, est un jeune provincial avide de reconnaissance, qui monte à Paris pour devenir écrivain et publier ses œuvres. Mais, devant les difficultés, il se lance dans le journalisme et y connaît un certain succès. Son revirement monarchiste cause sa ruine. De retour à Angoulême, il essaie d'obtenir l'appui de son ami imprimeur, David Séchard. Mais ce dernier, à qui des concurrents tentent de voler un procédé de fabrication du papier, est emprisonné à cause de Lucien. Rubempré veut se suicider, mais il en est empêché par un prêtre qui, en échange de sa soumission totale, lui donne l'argent pour délivrer son ami.

Un grand homme de province à Paris est la plus longue des trois parties. Lucien, arrivé à Paris avec sa protectrice, Madame de Bargeton, se découvre bien misérablement vêtu et logé, en comparaison des Parisiens élégants. Son amour pour Madame de Bargeton souffre aussi de la comparaison avec les femmes de l'aristocratie, mieux au fait de la mode et des usages. Lucien se couvre de ridicule en faisant ses premiers pas dans le monde à l'Opéra. Il perd l'appui de sa maîtresse. Ses tentatives pour faire publier ses livres, notamment auprès du libraire Doguereau, se soldent par des échecs.
Il fait alors la connaissance de Daniel d'Arthez, un écrivain de génie qui l'introduit au Cénacle, cercle de jeunes hommes de tendances politiques et d'occupations diverses, qui partagent dans une amitié parfaite une vie ascétique au service de l'art ou de la science. Lucien fréquente le Cénacle pendant un temps. Mais, trop impatient pour réussir par la voie ardue du seul travail littéraire, il cède à la tentation du journalisme, un univers corrompu dans lequel il connaît rapidement le succès grâce à des articles répondant aux goûts du jour. Il les signe « Lucien de Rubempré », prenant le nom de jeune fille de sa mère.
Il s'éprend d'une jeune actrice qui l'adore, Coralie, et mène une vie de luxe en s'endettant. Son ambition le pousse d'un journal libéral à un journal royaliste. Cette absence totale de principes choque ses anciens amis du Cénacle, qui l'attaquent violemment, tandis que ses nouveaux collègues ne le soutiennent guère. Il se bat en duel avec Michel Chrestien lorsqu'il publie une critique négative d'un livre de D'Arthez, quoiqu'il adorât celui-ci après l'avoir lu (son directeur lui avait imposé de faire une critique négative, pour des raisons purement tactiques). Sa ruine est consommée lorsque Coralie tombe malade. Il assiste impuissant à son agonie et se résout finalement à retourner à Angoulême pour solliciter le soutien de David, à qui il avait déjà auparavant demandé plusieurs aides financières, qui lui avaient été versées à chaque fois, rubis sur l'ongle.

Les mots qui blessent…

« Les voyageurs débarquèrent à l'hôtel du Gaillard-Bois, rue de l'Echelle, avant le jour. Les deux amants étaient si fatigués l'un et l'autre, qu'avant tout Louise voulut se coucher et se coucha, non sans avoir ordonné à Lucien de demander une chambre au-dessus de l'appartement qu'elle prit. Lucien dormit jusqu'à quatre heures du soir. Madame de Bargeton le fit éveiller pour dîner, il s'habilla précipitamment en apprenant l'heure, et trouva Louise dans une de ces ignobles chambres qui sont la honte de Paris, où, malgré tant de prétentions à l'élégance, il n'existe pas encore un seul hôtel où tout voyageur riche puisse retrouver son chez soi. Quoiqu'il eût sur les yeux ces nuages que laisse un brusque réveil, Lucien ne reconnut pas sa Louise dans cette chambre froide, sans soleil, à rideaux passés, dont le carreau frotté semblait misérable, où le meuble était usé, de mauvais goût, vieux ou d'occasion. Il est en effet certaines personnes qui n'ont plus ni le même aspect ni la même valeur, une fois séparées des figures, des choses, des lieux qui leur servent de cadre. Les physionomies vivantes ont une sorte d'atmosphère qui leur est propre, comme le clair-obscur des tableaux flamands est nécessaire à la vie des figures qu'y a placées le génie des peintres. Les gens de province sont presque tous ainsi. Puis madame de Bargeton parut plus digne, plus pensive qu'elle ne devait l'être en un moment où commençait un bonheur sans entraves. Lucien ne pouvait se plaindre : Gentil et Albertine les servaient. Le dîner n'avait plus ce caractère d'abondance et d'essentielle bonté qui distingue la vie en province. Les plats coupés par la spéculation sortaient d'un restaurant voisin, ils étaient maigrement servis, ils sentaient la portion congrue. Paris n'est pas beau dans ces petites choses auxquelles sont condamnés les gens à fortune médiocre. Lucien attendit la fin du repas pour interroger Louise dont le changement lui semblait inexplicable. Il ne se trompait point. Un événement grave, car les réflexions sont les événements de la vie morale, était survenu pendant son sommeil.

(…)

Le baron du Châtelet avait parlé la langue du monde à une femme du monde. Il s'était montré dans toute l'élégance d'une mise parisienne ; un joli cabriolet bien attelé l'avait amené. Par hasard, madame de Bargeton se mit à la croisée pour réfléchir à sa position, et vit partir le vieux dandy. Quelques instants après, Lucien, brusquement éveillé, brusquement habillé, se produisit à ses regards dans son pantalon de nankin de l'an dernier, avec sa méchante petite redingote. Il était beau, mais ridiculement mis. Habillez l'Apollon du Belvédère ou l'Antinoüs en porteur d'eau, reconnaîtrez-vous alors la divine création du ciseau grec ou romain ? Les yeux comparent avant que le cœur n'ait rectifié ce rapide jugement machinal. Le contraste entre Lucien et Châtelet fut trop brusque pour ne pas frapper les yeux de Louise. Lorsque vers six heures le dîner fut terminé, madame de Bargeton fit signe à Lucien de venir près d'elle sur un méchant canapé de calicot rouge à fleurs jaunes, où elle s'était assise.

— Mon Lucien, dit-elle, n'es-tu pas d'avis que si nous avons fait une folie qui nous tue également, il y a de la raison à la réparer ? Nous ne devons, cher enfant, ni demeurer ensemble à Paris, ni laisser soupçonner que nous y soyons venus de compagnie. Ton avenir dépend beaucoup de ma position, et je ne dois la gâter d'aucune manière. Ainsi, dès ce soir, je vais aller me loger à quelques pas d'ici ; mais tu demeureras dans cet hôtel, et nous pourrons nous voir tous les jours sans que personne y trouve à redire.

Louise expliqua les lois du monde à Lucien, qui ouvrit de grands yeux. Sans savoir que les femmes qui reviennent sur leurs folies reviennent sur leur amour, il comprit qu'il n'était plus le Lucien d'Angoulême. Louise ne lui parlait que d'elle, de ses intérêts, de sa réputation, du monde ; et pour excuser son égoïsme, elle essayait de lui faire croire qu'il s'agissait de lui-même. Il n'avait aucun droit sur Louise, si promptement redevenue madame de Bargeton ; et, chose plus grave ! il n'avait aucun pouvoir. Aussi ne put-il retenir de grosses larmes qui roulèrent dans ses yeux.

(…)

Madame de Bargeton et le baron causèrent de Paris. Du Châtelet raconta les nouvelles du jour, les mille riens qu'on doit savoir sous peine de ne pas être de Paris. Il donna bientôt à Naïs des conseils sur les magasins où elle devait se fournir : il lui indiqua Herbault pour les toques, Juliette pour les chapeaux et les bonnets ; il lui donna l'adresse de la couturière qui pouvait remplacer Victorine ; enfin il lui fit sentir la nécessité de se désangoulêmer. Puis il partit sur le dernier trait d'esprit qu'il eut le bonheur de trouver.

— Demain, dit-il négligemment, j'aurai sans doute une loge à quelque spectacle, je viendrai vous prendre vous et monsieur de Rubempré, car vous me permettrez de vous faire à vous deux les honneurs de Paris.

(…)

Le plaisir qu'éprouvait Lucien, en voyant pour la première fois le spectacle à Paris, compensa le déplaisir que lui causaient ses confusions. Cette soirée fut remarquable par la répudiation secrète d'une grande quantité de ses idées sur la vie de province. Le cercle s'élargissait, la société prenait d'autres proportions. Le voisinage de plusieurs jolies Parisiennes si élégamment, si fraîchement mises, lui fit remarquer la vieillerie de la toilette de madame de Bargeton, quoiqu'elle fût passablement ambitieuse : ni les étoffes, ni les façons, ni les couleurs n'étaient de mode. La coiffure qui le séduisait tant à Angoulême lui parut d'un goût affreux comparée aux délicates inventions par lesquelles se recommandait chaque femme. — Va-t-elle rester comme ça ? se dit-il, sans savoir que la journée avait été employée à préparer une transformation. En province il n'y a ni choix ni comparaison à faire : l'habitude de voir les physionomies leur donne une beauté conventionnelle. Transportée à Paris, une femme qui passe pour jolie en province, n'obtient pas la moindre attention, car elle n'est belle que par l'application du proverbe : dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Les yeux de Lucien faisaient la comparaison que madame de Bargeton avait faite la veille entre lui et Châtelet. De son côté, madame de Bargeton se permettait d'étranges réflexions sur son amant. Malgré son étrange beauté, le pauvre poète n'avait point de tournure. Sa redingote dont les manches étaient trop courtes, ses méchants gants de province, son gilet étriqué, le rendaient prodigieusement ridicule auprès des jeunes gens du balcon : madame de Bargeton lui trouvait un air piteux. Châtelet, occupé d'elle sans prétention, veillant sur elle avec un soin qui trahissait une passion profonde ; Châtelet, élégant et à son aise comme un acteur qui retrouve les planches de son théâtre, regagnait en deux jours tout le terrain qu'il avait perdu en six mois. Quoique le vulgaire n'admette pas que les sentiments changent brusquement, il est certain que deux amants se séparent souvent plus vite qu'ils ne se sont liés. Il se préparait chez madame de Bargeton et chez Lucien un désenchantement sur eux-mêmes dont la cause était Paris. La vie s'y agrandissait aux yeux du poète, comme la société prenait une face nouvelle aux yeux de Louise. A l'un et à l'autre, il ne fallait plus qu'un accident pour trancher les liens qui les unissaient. Ce coup de hache, terrible pour Lucien, ne se fit pas longtemps attendre. Madame de Bargeton mit le poète à son hôtel, et retourna chez elle accompagnée de du Châtelet, ce qui déplut horriblement au pauvre amoureux.

— Que vont-ils dire de moi ? pensait-il en montant dans sa triste chambre.

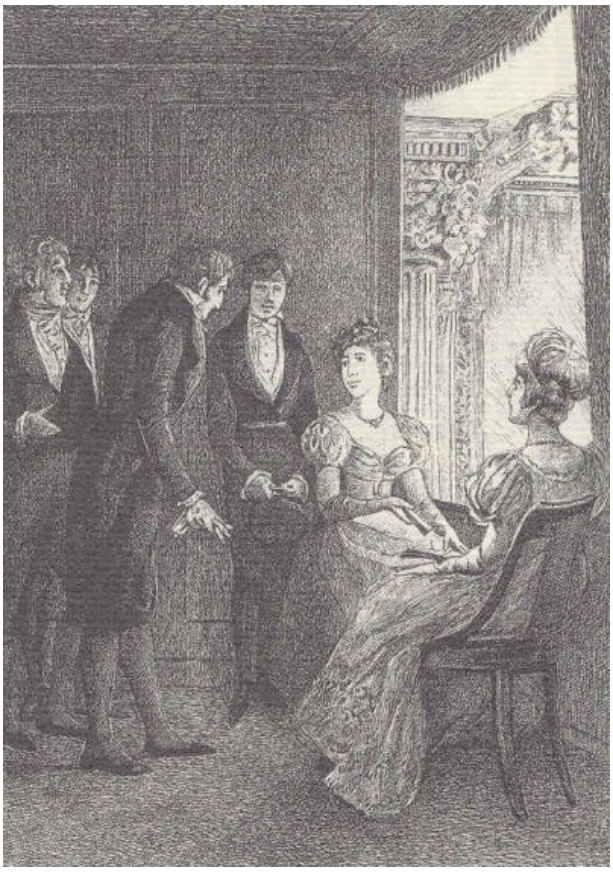
— Ce pauvre garçon est singulièrement ennuyeux, dit du Châtelet en souriant quand la portière fut refermée.

— Il en est ainsi de tous ceux qui ont un monde de pensées dans le cœur et dans le cerveau. Les hommes qui ont tant de choses à exprimer en de belles œuvres longtemps rêvées professent un certain mépris pour la conversation, commerce où l'esprit s'amoindrit en se monnayant, dit la fière Nègrepelisse qui eut encore le courage de défendre Lucien, moins pour Lucien que pour elle-même.

— Je vous accorde volontiers ceci, reprit le baron, mais nous vivons avec les personnes et non avec les livres. Tenez, chère Naïs, je le vois, il n'y a encore rien entre vous et lui, j'en suis ravi. Si vous vous décidez à mettre dans votre vie un intérêt qui vous a manqué jusqu'à présent, je vous en supplie, que ce ne soit pas pour ce prétendu homme de génie. Si vous vous trompiez, si dans quelques jours, en le comparant aux véritables talents, aux hommes sérieusement remarquables que vous allez voir, vous reconnaissiez, chère belle sirène, avoir pris sur votre dos éblouissant et conduit au port, au lieu d'un homme armé de la lyre, un petit singe, sans manières, sans portée, sot et avantageux, qui peut avoir de l'esprit à l'Houmeau, mais qui devient à Paris un garçon extrêmement ordinaire ? Après tout, il se publie ici par semaine des volumes de vers dont le moindre vaut encore mieux que toute la poésie de monsieur Chardon. De grâce, attendez et comparez ! Demain, vendredi, il y a opéra, dit-il en voyant la voiture entrant dans la rue Neuve-du-Luxembourg, madame d'Espard dispose de la loge des Premiers Gentilshommes de la Chambre, et vous y mènera sans doute. Pour vous voir dans votre gloire, j'irai dans la loge de madame de Sérizy. On donne les Danaïdes.

— Adieu, dit-elle.

Le lendemain, madame de Bargeton tâcha de se composer une mise du matin convenable pour aller voir sa cousine, madame d'Espard. Il faisait légèrement froid, elle ne trouva rien de mieux dans ses vieilleries d'Angoulême qu'une certaine robe de velours vert, garnie d'une manière assez extravagante. De son côté, Lucien sentit la nécessité d'aller chercher son fameux habit bleu, car il avait pris en horreur sa maigre redingote, et il voulait se montrer toujours bien mis en songeant qu'il pourrait rencontrer la marquise d'Espard, ou aller chez elle à l'improviste. Il monta dans un fiacre afin de rapporter immédiatement son paquet. En deux heures de temps, il dépensa trois ou quatre francs, ce qui lui donna beaucoup à penser sur les proportions financières de la vie parisienne. Après être arrivé au superlatif de sa toilette, il vint rue Neuve-du-Luxembourg, où, sur le pas de la porte, il rencontra Gentil en compagnie d'un chasseur magnifiquement emplumé.



— J'allais chez vous, monsieur ; madame m'envoie ce petit mot pour vous, dit Gentil qui ne connaissait pas les formules du respect parisien, habitué qu'il était à la bonhomie des mœurs provinciales.

Le chasseur prit le poète pour un domestique. Lucien décacheta le billet, par lequel il apprit que madame de Bargeton passait la journée chez la marquise d'Espard et allait le soir à l'Opéra ; mais elle disait à Lucien de s'y trouver, sa cousine lui permettait de donner une place dans sa loge au jeune poète, à qui la marquise était enchantée de procurer ce plaisir.

— Elle m'aime donc ! mes craintes sont folles, se dit Lucien, elle me présente à sa cousine dès ce soir.

Il bondit de joie, et voulut passer joyeusement le temps qui le séparait de cette heureuse soirée. Il s'élança vers les Tuileries en rêvant de s'y promener jusqu'à l'heure où il irait dîner chez Véry. Voilà Lucien gabant, sautillant, léger de bonheur qui débouche sur la terrasse des Feuillants et la parcourt en examinant les promeneurs, les jolies femmes avec leurs adorateurs, les élégants, deux par deux, bras dessus bras dessous, se saluant les uns les autres par un coup d'œil en passant. Quelle différence de cette terrasse avec Beaulieu ! Les oiseaux de ce magnifique perchoir étaient autrement jolis que ceux d'Angoulême ! C'était tout le luxe de couleurs qui brille sur les familles ornithologiques des Indes ou de l'Amérique, comparé aux couleurs grises des oiseaux de l'Europe. Lucien passa deux cruelles heures dans les Tuileries : il y fit un violent retour sur lui-même et se jugea. D'abord il ne vit pas un seul habit à ces jeunes élégants. S'il apercevait un homme en habit, c'était un vieillard hors la loi, quelque pauvre diable, un rentier venu du Marais, ou quelque garçon de bureau. Après avoir reconnu qu'il y avait une mise du matin et une mise du soir, le poète aux émotions vives, au regard pénétrant, reconnut la laideur de sa défroque, les défectuosités qui frappaient de ridicule son habit dont la coupe était passée de mode, dont le bleu était faux, dont le collet était outrageusement disgracieux, dont les basques de devant, trop longtemps portées, penchaient l'une vers l'autre ; les boutons avaient rougi, les plis dessinaient de fatales lignes blanches. Puis son gilet était trop court et la façon si grotesquement provinciale que, pour le cacher, il boutonna brusquement son habit. Enfin il ne voyait de pantalon de nankin qu'aux gens communs. Les gens comme il faut portaient de délicieuses étoffes de fantaisie ou le blanc toujours irréprochable ! D'ailleurs tous les pantalons étaient à sous-pieds, et le sien se mariait très mal avec les talons de ses bottes, pour lesquels les bords de l'étoffe recroquevillée manifestaient une violente antipathie. Il avait une cravate blanche à bouts brodés par sa sœur, qui, après en avoir vu de semblables à monsieur de Hautoy, à monsieur de Chandour, s'était empressée d'en faire de pareilles à son frère. Non seulement personne, excepté les gens graves, quelques vieux financiers, quelques sévères administrateurs, ne portaient de cravate blanche le matin ; mais encore le pauvre Lucien vit passer de l'autre côte de la grille, sur le trottoir de la rue de Rivoli, un garçon épicier tenant un panier sur sa tête, et sur qui l'homme d'Angoulême surprit deux bouts de cravate brodés par la main de quelque grisette adorée. A cet aspect, Lucien reçut un coup à la poitrine, à cet organe encore mal défini où se réfugie notre sensibilité, où, depuis qu'il existe des sentiments, les hommes portent la main, dans les joies comme dans les douleurs excessives. Ne taxez pas ce récit de puérilité ! Certes, pour les riches qui n'ont jamais connu ces sortes de souffrances, il se trouve ici quelque chose de mesquin et d'incroyable ; mais les angoisses des malheureux ne méritent pas moins d'attention que les crises qui révolutionnent la vie des puissants et des privilégiés de la terre. Puis ne se rencontre-t-il pas autant de douleur de part et d'autre ? La souffrance agrandit tout. Enfin, changez les termes : au lieu d'un costume plus ou moins beau, mettez un ruban, une distinction, un titre ? Ces apparentes petites choses n'ont-elles pas tourmenté de brillantes existences ? La question du costume est d'ailleurs énorme chez ceux qui veulent paraître avoir ce qu'ils n'ont pas, car c'est souvent le meilleur moyen de le posséder plus tard. Lucien eut une sueur froide en pensant que le soir il allait comparaître ainsi vêtu devant la marquise d'Espard, la parente d'un Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, devant une femme chez laquelle allaient les illustrations de tous les genres, des illustrations choisies.

— J'ai l'air du fils d'un apothicaire, d'un vrai courtaud de boutique ! se dit-il à lui-même avec rage en voyant passer les gracieux, les coquets, les élégants jeunes gens des familles du faubourg Saint-Germain, qui tous avaient une manière à eux qui les rendait tous semblables par la finesse des contours, par la noblesse de la tenue, par l'air du visage ; et tous différents par le cadre que chacun s'était choisi pour se faire valoir. Tous faisaient ressortir leurs avantages par une espèce de mise en scène que les jeunes gens entendent à Paris aussi bien que les femmes. Lucien tenait de sa mère les précieuses distinctions physiques dont les privilèges éclataient à ses yeux ; mais cet or était dans sa gangue, et non mis en œuvre. Ses cheveux étaient mal coupés. Au lieu de maintenir sa figure haute par une souple baleine, il se sentait enseveli dans un vilain col de chemise ; et sa cravate, n'offrant pas de résistance, lui laissait pencher sa tête attristée. Quelle femme eût deviné ses jolis pieds dans la botte ignoble qu'il avait apportée d'Angoulême ? Quel jeune homme eût envié sa jolie taille déguisée par le sac bleu qu'il avait cru jusqu'alors être un habit ? Il voyait de ravissants boutons sur des chemises étincelantes de blancheur, la sienne était rousse ! Tous ces élégants gentilshommes étaient merveilleusement gantés, et il avait des gants de gendarme ! Celui-ci badinait avec une canne délicieusement montée. Celui-là portait une chemise à poignets retenus par de mignons boutons d'or. En parlant à une femme, l'un tordait une charmante cravache, et les plis abondants de son pantalon tacheté de quelques petites éclaboussures, ses éperons retentissants, sa petite redingote serrée montraient qu'il allait remonter sur un des deux chevaux tenus par un tigre gros comme le poing. Un autre tirait de la poche de son gilet une montre plate comme une pièce de cent sous, et regardait l'heure en homme qui avait avancé ou manqué l'heure d'un rendez-vous. En regardant ces jolies bagatelles que Lucien ne soupçonnait pas, le monde des superfluités nécessaires lui apparut, et il frissonna en pensant qu'il fallait un capital énorme pour exercer l'état de joli garçon ! Plus il admirait ces jeunes gens à l'air heureux et dégagé, plus il avait conscience de son air étrange, l'air d'un homme qui ignore où aboutit le chemin qu'il suit, qui ne sait où se trouve le Palais-Royal quand il y

touche, et qui demande où est le Louvre à un passant qui répond : — Vous y êtes. Lucien se voyait séparé de ce monde par un abîme, il se demandait par quels moyens il pouvait le franchir, car il voulait être semblable à cette svelte et délicate jeunesse parisienne.
(…)

Chemin faisant, il admira les boutiques des tailleurs, et songeant aux toilettes qu'il avait vues le matin : — Non, s'écria-t-il, je ne paraîtrai pas fagoté comme je le suis devant madame d'Espard. Il courut avec une vélocité de cerf jusqu'à l'hôtel du Gaillard-Bois, monta dans sa chambre, y prit cent écus, et redescendit au Palais-Royal pour s'y habiller de pied en cap. Il avait vu des bottiers, des lingers, des giletiers, des coiffeurs au Palais-Royal où sa future élégance était éparse dans dix boutiques. Le premier tailleur chez lequel il entra lui fit essayer autant d'habits qu'il voulut en mettre, et lui persuada qu'ils étaient tous de la dernière mode. Lucien sortit possédant un habit vert, un pantalon blanc et un gilet de fantaisie pour la somme de deux cents francs. Il eut bientôt trouvé une paire de bottes fort élégante et à son pied. Enfin après avoir fait emplette de tout ce qui lui était nécessaire, il demanda le coiffeur chez lui où chaque fournisseur apporta sa marchandise. A sept heures du soir, il monta dans un fiacre et se fit conduire à l'Opéra, frisé comme un saint Jean de procession, bien gileté, bien cravaté, mais un peu gêné dans cette espèce d'étui où il se trouvait pour la première fois. Suivant la recommandation de madame de Bargeton, il demanda la loge des Premiers Gentilshommes de la Chambre. A l'aspect d'un homme dont l'élégance empruntée le faisait ressembler à un premier garçon de noces, le Contrôleur le pria de montrer son coupon.
— Je n'en ai pas.
— Vous ne pouvez pas entrer, lui répondit-on sèchement.
— Mais je suis de la société de madame d'Espard, dit-il.
— Nous ne sommes pas tenus de savoir cela, dit l'employé qui ne put s'empêcher d'échanger un imperceptible sourire avec ses collègues du Contrôle.
En ce moment une voiture s'arrêta sous le péristyle. Un chasseur, que Lucien ne reconnut pas, déplia le marchepied d'un coupé d'où sortirent deux femmes parées. Lucien, qui ne voulut pas recevoir du Contrôleur quelque impertinent avis pour se ranger, fit place aux deux femmes.
— Mais cette dame est la marquise d'Espard que vous prétendez connaître, monsieur, dit ironiquement le Contrôleur à Lucien.
Lucien fut d'autant plus abasourdi que madame de Bargeton n'avait pas l'air de le reconnaître dans son nouveau plumage ; mais quand il l'aborda, elle lui sourit et lui dit : — Cela se trouve à merveille, venez !
Les gens du Contrôle étaient redevenus sérieux. Lucien suivit madame de Bargeton, qui, tout en montant le vaste escalier de l'Opéra, présenta son Rubempré à sa cousine. La loge des Premiers Gentilshommes est celle qui se trouve dans l'un des deux pans coupés au fond de la salle : on y est vu comme on y voit de tous côtés. Lucien se mit derrière sa cousine, sur une chaise, heureux d'être dans l'ombre.
(…)
— Voici monsieur du Châtelet, dit en ce moment Lucien en levant le doigt pour montrer la loge de madame de Sérizy où le vieux beau remis à neuf venait d'entrer.
A ce signe madame de Bargeton se mordit les lèvres de dépit, car la marquise ne put retenir un regard et un sourire d'étonnement, qui disait si dédaigneusement : — D'où sort ce jeune homme ? que Louise se sentit humiliée dans son amour, la sensation la plus piquante pour une Française, et qu'elle ne pardonne pas à son amant de lui causer. Dans ce monde où les petites choses deviennent grandes, un geste, un mot perdent un débutant. Le principal mérite des belles manières et du ton de la haute compagnie est d'offrir un ensemble harmonieux où tout est si bien fondu que rien ne choque. Ceux mêmes qui, soit par ignorance, soit par un emportement quelconque de la pensée, n'observent pas les lois de cette science, comprendront tous qu'en cette matière une seule dissonance est comme en musique, une négation complète de l'Art lui-même, dont toutes les conditions doivent être exécutées dans la moindre chose sous peine de ne pas être.
(…)

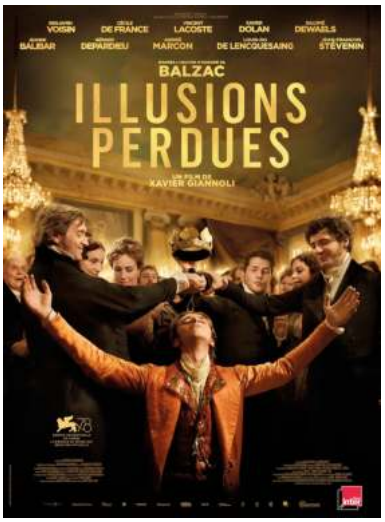
Montriveau présenta le baron du Châtelet à la marquise, et la marquise fit à l'ancien Secrétaire des Commandements de l'Altesse impériale un accueil d'autant plus flatteur, qu'elle l'avait déjà vu bien reçu dans trois loges, que madame de Sérizy n'admettait que des gens bien posés, et qu'enfin il était le compagnon de Montriveau. Ce dernier titre avait une si grande valeur, que madame de Bargeton put remarquer dans le ton, dans les regards et dans les manières des quatre personnages, qu'ils reconnaissaient du Châtelet pour un des leurs sans discussion. La conduite sultanesque tenue par Châtelet en province fut tout à coup expliquée à Naïs. Enfin du Châtelet vit Lucien, et lui fit un de ces petits saluts secs et froids par lesquels un homme en déconsidère un autre, en indiquant aux gens du monde la place infime qu'il occupe dans la société. Il accompagna son salut d'un air sardonique par lequel il semblait dire : Par quel hasard se trouve-t-il là ? Du Châtelet fut bien compris, car de Marsay se pencha vers Montriveau pour lui dire à l'oreille, de manière à se faire entendre du baron :
— Demandez-lui donc quel est ce singulier jeune homme qui a l'air d'un mannequin habillé à la porte d'un tailleur.
Du Châtelet parla pendant un moment à l'oreille de son compagnon, en ayant l'air de renouveler connaissance, et sans doute il coupa son rival en quatre. Surpris par l'esprit d'à-propos, par la finesse avec laquelle ces hommes formulaient leurs réponses, Lucien était étourdi par ce qu'on nomme le trait, le mot, surtout par la désinvolture de la parole et l'aisance des manières. Le luxe qui l'avait épouvanté le matin dans les choses, il le retrouvait dans les idées. Il se demandait par quel mystère ces gens trouvaient à brûle-pourpoint des réflexions piquantes, des reparties qu'il n'aurait imaginées qu'après de longues méditations. Puis, non seulement ces cinq hommes du monde étaient à l'aise par la parole, mais ils l'étaient dans leurs habits : ils n'avaient rien de neuf ni rien de vieux. En eux, rien ne brillait, et tout attirait le regard. Leur luxe d'aujourd'hui était celui d'hier, il devait être celui du lendemain. Lucien devina qu'il avait l'air d'un homme qui s'était habillé pour la première fois de sa vie.
(…)
— Ma chère, dit sous l'éventail madame d'Espard à madame de Bargeton, de grâce, dites-moi si votre protégé se nomme réellement monsieur de Rubempré ?
— Il a pris le nom de sa mère, dit Anaïs embarrassée.
— Mais quel est le nom de son père ?
— Chardon.
— Et que faisait ce Chardon ?
— Il était pharmacien.
— J'étais bien sûre, ma chère amie, que tout Paris ne pouvait se moquer d'une femme que j'adopte. Je ne me soucie pas de voir venir ici des plaisants enchantés de me trouver avec le fils d'un apothicaire ; si vous m'en croyez, nous nous en irons ensemble, et à l'instant.
Madame d'Espard prit un air assez impertinent, sans que Lucien pût deviner en quoi il avait donné lieu à ce changement de visage. Il pensa que son gilet était de mauvais goût, ce qui était vrai ; que la façon de son habit était d'une mode exagérée, ce qui était encore vrai. Il reconnut

avec une secrète amertume qu'il fallait se faire habiller par un habile tailleur, et il se promit bien le lendemain d'aller chez le plus célèbre, afin de pouvoir, lundi prochain, rivaliser avec les hommes qu'il trouverait chez la marquise. Quoique perdu dans ses réflexions, ses yeux, attentifs au troisième acte, ne quittaient pas la scène. Tout en regardant les pompes de ce spectacle unique, il se livrait à son rêve sur madame d'Espard. Il fut au désespoir de cette subite froideur qui contrariait étrangement l'ardeur intellectuelle avec laquelle il attaquait ce nouvel amour, insouciant des difficultés immenses qu'il apercevait, et qu'il se promettait de vaincre. Il sortit de sa profonde contemplation pour revoir sa nouvelle idole ; mais en tournant la tête, il se vit seul ; il avait entendu quelque léger bruit, la porte se fermait, madame d'Espard entraînait sa cousine. Lucien fut surpris au dernier point de ce brusque abandon, mais il n'y pensa pas longtemps, précisément parce qu'il le trouvait inexplicable.
Quand les deux femmes furent montées dans leur voiture et qu'elle roula par la rue de Richelieu vers le faubourg Saint-Honoré, la marquise dit avec un ton de colère déguisée : — Ma chère enfant, à quoi pensez-vous ? mais attendez donc que le fils d'un apothicaire soit réellement célèbre avant de vous y intéresser. Ce n'est ni votre fils ni votre amant, n'est-ce pas ? dit cette femme hautaine en jetant à sa cousine un regard inquisitif et clair.
— Quel bonheur pour moi d'avoir tenu ce petit à distance et de ne lui avoir rien accordé ! pensa madame de Bargeton.
— Eh ! bien, reprit la marquise qui prit l'expression des yeux de sa cousine pour une réponse, laissez-le là, je vous en conjure. S'arroger un nom illustre ?… mais c'est une audace que la société punit. J'admets que ce soit celui de sa mère ; mais songez donc, ma chère, qu'au roi seul appartient le droit de conférer, par une ordonnance, le nom des Rubempré au fils d'une demoiselle de cette maison ; et si elle s'est mésalliée, la faveur est énorme. Pour l'obtenir, il faut une immense fortune, des services rendus, de très hautes protections. Cette mise de boutiquier endimanché prouve que ce garçon n'est ni riche ni gentilhomme ; sa figure est belle, mais il me paraît fort sot, il ne sait ni se tenir ni parler ; enfin il n'est pas élevé. Par quel hasard le protégez-vous ?
Madame de Bargeton renia Lucien, comme Lucien l'avait reniée en lui-même ; elle eut une effroyable peur que sa cousine n'apprît la vérité sur son voyage.
— Mais, chère cousine, je suis au désespoir de vous avoir compromise.
— On ne me compromet pas, dit en souriant madame d'Espard. Je ne songe qu'à vous.
— Mais vous l'avez invité à venir dîner lundi.
— Je serai malade, répondit vivement la marquise, vous l'en préviendrez, et je le consignerai sous son double nom à ma porte. »

Les mots qui vengent : après avoir été humilié, Lucien humilie à son tour…

« — Eh ! bien, enfant, dit Lousteau qui le suivit, sois donc calme, accepte les hommes pour ce qu'ils sont, des moyens. Veux-tu prendre ta revanche ?
— A tout prix, dit le poète.
— Voici un exemplaire du livre de Nathan que Dauriat vient de me donner, et dont la seconde édition paraît demain ; relis cet ouvrage et fais un article qui le démolisse. Félicien Vernou ne peut souffrir Nathan dont le succès nuit, à ce qu'il croit, au futur succès de son ouvrage. Une des manies de ces petits esprits est d'imaginer que, sous le soleil, il n'y a pas de place pour deux succès. Aussi fera-t-il mettre ton article dans le grand journal auquel il travaille.
— Mais que peut-on dire contre ce livre ? il est beau, s'écria Lucien.
— Ha ! çà, mon cher, apprends ton métier, dit en riant Lousteau. Le livre, fût-il un chef-d'œuvre, doit devenir sous ta plume une stupide niaiserie, une œuvre dangereuse et malsaine.
— Mais comment ?
— Tu changeras les beautés en défauts.
— Je suis incapable d'opérer une pareille métamorphose.
— Mon cher, voici la manière de procéder en semblable occurrence. Attention, mon petit ! Tu commenceras par trouver l'œuvre belle, et tu peux t'amuser à écrire alors ce que tu en penses. Le public se dira : Ce critique est sans jalousie, il sera sans doute impartial. Dès lors le public tiendra ta critique pour consciencieuse. Après avoir conquis l'estime de ton lecteur, tu regretteras d'avoir à blâmer le système dans lequel de semblables livres vont faire entrer la littérature française. La France, diras-tu, ne gouverne-t-elle pas l'intelligence du monde entier ? Jusqu'aujourd'hui, de siècle en siècle, les écrivains français maintenaient l'Europe dans la voie de l'analyse, de l'examen philosophique, par la puissance du style et par la forme originale qu'ils donnaient aux idées. Ici, tu places, pour le bourgeois, un éloge de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Montesquieu, de Buffon. Tu expliqueras combien en France la langue est impitoyable, tu prouveras qu'elle est un vernis étendu sur la pensée. Tu lâcheras des axiomes, comme : un grand écrivain en France est toujours un grand homme, il est tenu par la langue à toujours penser ; il n'en est pas ainsi dans les autres pays, etc. Tu démontreras ta proposition en comparant Rabener, un moraliste satirique allemand, à La Bruyère. Il n'y a rien qui pose un critique comme de parler d'un auteur étranger inconnu. Kant est le piédestal de Cousin. Une fois sur ce terrain, tu lances un mot qui résume et explique aux niais le système de nos hommes de génie du dernier siècle, en appelant leur littérature une littérature idéée. Armé de ce mot, tu jettes tous les morts illustres à la tête des auteurs vivants. Tu expliqueras alors que de nos jours il se produit une nouvelle littérature où l'on abuse du dialogue (la plus facile des formes littéraires), et des descriptions qui dispensent de penser. Tu opposeras les romans de Voltaire, de Diderot, de Sterne, de Lesage, si substantiels, si incisifs, au roman moderne où tout se traduit par des images, et que Walter Scott a beaucoup trop dramatisé. Dans un pareil genre, il n'y a place que pour l'inventeur. Le roman à la Walter Scott est un genre et non un système, diras-tu. Tu foudroieras ce genre funeste où l'on délaye les idées, où elles sont passées au laminoir, genre accessible à tous les esprits, genre où chacun peut devenir auteur à bon marché, genre que tu nommeras enfin la littérature imagée. Tu feras tomber cette argumentation sur Nathan, en démontrant qu'il est un imitateur et n'a que l'apparence du talent. Le grand style serré du dix-huitième siècle manque à son livre, tu prouveras que l'auteur y a substitué les événements aux sentiments. Le mouvement n'est pas la vie, le tableau n'est pas l'idée ! Lâche de ces sentences-là, le public les répète. Malgré le mérite de cette œuvre, elle te paraît alors fatale et dangereuse, elle ouvre les portes du Temple de la Gloire à la foule, et tu feras apercevoir dans le lointain une armée de petits auteurs empressés d'imiter cette forme. Ici tu pourras te livrer dès lors à de tonnantes lamentations sur la décadence du goût, et tu glisseras l'éloge de MM. Etienne, Jouy, Tissot, Gosse, Duval, Jay, Benjamin Constant, Aignan, Baour-Lormian, Villemain, les coryphées du parti libéral napoléonien, sous la protection desquels se trouve le journal de Vernou. Tu montreras cette glorieuse phalange résistant à l'invasion des romantiques, tenant pour l'idée et le style contre l'image et le bavardage, continuant l'école voltairienne et s'opposant à l'école anglaise et allemande, de même que les dix-sept orateurs de la Gauche combattent pour la nation contre les Ultras de la Droite. Protégé par ces noms révérés de l'immense majorité des Français qui sera toujours pour l'Opposition de la Gauche, tu peux écraser Nathan dont l'ouvrage, quoique renfermant des beautés supérieures, donne en France droit de bourgeoisie à une littérature sans idées. Dès lors, il ne s'agit plus de Nathan ni de son livre, comprends-tu ? mais de la gloire de la France. Le devoir des plumes honnêtes et courageuses est de s'opposer vivement à ces importations étrangères. Là, tu flattes l'abonné. Selon toi, la

France est une fine commère, il n'est pas facile de la surprendre. Si le libraire a, par des raisons dans lesquelles tu ne veux pas entrer, escamoté un succès, le vrai public a bientôt fait justice des erreurs causées par les cinq cents niais qui composent son avant-garde. Tu diras qu'après avoir eu le bonheur de vendre une édition de ce livre, le libraire est bien audacieux d'en faire une seconde, et tu regretteras qu'un si habile éditeur connaisse si peu les instincts du pays. Voilà tes masses. Saupoudre-moi d'esprit ces raisonnements, relève-les par un petit filet de vinaigre, et Dauriat est frit dans la poêle aux articles. Mais n'oublie pas de terminer en ayant l'air de plaindre dans Nathan l'erreur d'un homme à qui, s'il quitte cette voie, la littérature contemporaine devra de belles œuvres.
Lucien fut stupéfait en entendant parler Lousteau : à la parole du journaliste, il lui tombait des écailles des yeux, il découvrait des vérités littéraires qu'il n'avait même pas soupçonnées.
— Mais ce que tu me dis, s'écria-t-il, est plein de raison et de justesse.
— Sans cela, pourrais-tu battre en brèche le livre de Nathan ? dit Lousteau. Voilà, mon petit, une première forme d'article qu'on emploie pour démolir un ouvrage. C'est le pic du critique. Mais il y a bien d'autres formules ! ton éducation se fera. Quand tu seras obligé de parler absolument d'un homme que tu n'aimeras pas, quelquefois les propriétaires, les rédacteurs en chef d'un journal ont la main forcée, tu déploieras les négations de ce que nous appelons l'article de fonds. On met en tête de l'article, le titre du livre dont on veut que vous vous occupiez ; on commence par des considérations générales dans lesquelles on peut parler des Grecs et des Romains, puis on dit à la fin : ces considérations nous ramènent au livre de monsieur un tel, qui sera la matière d'un second article. Et le second article ne paraît jamais. On étouffe ainsi le livre entre deux promesses. Ici tu ne fais pas un article contre Nathan, mais contre Dauriat ; il faut un coup de pic. Sur un bel ouvrage, le pic n'entame rien, et il entre dans un mauvais livre jusqu'au cœur : au premier cas, il ne blesse que le libraire ; et dans le second, il rend service au public. Ces formes de critique littéraire s'emploient également dans la critique politique.
La cruelle leçon d'Etienne ouvrait des cases dans l'imagination de Lucien qui comprit admirablement ce métier.
— Allons au journal, dit Lousteau nous y trouverons nos amis, et nous conviendrons d'une charge à fond de train contre Nathan, et ça les fera rire, tu verras. »



Sur le Philofil, vous trouverez le film de Xavier Giannoli, adapté du roman de Balzac. Regardez-le avant de préparer votre oral.

Mise en situation :

Imaginons que Lucien soit rentré chez lui au lieu de perdre son âme dans le marigot parisien. Le voilà revenu chez Eve et David, bien décidé à demeurer en province, à l'abri des vanités et des hypocrisies du monde. Un soir, ses amis du Cénacle l'ont rejoint pour passer quelques jours à Angoulême. Ils font tous ensemble le bilan des désillusions de Lucien et dissertent sur les pouvoirs de la parole.
Ensemble, ils tâchent de répondre à la question suivante : **les mots peuvent-ils tuer ?**

Répartissez-vous les rôles selon le nombre de membres que compte votre groupe et tâchez de partager équitablement la prise de parole. Ce premier oral peut se dérouler assis autour d'une table, et l'on peut conserver des notes avec soi, même s'il faut faire en sorte de ne pas lire son texte.

Contrainte : emprunter une citation à chacun des dix textes reproduits à la fin de ce dossier.

L'exposé ne doit pas excéder dix minutes.

TEXTE INAUGURAL (étudié en classe)

« Chaque degré de bonne fortune qui nous élève dans le monde nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de blesser ceux dont l'affection est plus utile et l'aversion plus dangereuse. Un prince sera la fable de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien. Je ne m'en étonne pas : dire la vérité est utile à celui à qui on la dit, mais désavantageux à ceux qui la disent, parce qu'ils se font haïr. Or, ceux qui vivent avec les princes aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils servent ; et ainsi, ils n'ont garde de lui procurer un avantage en se nuisant à eux-mêmes. Ce malheur est sans doute plus grand et plus ordinaire dans les plus grandes fortunes ; mais les moindres n'en sont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à se faire aimer des hommes. Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion. L'homme n'est donc que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut donc pas qu'on lui dise la vérité. Il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur. »

Blaise Pascal - *Pensées* (extrait du fragment 100 de l'édition Brunschvicg)

Questions préalables :

1. Quel est le thème du texte ?
2. Quelle est la thèse du texte ?
3. Quel est le plan du texte ?

Question d'interprétation philosophique : Peut-on parler sans masque ?

Quelques textes en écho… Comment entrer dans le monde ?

« Voulez-vous donc inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ; sans leur dire incessamment : Soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir, montrez-le-leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amants. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite ; apprenez-leur à le reconnaître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles ; prouvez-leur qu'amies, femmes, ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison ; faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes ; quelles ont peu de prise sur des âmes viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère ; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser ; vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentiments, dédain pour leurs vaines galanteries ; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes et fortes, celle des femmes de Sparte, qui était de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne sait attirer ses amants que par la coquetterie, ni les conserver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choses serviles et communes : dans les choses importantes et graves elle est sans autorité sur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable et sage, celle qui force les siens à la respecter, celle qui a de la réserve et de la modestie, celle en un mot qui soutient l'amour par l'estime, les envoie d'un signe au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît. Cet empire est beau, ce me semble, et vaut bien la peine d'être acheté. »

Rousseau, *Emile*, livre V

« S'il ne s'agissait que de montrer aux jeunes gens l'homme par son masque, on n'aurait pas besoin de le leur montrer, ils le verraient toujours de reste ; mais, puisque le masque n'est pas l'homme, et qu'il ne faut pas que son vernis le séduise, en leur peignant les hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent et ne leur veuillent pas ressembler. C'est, à mon gré, le sentiment le mieux entendu que l'homme puisse avoir sur son espèce. »

Rousseau, *Emile*, livre IV

« Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né avant de l'exposer au scandale des mœurs du siècle ! Ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables ; c'est la négligence en ce point qui perd toute la jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégénèrent, et qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils et lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites âmes, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe ; ils ne savent rien sentir de grand et de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur ; abjects en toute chose, et bassement méchants, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats. Tels sont les méprisables hommes que forme la crapule de la jeunesse : s'il s'en trouvait un seul qui sût être tempérant et sobre, qui sût, au milieu d'eux, préserver son cœur, son sang, ses mœurs, de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraserait tous ces insectes, et deviendrait leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut à rester le sien.

Pour peu que la naissance ou la fortune eût fait pour Emile, il serait cet homme s'il voulait l'être : mais il les mépriserait trop pour daigner les asservir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux, entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connaître et pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple et sans éclat : à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller ! Les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes ; il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugements des hommes pour en mettre à leurs préjugés, et ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connaître. Sa manière de se présenter n'est ni modeste ni vaine, elle est naturelle et vraie ; il ne connaît ni gêne ni déguisement, et il est au milieu d'un cercle ce qu'il est seul et sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire ; si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compterait-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfère point à lui dans ses manières, parce qu'il ne les préfère pas à lui dans son cœur ; mais il ne leur montre pas non plus une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir ; s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne ; il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester debout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoique en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint et s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que, les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc point disputeur ni contredisant ; il n'est pas non plus complaisant et flatteur ; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, et que la franchise en est un des plus beaux droits. Il parle peu, parce qu'il ne se soucie guère qu'on s'occupe de lui, par la même raison il ne dit que des choses utiles : autrement, qu'est-ce qui l'engagerait à parler ? Emile est trop instruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles ; dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connaît assez de choses pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire ; il aurait trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui ; il se tait.

Loin de choquer les manières des autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paraître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être aperçu ; et jamais il n'est plus à son aise que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoique entrant dans le monde, il en ignore absolument les manières ; il n'est pas pour cela timide et craintif ; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir, il faut n'être pas vu ; car ce qu'on pense de lui ne l'inquiète guère, et le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille et de sang-froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; et, toujours tout à lui pour bien observer les autres, il saisit leurs manières avec une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas cependant sur sa contenance, et n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme et non suffisant ; ses manières sont libres et non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'âme en montrer dans son maintien : cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines, qui ne peuvent en imposer que par là. »

Rousseau, *Emile*, livre IV

« — Elles ont renié leur père, répétait Eugène.
— Eh bien ! oui, leur père, le père, un père, reprit la vicomtesse, un bon père qui leur a donné, dit-on, à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans, ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables…
Quelques larmes roulèrent dans les yeux d'Eugène, récemment rafraîchi par les pures et saintes émotions de la famille, encore sous le charme des croyances jeunes, et qui n'en était qu'à sa première journée sur le champ de bataille de la civilisation parisienne. Les émotions véritables sont si communicatives, que pendant un moment ces trois personnes se regardèrent en silence.
— Eh ! mon Dieu, dit madame de Langeais, oui, cela semble bien horrible, et nous voyons cependant cela tous les jours. N'y a-t-il pas une cause à cela ? Dites-moi, ma chère, avez-vous pensé jamais à ce qu'est un gendre ? Un gendre est un homme pour qui nous élèverons, vous ou moi, une chère petite créature à laquelle nous tiendrons par mille liens, qui sera pendant dix-sept ans la joie de la famille, qui en est l'âme blanche, dirait Lamartine, et qui en deviendra la peste. Quand cet homme nous l'aura prise, il commencera par saisir son amour comme une hache, afin de couper dans le cœur et au vif de cet ange tous les sentiments par lesquels elle s'attachait à sa famille. Hier, notre fille était tout pour nous, nous étions tout pour elle ; le lendemain elle se fait notre ennemie. Ne voyons-nous pas cette tragédie s'accomplissant tous les jours ? Ici, la belle-fille est de la dernière impertinence avec le beau-père, qui a tout sacrifié pour son fils. Plus loin, un gendre met sa belle-mère à la porte. J'entends demander ce qu'il y a de dramatique aujourd'hui dans la société ; mais le drame du gendre est effrayant, sans compter nos mariages qui sont devenus de fort sottes choses. Je me rends parfaitement compte de ce qui est arrivé à ce vieux vermicellier. Je crois me rappeler que ce Foriot…
— Goriot, Madame.
— Oui, ce Moriot a été président de sa section pendant la Révolution ; il a été dans le secret de la fameuse disette, et a commencé sa fortune par vendre dans ce temps-là des farines dix fois plus qu'elles ne lui coûtaient. Il en a eu tant qu'il en a voulu. L'intendant de ma grand-mère lui en a vendu pour des sommes immenses. Ce Goriot partageait sans doute, comme tous ces gens-là, avec le Comité de Salut Public. Je me souviens que l'intendant disait à ma grand-mère qu'elle pouvait rester en toute sûreté à Grandvilliers, parce que ses blés étaient une excellente carte civique. Eh bien ! ce Loriot, qui vendait du blé aux coupeurs de têtes, n'a eu qu'une passion. Il adore, dit-on, ses filles. Il a juché l'aînée dans la maison de Restaud, et greffé l'autre sur le baron de Nucingen, un riche banquier qui fait le royaliste. Vous comprenez bien que, sous l'Empire, les deux gendres ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce vieux Quatre-vingt-treize chez eux ; ça pouvait encore aller avec Buonaparte. Mais quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gêné monsieur de Restaud, et plus encore le banquier. Les filles, qui aimaient peut-être toujours leur père, ont voulu ménager la chèvre et le chou, le père et le mari ; elles ont reçu le Goriot quand elles n'avaient personne ; elles ont imaginé des prétextes de tendresse. « Papa, venez, nous serons mieux, parce que nous serons seuls ! etc. » Moi, ma chère, je crois que les sentiments vrais ont des yeux et une intelligence : le cœur de ce pauvre Quatre-vingt-treize a donc saigné. Il a vu que ses filles avaient honte de lui ; que, si elles aimaient leurs maris, il nuisait à ses gendres. Il fallait donc se sacrifier. Il s'est sacrifié, parce qu'il était père : il s'est banni de lui-même. En voyant ses filles contentes, il comprit qu'il avait bien fait. Le père et les enfants ont été complices de ce petit crime. Nous voyons cela partout. Ce père Goriot n'aurait-il pas été une tache de cambouis dans le salon de ses filles ? il y aurait été gêné, il se serait ennuyé. Ce qui arrive à ce père peut arriver à la plus jolie femme avec l'homme qu'elle aimera le mieux : si elle l'ennuie de son amour, il s'en va, il fait des lâchetés pour la fuir. Tous les sentiments en sont là. Notre cœur est un trésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruinés. Nous ne pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier qu'à un homme de ne pas avoir un sou à lui. Ce père avait tout donné. Il avait donné, pendant vingt ans, ses entrailles, son amour ; il avait donné sa fortune en un jour. Le citron bien pressé, ses filles ont laissé le zeste au coin des rues.
— Le monde est infâme, dit la vicomtesse en effilant son châle et sans lever les yeux, par elle était atteinte au vif par les mots que madame de Langeais avait dits, pour elle, en racontant cette histoire.
— Infâme ! non, reprit la duchesse ; il va son train, voilà tout. Si je vous en parle ainsi, c'est pour montrer que je ne suis pas la dupe du monde. Je pense comme vous, dit-elle en pressant la main de la vicomtesse. Le monde est un bourbier, tâchons de rester sur les hauteurs. Elle se leva, embrassa madame de Beauséant au front en lui disant :
— Vous êtes bien belle en ce moment, ma chère. Vous avez les plus jolies couleurs que j'aie vues jamais.
Puis elle sortit après avoir légèrement incliné la tête en regardant le cousin.
— Le père Goriot est sublime ! dit Eugène en se souvenant de l'avoir vu tordant son vermeil la nuit.
Madame de Beauséant n'entendit pas, elle était pensive. Quelques moments de silence s'écoulèrent, et le pauvre étudiant, par une sorte de stupeur honteuse, n'osait ni s'en aller, ni rester, ni parler.
— Le monde est infâme et méchant, dit enfin la vicomtesse. Aussitôt qu'un malheur nous arrive, il se rencontre toujours un ami prêt à venir nous le dire, et à nous fouiller le cœur avec un poignard en nous en faisant admirer le manche. Déjà le sarcasme, déjà les railleries ! Ah ! je me défendrai. Elle releva la tête comme une grande dame qu'elle était, et des éclairs sortirent de ses yeux fiers.
— Ah ! fit-elle en voyant Eugène, vous êtes là !
Encore, dit-il piteusement.

— Eh bien ! Monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme les chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faite de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. Écoutez-moi, Miguel… (Elle se trompait naïvement de nom sans s'en apercevoir.) Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort. C'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Restaud a de la naissance, sa femme a été adoptée, elle a été présentée ; mais sa sœur, sa riche sœur, la belle madame Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argent, meurt de chagrin ; la jalousie la dévore, elle est à cent lieues de sa sœur ; sa sœur n'est plus sa sœur ; ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père. Aussi, madame de Nucingen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Elle a cru que de Marsay la ferait arriver à son but, et elle s'est faite l'esclave de de Marsay, elle assomme de Marsay. De Marsay se soucie fort peu d'elle. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin, elle vous adorera. Aimez-la si vous pouvez après, sinon servez-vous d'elle. Je la verrai une ou

deux fois, en grande soirée, quand il y aura cohue ; mais je ne la recevrai jamais le matin. Je la saluerai, cela suffira. Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse pour avoir prononcé le nom du père Goriot. Oui, mon cher, vous iriez vingt fois chez madame de Restaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez été consigné. Eh bien, que le père Goriot vous introduise près de madame Delphine de Nucingen. La belle madame de Nucingen sera pour vous une enseigne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffoleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant nos chapeaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès. A Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe. Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc. Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons aussi nos batailles à livrer. »

Balzac, *Le Père Goriot*

« Il fallait que le marquis eût parlé du genre d'éducation que Julien avait reçue, car un des convives l'attaqua sur Horace : C'est précisément en parlant d'Horace, que j'ai réussi auprès de l'évêque de Besançon, se dit Julien, apparemment qu'ils ne connaissent que cet auteur. A partir de cet instant il fut maître de lui. Ce mouvement fut rendu facile, parce qu'il venait de décider que mademoiselle de La Mole ne serait jamais une femme à ses yeux. Depuis le séminaire il mettait les hommes au pis, et se laissait difficilement intimider par eux. Il eût joui de tout son sang-froid, si la salle à manger eût été meublée avec moins de magnificence. C'était, dans le fait, deux glaces de huit pieds de haut chacune, et dans lesquelles il regardait quelquefois son interlocuteur en parlant d'Horace, qui lui imposaient encore. Ses phrases n'étaient pas trop longues pour un provincial. Il avait de beaux yeux, dont la timidité tremblante ou heureuse, quand il avait bien répondu, redoublait l'éclat. Il fut trouvé agréable. Cette sorte d'examen jetait un peu d'intérêt dans un dîner grave. Le marquis engagea par un signe, l'interlocuteur de Julien à le pousser vivement. Serait-il possible qu'il sût quelque chose, pensait-il !
Julien répondit en inventant ses idées, et perdit assez de sa timidité pour montrer, non pas de l'esprit, chose impossible à qui ne sait pas la langue dont on se sert à Paris, mais il eut des idées nouvelles quoique présentées sans grâce ni à-propos, et l'on vit qu'il savait parfaitement le latin.
L'adversaire de Julien était un académicien des inscriptions, qui, par hasard savait le latin ; il trouva en Julien un très bon humaniste, n'eut plus la crainte de le faire rougir, et chercha réellement à l'embarrasser. Dans la chaleur du combat, Julien oublia enfin l'ameublement magnifique de la salle à manger, il en vint à exposer sur les poètes latins, des idées que l'interlocuteur n'avait lues nulle part. En honnête homme il en fit honneur au jeune secrétaire. Par bonheur on entama une discussion sur la question de savoir si Horace a été pauvre ou riche ; un homme aimable, voluptueux et insouciant faisant des vers pour s'amuser, comme Chapelle, l'ami de Molière et de La Fontaine, ou un pauvre diable de poète lauréat, suivant la cour et faisant des odes pour le jour de naissance du roi, comme Southey l'accusateur de lord Byron. On parla de l'état de la société sous Auguste et sous George IV ; aux deux époques l'aristocratie était toute-puissante ; mais à Rome, elle se voyait arracher le pouvoir par Mécène, qui n'était que simple chevalier ; et en Angleterre elle avait réduit George IV à peu près à l'état d'un doge de Venise. Cette discussion sembla tirer le marquis de l'état de torpeur, où l'ennui le plongeait au commencement du dîner.
Julien ne comprenait rien à tous les noms modernes, comme Southey, Lord Byron, George IV, qu'il entendait prononcer pour la première fois. Mais il n'échappa à personne, que toutes les fois qu'il était question de faits passés à Rome, et dont la connaissance pouvait se déduire des œuvres d'Horace, de Martial, de Tacite, etc., il avait une incontestable supériorité. Julien s'empara sans façon de plusieurs idées qu'il avait apprises de l'évêque de Besançon, dans la fameuse discussion qu'il avait eue avec ce prélat ; ce ne furent pas les moins goûtées.
Lorsqu'on fut las de parler de poètes, la marquise, qui se faisait une loi d'admirer tout ce qui amusait son mari, daigna regarder Julien. Les manières gauches de ce jeune abbé cachent peut-être un homme instruit, dit à la marquise l'académicien qui se trouvait près d'elle ; et Julien en entendit quelque chose. Les phrases toutes faites convenaient assez à l'esprit de la maîtresse de la maison ; elle adopta celle-ci sur Julien, et se sut bon gré d'avoir engagé l'académicien à dîner. Il amuse M. de La Mole, pensait-elle. »

Stendhal - *Le Rouge et le noir*, XXXII, Entrée dans le Monde

Changer de classe, changer de langue, pas si simple…

***La Place* s'ouvre sur une scène inhabituelle : la narratrice va devenir professeur et enseigner la langue et la littérature françaises à ses élèves. Elle s'éloigne de la classe sociale de ses parents. Dans le texte suivant, elle s'interroge sur la langue que parlait son père.**

« Le patois avait été l'unique langue de mes grands-parents.
Il se trouve des gens pour apprécier le « pittoresque du patois » et du français populaire. Ainsi Proust relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise. Seule l'esthétique lui importe parce que Françoise est sa bonne et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures lui venir aux lèvres spontanément.
Pour mon père, le patois était quelque chose de vieux et de laid, un signe d'infériorité. Il était fier d'avoir pu s'en débarrasser en partie, même si son français n'était pas bon, c'était du français. Aux kermesses d'Y., des forts en bagout, costumés à la normande, faisaient des sketches en patois, le public riait. Le journal local avait une chronique normande pour amuser les lecteurs. Quand le médecin ou n'importe qui de haut placé glissait une expression cauchoise dans la conversation comme « elle pète par la sente » au lieu d'« elle va bien », mon père répétait la phrase du docteur à ma mère avec satisfaction, heureux de croire que ces gens-là, pourtant si chics, avaient quelque chose de commun avec nous, une petite infériorité. Il était persuadé que cela leur avait échappé. Car il lui a toujours paru impossible que l'on puisse parler « bien » naturellement.
Toubib ou curé, il fallait se forcer, s'écouter, quitte chez soi à se laisser aller.
Bavard, au café, en famille, devant les gens qui parlaient bien il se taisait, ou il s'arrêtait au milieu d'une phrase, disant « n'est-ce pas » ou simplement « pas » avec un geste de la main pour inviter la personne à comprendre et à poursuivre à sa place. Toujours parler avec précaution, peur indicible du mot de travers, d'aussi mauvais effet que de lâcher un pet.
Mais il détestait aussi les grandes phrases et les expressions nouvelles qui ne « voulaient rien dire ». Tout le monde à un moment disait : « Sûrement pas » à tout bout de champ, il ne comprenait pas qu'on dise deux mots se contredisant. A l'inverse de ma mère, soucieuse de faire évoluée, qui osait expérimenter, avec un rien d'incertitude, ce qu'elle venait d'entendre ou de lire, il se refusait à employer un vocabulaire qui n'était pas le sien. »

Annie Ernaux, *La Place*

Après avoir raconté ses souvenirs d'enfance, la narratrice évoque la distance de plus en plus grande qui sépare le père de sa fille adolescente. Tous deux comprennent qu'ils font désormais partie de deux mondes distincts.

« Une complicité me liait à ma mère. Histoires de mal au ventre mensuel, de soutien-gorge à choisir, de produits de beauté. Elle m'emmenait faire des achats à Rouen, rue du Gros-Horloge, et manger des gâteaux chez Périer, avec une petite fourchette. Elle cherchait à employer mes mots, flirt, être une crack, etc. On n'avait pas besoin de lui.
La dispute éclatait à table pour un rien. Je croyais toujours avoir raison parce qu'il ne savait pas discuter. Je lui faisais des remarques sur sa façon de manger ou de parler. J'aurais eu honte de lui reprocher de ne pas pouvoir m'envoyer en vacances, j'étais sûre qu'il était légitime de vouloir le faire changer de manières.
Il aurait peut-être préféré avoir une autre fille.
Un jour : « Les livres, la musique, c'est bon pour toi. Moi je n'en ai pas besoin pour vivre. »
Le reste du temps, il vivait patiemment. Quand je revenais de classe, il était assis dans la cuisine, tout près de la porte donnant sur le café, à lire Paris-Normandie, le dos voûté, les bras allongés de chaque côté du journal étalé sur la table.
Il levait la tête :
– Tiens voilà la fille.
– Ce que j'ai faim !
– C'est une bonne maladie. Prends ce que tu veux.
Je pensais qu'il ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapés de velours rouge des amies de classe. L'été, par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entendais le bruit de sa bêche aplatissant régulièrement la terre retournée.
J'écris peut-être parce qu'on n'avait plus rien à se dire. »

Annie Ernaux, *La Place*

***Retour à Reims* est un ouvrage autobiographique : son auteur, Didier Eribon, revient à Reims après la mort de son père et retrace l'histoire de sa famille en mêlant expression de l'intime et analyse sociologique.**

« Quand j'essaie de réfléchir, je me dis que je ne sais pas grand-chose de mon père. Que pensait-il ? Oui, que pensait-il du monde dans lequel il vivait ? De lui-même ? Et des autres ? Comment percevait-il les choses de la vie ? Les choses de sa vie ? Et notamment nos relations, de plus en plus tendues, puis de plus en plus distantes, puis notre absence de relations ? Je fus stupéfait, il y a peu, d'apprendre que, me voyant un jour dans une émission de télévision, il s'était mis à pleurer, submergé par l'émotion. Constater qu'un de ses fils avait atteint à ce qui représentait à ses yeux une réussite sociale à peine imaginable l'avait bouleversé. Il était prêt, lui que j'avais connu si homophobe, à braver le lendemain le regard des voisins et des habitants du village et même à défendre, en cas de besoin, ce qu'il considérait comme son honneur et celui de sa famille. Je présentais, ce soir-là, mon livre *Réflexions sur la question gay*, et, redoutant les commentaires et les sarcasmes que cela pourrait déclencher, il avait déclaré à ma mère : « Si quelqu'un me fait une remarque, je lui fous mon poing dans la gueule. »
Je n'eus jamais – jamais ! – de conversation avec lui. Il en était incapable (du moins avec moi, et moi avec lui). Il est trop tard pour le déplorer. Mais il y a tant de questions que j'aimerais lui poser aujourd'hui, ne serait-ce que pour écrire le présent livre. Là encore, je suis étonné de lire cette phrase dans le récit de Baldwin : « A sa mort, je m'aperçus que je ne lui avais pour ainsi dire jamais parlé. Quand il fut mort depuis un certain temps, je commençai de le regretter. »

Didier Eribon, *Retour à Reims*

***Les Armoires vides* est le premier roman d'Annie Ernaux, publié en 1974. Dans ce portrait de son enfance normande, on retrouve le thème du tiraillement entre deux milieux sociaux : celui de ses parents, anciens ouvriers qui ont ouvert un bar, et le milieu bourgeois auquel elle est confrontée de plus en plus en poursuivant ses études. La description des sentiments contradictoires que lui inspire ce tiraillement, à savoir un mélange de honte, de mépris, et d'amour pour sa famille, est omniprésente dans son œuvre.**

« Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas été malheureuse, les premiers jours. Je ne reconnaissais rien, c'est tout. (...) Le manque de liberté, comme on dit, ne pas faire ce qu'on veut, se lever, s'assoir, chanter, ça ne me gênait pas. Au contraire. Studieuse qu'ils ont toujours dit. J'ai essayé tout de suite de bien faire tout ce que la maîtresse disait de faire, les bâtons, les buchettes, le vocabulaire, de ne pas me faire remarquer. Je n'ai jamais eu envie de me sauver, même pas de traîner dans la cour quand la cloche était sonnée. (...) Il y avait quelque chose de bizarre, de pas descriptible, le dépaysement complet. Rien de pareil à l'épicerie-café Lesur, à mes parents, aux copines de la cour. Il y avait des moments où je croyais retrouver quelque chose, le jardinier par exemple, quand il passait sous la fenêtre de la classe, en bleus avec son veston sale, ou bien l'odeur du hareng près du réfectoire, un mot, mais c'était plutôt rare. Ca ne paraissait pas vrai, c'était le jardinier de l'école, le hareng de l'école. Même pas la même langue. La maîtresse parle lentement, en mots très longs, elle ne cherche jamais à se presser, elle aime causer, et pas comme ma mère. « Suspendez votre vêtement à la patère ! » Ma mère, elle, elle hurle quand je reviens de jouer « fous pas ton paletot en boulichon, qui c'est qui le rangera ? Tes chaussettes en carcaillot ! » Il y a un monde entre les deux. Ce n'est pas vrai, on ne peut pas dire d'une manière ou d'une autre. Chez moi, la patère, on connait pas, le vêtement ça se dit pas sauf quand on va au Palais du Vêtement, mais c'est un nom comme Lesur et on n'y achète pas des vêtements mais des affaires, des paletots, des frusques. Pire qu'une langue étrangère, on ne comprend rien en turc, en allemand, c'est tout de suite fait, on est tranquilles. Là, je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute seule, mes parents non plus, la preuve c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux. Des gens tout à fait différents. Ce malaise, ce choc, tout ce qu'elles sortaient, les maîtresses, à propos de n'importe quoi, j'entendais, je regardais, c'était léger, sans forme, sans chaleur, toujours coupant. Le vrai langage, c'est chez moi que je l'entendais, le pinard, la bidoche, se faire baiser, la vieille carne, dis boujou ma petite besotte. Toutes les choses étaient là aussitôt, les cris, les grimaces, les bouteilles renversées. La maîtresse parlait, parlait, et les choses n'existaient pas, le vantail, le soupirail, j'ai mis dix ans à savoir ce que c'était. La bergerie est gardée par le berger, Azor gardera la maison, des histoires pour rire, des amusettes d'institutrice. Les filles répétaient en chœur p- a, pa, p-e, pe, le doigt collé aux lettres, le rire me chatouillait. Ca, l'école, des tas de signes à répéter, à tracer, à assembler ? L'école, c'était un faire comme si continuel, comme si c'était drôle, comme si c'était intéressant, comme si c'était bien. »

Annie Ernaux, *Les Armoires vides*

George Dandin, paysan fortuné, a épousé la fille d'une famille noble et désargentée. Son épouse lui est infidèle et ses beaux-parents, Monsieur et Madame de Sotenville, le méprisent.

« GEORGE DANDIN. Puisqu'il faut parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de…
M. DE SOTENVILLE. Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire Monsieur tout court.
GEORGE DANDIN. Hé bien, Monsieur tout court, et non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne…
M. DE SOTENVILLE. Tout beau. Apprenez que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.
GEORGE DANDIN. J'enrage. Comment, ma femme n'est pas ma femme ?
MME DE SOTENVILLE. Oui, notre gendre, elle est votre femme, mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé l'une de vos pareilles.
GEORGE DANDIN. Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ? Et de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.
M. DE SOTENVILLE. Et la raison, mon gendre ?
MME DE SOTENVILLE. Quoi, parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré si grand avantage ?
GEORGE DANDIN. Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car sans moi, vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi de quoi y ai-je profité, que d'un allongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ? »

Molière, *George Dandin ou Le Mari confondu*, acte I, scène 4

FAIRE USAGE DES TEXTES…

Chaque groupe se voit attribuer la responsabilité de deux à trois textes à expliquer et tâche de préciser pour chacun : son thème, sa thèse et le problème auquel renvoie la question qui l'accompagne. On consulte, pour ce faire, la fiche de méthode des exercices. On cherche également qui est l'auteur et quelle est sa place dans l'histoire de la pensée. Dès après la première séance de l'année, un membre du groupe envoie un mail précisant la composition de ce groupe, en respectant les consignes de la correspondance électronique.

TEXTE 1

« Puisque nous avons reçu le pouvoir de nous convaincre mutuellement et de faire apparaître clairement à nous-mêmes nos volontés, non seulement nous nous sommes affranchis de la vie sauvage, mais nous nous sommes réunis pour bâtir des villes, fixer des lois, découvrir des arts. Presque tout ce que nous avons inventé, c'est la parole (*logos*) qui a permis de le réaliser !
C'est la parole qui, par des lois, a posé les limites entre la justice et l'injustice, entre le mal et le bien : si ces limites n'avaient pas été posées, nous serions incapables de vivre en société. C'est par la parole que nous démasquons les gens malhonnêtes et que nous faisons l'éloge des gens vertueux. C'est par la parole que nous instruisons les ignorants et que nous questionnons les sages. […] C'est la parole que nous discutons des affaires controversées et que nous continuons nos découvertes dans des domaines inconnus. Et les arguments par lesquels nous persuadons les autres hommes en parlant, nous les utilisons également pour délibérer avec nous-mêmes. Nous appelons orateurs ceux qui savent parler devant la foule, et nous considérons comme de bons conseils ceux qui peuvent, en s'entretenant très judicieusement avec eux-mêmes, analyser les problèmes.
Bref, pour caractériser ce pouvoir, nous verrons que rien de ce qui s'est fait avec intelligence n'a existé sans la parole : la parole est le guide et de toutes nos actions et de toutes nos pensées. »

Isocrate, *Sur l'échange*

Question d'interprétation philosophique : La parole est-elle la garante de notre humanité ?

TEXTE 2

« Socrate. Les orateurs te donnent-ils l'impression de s'exprimer en vue du plus grand bien ? Est-ce leur objectif de rendre, grâce à leur discours, les citoyens aussi bons que possible ? Ou bien, les orateurs ne sont-ils pas plutôt lancés à la poursuite de tout ce qui peut faire plaisir aux citoyens ? [...] N'agissent-ils pas en faveur de leur intérêt privé, sans faire aucun cas de l'intérêt public ? Ne traitent-ils pas les peuples comme on traite des enfants, en essayant seulement de leur faire plaisir, sans s'occuper de savoir si, après cela, ils seront meilleurs ou pires – parce qu'à cela ils ne pensent même pas ?
- Calliclès. Là non plus, je ne peux pas répondre par oui ou par non à ce que tu demandes ! Certains orateurs sont soucieux des citoyens auxquels ils adressent leurs discours. Mais d'autres, en effet, sont comme tu dis.
- Socrate. Bon, ça va. S'il y a vraiment deux rhétoriques, l'une des deux serait donc une sorte de flatterie, une vilaine façon de s'adresser au peuple, tandis que l'autre serait une belle chose, qui se donne les moyens d'améliorer les âmes des citoyens et qui se bat pour dire toujours ce qu'il y a de meilleur, que ce soit agréable ou non aux auditeurs. Mais, as-tu jamais vu une rhétorique comme celle-là ? Si tu peux citer un orateur qui agisse ainsi, pourquoi ne me dis-tu pas qui c'est ?
- Calliclès. Mais, par Zeus, je ne peux pas t'en citer un seul, du moins parmi les orateurs d'aujourd'hui ! »

Platon, *Gorgias*

Question d'interprétation philosophique : Les orateurs ont-ils comme seul objectif le bien commun ?

TEXTE 3

« Socrate : Dès le début de notre entretien, je t'ai rendu justice, Polos : il me semble que tu as été bien éduqué dans l'art du discours et que tu as négligé celui du dialogue. (…) C'est en orateur, mon cher, que tu essaies de me réfuter, tout à fait comme les gens du prétoire estiment qu'ils réfutent. Car là, une partie a l'impression de réfuter l'autre quand elle produit, à l'appui des allégations qu'elle avance, des témoins nombreux et honorables, tandis que la partie adverse n'en a qu'un ou n'en a aucun. Mais ce genre de réfutation est dépourvu de toute valeur au regard de la vérité, car il peut arriver qu'on succombe sous de faux témoignages, nombreux et apparemment sérieux. Et dans le cas présent, sur ce que tu dis, tu trouveras Athéniens et étrangers unanimes ou peu s'en faut, si tu veux produire contre moi des témoins attestant que je ne dis pas la vérité. (…) Mais moi, tout seul que je sois, je ne me rends pas ; car toi, tu ne forces pas mon acquiescement, tu te contentes, en produisant contre moi une foule de faux témoins, d'essayer de m'expulser de ce qui est mien et de ce qui est vrai. Alors que moi, si je ne te produis pas, toi tout seul, comme témoin, convenant de ce que je dis, j'estime n'avoir rien fait qui vaille pour mener à bon terme notre débat ; et j'estime que, toi, tu n'as rien fait non plus tant que tu n'as pas récusé tous les autres témoignages pour ne retenir que le mien. Il y a donc une manière de démontrer à laquelle tu te confies, toi avec beaucoup d'autres, et il y en a une autre, à laquelle, moi je crois. Leur confrontation doit nous permettre de les différencier. »

Platon – *Gorgias*

Question d'interprétation philosophique : Convaincre l'autre, est-ce le faire taire ?

TEXTE 4

« L'entraînement à l'éloquence, au sens le plus général du terme, se fait sur deux plans, celui des idées, celui des mots : l'un relèverait plutôt du fond, l'autre de la forme. Quiconque vise à bien parler doit faire porter ses efforts également sur les deux genres d'étude.
D'un côté il faut apprendre à considérer les faits, à en tirer la leçon ; c'est une science d'acquisition lente, difficile à saisir pour des jeunes, ou même impénétrable pour qui n'a pas encore de barbe au menton. C'est dans le plein épanouissement de l'intelligence, dans l'équilibre que procure la force de l'âge, qu'un tel savoir est à sa place, riche alors de notre culture, littéraire ou historique, de notre expérience et de nos épreuves, les nôtres ou celles des autres.
L'amour du beau langage en revanche fleurit tout naturellement, même à l'âge le plus tendre. Un cœur de jeune se passionne littéralement pour l'éclat de l'expression, éprouvant alors des élans quasi irrationnels, comme sous le coup d'une inspiration divine ; aussi faut-il faire largement appel à l'intelligence, dès que commencent la formation et l'éducation, si l'on veut que, au lieu de dire tout ce qui vient inconsidérément sur les lèvres et de composer entre eux au hasard les premiers mots venus, les jeunes sachent choisir les vocables purs et authentiques et les mettre en valeur dans une composition qui, à la noblesse, mêle l'agrément. »

Denys d'Halicarnasse, *La Composition stylistique*

Question d'interprétation philosophique : Suffit-il de savoir parler pour dire des choses intelligentes ?

TEXTE 5

« Rien n'est plus beau, ce me semble, que de pouvoir, par la parole, captiver l'attention des assemblées humaines, séduire les esprits, entraîner à son gré les volontés, ou à son gré, les détourner d'un choix. Ce pouvoir unique, chez tous les peuples libres et surtout dans les cités vivant en paix et en tranquillité, a toujours été le plus florissant, le plus dominateur. Oui, qu'y a-t-il d'aussi admirable que de voir, dans une foule immense, se détacher un seul homme, capable de faire, seul ou presque, ce que la nature a pourtant donné à tous les hommes ? Qu'y a-t-il d'aussi agréable à l'esprit et à l'oreille qu'un discours bien travaillé et orné par la sagesse de la pensée et la noblesse de l'expression ? Qu'y a-t-il d'aussi puissant, d'aussi magnifique que de voir le discours d'un seul homme faire basculer les passions du peuple, les scrupules des juges, la gravité du Sénat ? Qu'y a-t-il d'aussi royal, d'aussi libéral, d'aussi généreux que de secourir les suppliants, de relever les malheureux, de sauver des vies, de libérer des dangers, de conserver aux gens leurs droits de citoyens ? Mais encore, qu'y a-t-il d'aussi nécessaire que de détenir ces armes dont la protection permet de défier les mauvais citoyens, ou de punir leurs attaques ? […]
Notre plus grande supériorité sur les animaux, c'est de communiquer par la parole, et de pouvoir ainsi exprimer nos idées. Aussi, qui n'admirerait à bon droit cet avantage en pensant qu'il lui faut consacrer les plus grands efforts pour arriver, dans ce talent qui donne, à lui seul, aux hommes leur supériorité sur les bêtes, à l'emporter lui-même sur les autres hommes ? Et pour en venir à l'essentiel, quelle autre force a pu rassembler en un même lieu des hommes dispersés, les tirer d'une vie sauvage et rustique pour les mener à notre niveau de culture et de civilisation, et, pour des Etats constitués, formuler des lois, les procédures judiciaires, le droit ? »

Cicéron, *Sur l'orateur*

Question d'interprétation philosophique : La parole est-elle une arme ?

TEXTE 6

« Si vous voulez remonter à l'origine de ce qu'on appelle éloquence, soit que vous la regardiez comme un fruit de l'étude, un effet de l'art ou de l'exercice, ou un talent naturel, vous trouverez qu'elle doit sa naissance à la plus noble cause et aux motifs les plus honorables.
En effet, il fut un temps où les hommes, errant dans les campagnes comme les animaux, n'avaient pour soutenir leur vie qu'une nourriture sauvage et grossière. La raison avait peu d'empire ; la force décidait de tout. Ces barbares n'avaient nulle idée de leurs devoirs envers la divinité ni envers leurs semblables ; point de mariage légal, point d'enfants dont on pût s'assurer d'être le père ; on ne sentait point encore les avantages de l'équité. Aussi, au milieu des ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, les passions aveugles et brutales asservissaient l'âme, et abusaient, pour se satisfaire, des forces du corps, leurs pernicieux satellites. Sans doute, dans ces temps de barbarie, un homme s'est rencontré d'une sagesse et d'une vertu supérieures, qui reconnut combien l'esprit humain était propre aux plus grandes choses, si l'on pouvait le développer et le perfectionner en l'éclairant. A sa voix, les hommes dispersés dans les champs, ou cachés dans le fond des forêts, se rassemblent et se réunissent dans un même lieu. Il inspire tous les goûts honnêtes et utiles à ces cœurs farouches, qui veulent rejeter d'abord un joug dont la nouveauté les révolte mais qui pourtant, sensibles à l'éloquence de la sagesse,

deviennent enfin humains et civilisés, de féroces et barbares qu'ils étaient auparavant. Et ce n'était point, ce me semble, une sagesse muette et sans éloquence, qui pouvait opérer une révolution si prompte, arracher les hommes à l'empire de l'habitude, et les amener à un genre de vie si différent du premier.
Mais, les villes une fois établies, comment apprendre aux hommes à respecter la justice, à pratiquer la bonne foi, à obéir volontairement aux autres, à supporter les plus pénibles travaux, à sacrifier leur vie même pour le bien public, si l'éloquence n'était venue leur persuader les vertus découvertes par la raison ? Oui, sans doute, il fallut tout le charme d'une éloquence à la fois profonde et séduisante, pour amener sans violence la force à plier sous le joug des lois, à descendre au niveau de ceux sur lesquels elle pouvait dominer, à renoncer enfin aux plus douces habitudes dont le temps avait fait une seconde nature.
Tels furent l'origine et les progrès de l'éloquence, qui, par la suite, décida des plus grands intérêts, et dans la paix et dans la guerre, et rendit aux hommes les plus importants services. »

Cicéron, *De l'invention*

Question d'interprétation philosophique : Ne pas savoir parler, est-ce être barbare ?

TEXTE 7

« Mais, comme il est raisonnable d'être sur ses gardes, pour ne pas conclure qu'une chose est vraie ou fausse, parce qu'elle est proposée de telle ou telle façon, il est juste aussi que ceux qui désirent persuader les autres de quelque vérité qu'ils ont reconnue s'étudient à la revêtir des manières favorables qui sont propres à la faire approuver, et à éviter les manières odieuses qui ne sont capables que d'en éloigner les hommes.
Ils doivent se souvenir que, quand il s'agit d'entrer dans l'esprit du monde, c'est peu de chose que d'avoir raison ; et que c'est un grand mal de n'avoir que raison, et de n'avoir pas ce qui est nécessaire pour faire goûter la raison.
S'ils honorent sérieusement la vérité, ils ne doivent pas la déshonorer, en la couvrant des marques de la fausseté et du mensonge ; et, s'ils l'aiment sincèrement, ils ne doivent pas attirer sur elle la haine et l'aversion des hommes par la manière choquante dont ils la proposent. C'est le plus grand précepte de la rhétorique, qui est d'autant plus utile, qu'il sert à régler l'âme aussi bien que les paroles ; car, encore que ce soient deux choses différentes d'avoir tort dans la manière et d'avoir tort dans le fond, néanmoins les fautes de la manière sont souvent plus grandes et plus considérables que celles du fond. »

Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *La Logique ou l'art de penser*

Question d'interprétation philosophique : Suffit-il d'avoir raison pour convaincre ?

TEXTE 8

« On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins ; cette opinion me paraît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins fut d'écarter les hommes et non de les rapprocher. Il le fallait ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre, et que la terre se peuplât promptement ; sans quoi le genre humain se fût entassé dans un coin du monde, et tout le reste fût demeuré désert.
De cela seul il suit que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes ; il serait absurde que de la cause qui les écarte vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine ? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains ; on peut s'en nourrir sans parler ; on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître : mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes. Voilà les plus anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. »

Rousseau – *Essai sur l'origine des langues*

Question d'interprétation philosophique : Pourquoi parle-t-on ?

TEXTE 9

« Puisque la fantaisie et le bel esprit sont plus facilement cultivés dans le monde que la sèche vérité et la connaissance réelle, les figures rhétoriques et les allusions ne seront guère prises pour des imperfections ou des abus de langage. Je reconnais que dans les propos où l'on cherche le plaisir et l'amusement plus que l'instruction et les progrès, on ne peut guère faire passer ces ornements pour des fautes.
Pourtant, si l'on acceptait de parler des choses comme elles sont, on devrait admettre que tout l'art de la rhétorique en dehors de l'ordre et de la clarté, toute cette utilisation artificielle et figurative des mots que l'éloquence a inventée, ne servent qu'à suggérer de fausses idées, à mouvoir les passions et ainsi à dévoyer le jugement ; tout cela est donc de la pure tromperie. L'art oratoire dans ses harangues et ses allocutions populaires a beau rendre la rhétorique et l'éloquence louables et légitimes, il faut assurément les fuir absolument en tout propos qui prétend informer ou instruire ; on ne peut que les regarder comme de grands défauts soit du langage, soit de la personne qui les utilise, là où vérité et connaissance sont concernées.
Il sera superflu de faire ici l'inventaire de leur nature et de leurs différences : les livres de rhétorique qui abondent informeront ceux qui en ont besoin. Une seule chose que je ne peux pas ne pas faire remarquer : le peu d'intérêt et de préoccupation pour le maintien et le progrès de la vérité et de la connaissance parmi les hommes, puisque les arts de tromperie sont préférés et récompensés. Les hommes aiment tromper et être trompés, c'est évident puisque la rhétorique, ce puissant instrument de tromperie et d'erreur, a ses professeurs titulaires, qu'elle est publiquement enseignée et qu'elle a toujours été tenue en grande réputation.
De telles critiques contre la rhétorique et l'éloquence me feront passer, je n'en doute pas, pour quelqu'un de fort téméraire, voire d'agressif. Comme le beau sexe, l'éloquence a trop de charmes pour qu'on puisse jamais la critiquer. Et c'est en vain que l'on découvre les défauts des arts de la tromperie qui donnent aux hommes le plaisir d'être trompés. »

John Locke, *Essai sur l'entendement humain*

Question d'interprétation philosophique : Faut-il séduire pour enseigner ?

TEXTE 10

« Chacun de nous a sa manière d'aimer et de haïr, et cet amour, cette haine, reflètent sa personnalité tout entière. Cependant le langage désigne ces états par les mêmes mots chez tous les hommes ; aussi n'a-t-il pu fixer que l'aspect objectif et impersonnel de l'amour, de la haine, et des mille sentiments qui agitent l'âme. Nous jugeons du talent d'un romancier à la puissance avec laquelle il tire du domaine public, où le langage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante individualité. Mais de même qu'on pourra intercaler indéfiniment des points entre deux positions d'un mobile sans jamais combler l'espace parcouru, ainsi, par cela seul que nous parlons, par cela seul que nous associons des idées les unes aux autres et que ces idées se juxtaposent au lieu de se pénétrer, nous échouons à traduire entièrement ce que notre âme ressent : la pensée demeure incommensurable avec le langage. »

Henri Bergson – *Essai sur les données immédiates de la conscience*

Question d'interprétation philosophique : Peut-on tout dire avec les mots ?

L'Allégorie de la caverne

Socrate : Maintenant représente-toi de la façon que voici l'état de notre nature relativement à l'instruction et à l'ignorance. Figure-toi des hommes dans une demeure souterraine, en forme de caverne, ayant sur toute sa largeur une entrée ouverte à la lumière ; ces hommes sont là depuis leur enfance, les jambes et le cou enchaînés, de sorte qu'ils ne peuvent ni bouger ni voir ailleurs que devant eux, la chaîne les empêchant de tourner la tête ; la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin derrière eux ; entre le feu et les prisonniers passe une route élevée : imagine que le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles. Figure-toi maintenant le long de ce petit mur des hommes portant des objets de toute sorte, qui dépassent le mur, et des statuettes d'hommes et d'animaux, en pierre en bois et en toute espèce de matière ; naturellement parmi ces porteurs, les uns parlent et les autres se taisent.
- Voilà, s'écria Glaucon, un étrange tableau et d'étranges prisonniers.
- Ils nous ressemblent ; et d'abord, penses-tu que dans une telle situation ils aient jamais vu autre chose d'eux-mêmes et de leurs voisins que les ombres projetées par le feu sur la paroi de la caverne qui leur fait face ?
- Et comment, observa Glaucon, s'ils sont forcés de rester la tête immobile durant toute leur vie ? Et pour les objets qui défilent, n'en est-il pas de même ?
- Sans contredit.
- Si donc ils pouvaient s'entretenir ensemble, ne penses-tu pas qu'ils prendraient pour des objets réels les ombres qu'ils verraient ?
- Il y a nécessité.
- Et si la paroi du fond de la prison avait un écho, chaque fois que l'un des porteurs parlerait, croiraient-ils entendre autre chose que l'ombre qui passerait devant eux ?
- Non, par Zeus ! Assurément de tels hommes n'attribueront de réalité qu'aux ombres des objets fabriqués.
- Considère maintenant ce qui leur arrivera naturellement si on les délivre de leurs chaînes et qu'on les guérisse de leur ignorance. Qu'on détache l'un de ces prisonniers, qu'on le force à se dresser immédiatement, à tourner le cou, à marcher, à lever les yeux vers la lumière : en faisant tous ces mouvements, il souffrira et l'éblouissement l'empêchera de distinguer ces objets dont tout à l'heure il voyait les ombres. Que crois-tu donc qu'il répondra si quelqu'un lui vient dire qu'il n'a vu jusqu'alors que de vains fantômes, mais qu'à présent, plus près de la réalité et tourné vers des objets plus réels, il voit plus juste ? Si, enfin, en lui montrant chacune des choses qui passent, on l'oblige, à force de questions, à dire ce que c'est ? Ne penses-tu pas qu'il sera embarrassé, et que les ombres qu'il voyait tout à l'heure lui paraîtront plus vraies que les objets qu'on lui montre maintenant ? Et si on le force à regarder la lumière elle même, ses yeux n'en seront-ils pas blessés ? N'en fuira-t-il pas la vue pour retourner aux choses qu'il peut regarder, et ne croira-t-il pas que ces dernières sont réellement plus distinctes que celles qu'on lui montre ?
- Assurément ! Et si on l'arrache de sa caverne par force, qu'on lui fasse gravir la montée rude et escarpée, et qu'on ne le lâche pas avant de l'avoir traîné jusqu'à la lumière du soleil, ne souffrira-t-il pas vivement, et ne se plaindra-t-il pas de ces violences ? Et lorsqu'il sera parvenu à la lumière, pourra-t-il, les yeux tout éblouis par son éclat, distinguer une seule des choses que maintenant nous appelons vraies ?
- Il ne le pourra pas, du moins dès l'abord.
- Il aura, je pense, besoin d'habitude pour voir les objets de la région supérieure. D'abord, ce seront les ombres qu'il distinguera le plus facilement, puis les images des hommes et des autres objets qui se reflètent dans les eaux, ensuite les

objets eux-mêmes. Après cela, il pourra, affrontant la clarté des astres et de la lune, contempler plus facilement pendant la nuit les corps célestes et le ciel lui-même, que pendant le jour le soleil et sa lumière. A la fin j'imagine, ce sera le soleil – non ses vaines images réfléchies dans les eaux ou en quelque autre endroit – mais le soleil lui-même à sa vraie place, qu'il pourra voir et contempler tel qu'il est.
- Nécessairement !
- Après cela, il en viendra à conclure au sujet du soleil, que c'est lui qui fait les saisons et les années, qui gouverne tout dans le monde visible, et qui, d'une certaine manière est la cause de tout ce qu'il voyait avec ses compagnons dans la caverne. Or donc, se souvenant de sa première demeure, de la sagesse que l'on y professe, et de ceux qui furent ses compagnons de captivité, ne crois-tu pas qu'il se réjouira du changement et plaindra ces derniers ?
- Si, certes.
- Et s'ils se décernaient entre eux louanges et honneurs, s'ils avaient des récompenses pour celui qui saisissait de l'œil le plus vif le passage des ombres, qui se rappelait le mieux celles qui avaient coutume de venir les premières ou les dernières, ou de marcher ensemble, et qui par là, était le plus habile à deviner leur apparition, penses-tu que notre homme fût jaloux de ces distinctions, et qu'il portât envie à ceux qui, parmi les prisonniers, sont honorés et puissants ? Ou bien, comme ce héros d'Homère, ne préférera-t-il pas mille fois n'être qu'un valet de charrue, au service d'un pauvre laboureur, et souffrir tout au monde, plutôt que de revenir à ses anciennes illusions de vivre comme il vivait ?
- Je suis de ton avis, dit Glaucon, il préfèrera tout souffrir plutôt que de vivre de cette façon.
- Imagine encore que cet homme redescende dans la caverne et aille s'asseoir à son ancienne place : n'aura-t-il pas les yeux aveuglés par les ténèbres en venant brusquement du plein soleil ? Et s'il lui faut entrer de nouveau en compétition, pour juger ces ombres, avec les prisonniers qui n'ont point quitté leurs chaînes, dans le moment où sa vue est encore confuse et avant que ses yeux ne se soient remis (or l'accoutumance à l'obscurité demandera un temps assez long), ne prêtera-t-il pas à rire à ses dépens, et ne diront-ils pas qu'étant allé là-haut, il en est revenu avec la vue ruinée, de sorte que ce n'est même pas la peine d'essayer d'y monter ? Et si quelqu'un tente de les délier et de les conduire en haut, et qu'ils le puissent tenir en leurs mains et tuer, ne le tueront-ils pas ?
- Sans aucun doute.
- Maintenant, mon cher Glaucon, il faut appliquer point par point cette image à ce que nous avons dit plus haut, comparer le monde que nous découvre la vue au séjour de la prison, et la lumière du feu qui l'éclaire, à la puissance du soleil. Quant à la montée dans la région supérieure et à la contemplation de ses objets, si tu la considères comme l'ascension de l'âme vers le lieu intelligible, tu ne te tromperas pas sur ma pensée, puisque aussi bien tu désires la connaître. Dieu sait si elle est vraie. Pour moi, telle est mon opinion : dans le monde intelligible, l'idée du bien est perçue la dernière et avec peine, mais on ne la peut percevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de droit et de beau en toutes choses ; qu'elle a, dans le monde visible, engendré la lumière et le souverain de la lumière ; que dans le monde intelligible, c'est elle-même qui est souveraine et dispense la vérité et l'intelligence ; et qu'il faut la voir pour se conduire avec sagesse dans la vie privée et dans la vie publique.
- Je partage ton opinion, autant que je le puis.
- Eh bien ! partage la encore sur ce point, et ne t'étonne pas que ceux qui se sont élevés à ces hauteurs ne veuillent plus s'occuper des affaires humaines, et que leurs âmes aspirent sans cesse à demeurer là-haut. Mais quoi, penses-tu qu'il soit étonnant qu'un homme qui passe des contemplations divines aux misérables choses humaines ait mauvaise grâce et paraisse tout à fait ridicule, lorsque, ayant encore la vue troublée et n'étant pas suffisamment accoutumé aux ténèbres environnantes, il est obligé d'entrer en dispute, devant les tribunaux ou ailleurs, sur des ombres de justice ou sur les images qui projettent ces ombres, et de combattre les interprétations qu'en donnent ceux qui n'ont jamais vu la justice elle-même. »

Platon, *La République*, Livre VII

Explication de texte

« XXVI - Trouver le faible de chacun.
C'est l'art de manier les volontés et de faire venir les hommes à son but. Il y va plus d'adresse que de résolution à savoir par où il faut entrer dans l'esprit de chacun. Il n'y a point de volonté qui n'ait sa passion dominante ; et ces passions sont différentes selon la diversité des esprits. Tous les hommes sont idolâtres, les uns de l'honneur, les autres de l'intérêt, et la plupart de leur plaisir. L'habileté est donc de bien connaître ces idoles, pour entrer dans le faible de ceux qui les adorent : c'est comme tenir la clef de la volonté d'autrui. Il faut aller au premier mobile : or ce n'est pas toujours la partie supérieure, le plus souvent c'est l'inférieure ; car, en ce monde, le nombre de ceux qui sont déréglés est bien plus grand que celui des autres. Il faut premièrement connaître le vrai caractère de la personne, et puis lui tâter le pouls, et l'attaquer par sa plus forte passion ; et l'on est assuré par là de gagner la partie. (…)
CCLXVII - Paroles de soie.
Les flèches percent le corps, les mauvaises paroles l'âme. Une bonne pâte fait bonne bouche. C'est une grande adresse dans la vie que de savoir vendre l'air. Presque tout se paye avec des paroles, et elles suffisent pour tirer d'affaire dans l'impossible. L'on négocie en l'air, et avec de l'air ; et une haleine vigoureuse est de longue durée. Il faut avoir la bouche toujours pleine de sucre pour confire les paroles, car alors les ennemis même y prennent goût. L'unique moyen d'être aimable, c'est d'être affable. »

Baltasar Gracián, *L'Homme de cour*

Question d'interprétation philosophique : Pour être aimable, faut-il seulement être affable ?

Ce devoir sera réalisé individuellement en classe, sans documents autorisés, mais vous pouvez le préparer à la maison.

Lire un peu plus et un peu plus long, ça ne peut pas faire de mal…

Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*
Intervention au Congrès de l'AFEF à Limoges, le 30 octobre 1977, parue dans le n°41 de la revue *Le français aujourd'hui* (mars 1978) et repris dans *Questions de sociologie* (1980).

« Si le sociologue a un rôle, ce serait plutôt de donner des armes que de donner des leçons.
Je suis venu pour participer à une réflexion et essayer de fournir à ceux qui ont l'expérience pratique d'un certain nombre de problèmes pédagogiques, les instruments que la recherche propose pour les interpréter et pour les comprendre.
Si donc mon discours est décevant, voire parfois déprimant, ce n'est pas que j'aie quelque plaisir à décourager, au contraire. C'est que la connaissance des réalités porte au réalisme. L'une des tentations du métier de sociologue est ce que les sociologues eux-mêmes ont appelé le sociologisme, c'est-à-dire la tentation de transformer des lois ou des régularités historiques en lois éternelles. D'où la difficulté qu'il y a à communiquer les produits de la recherche sociologique. Il faut se situer constamment entre deux rôles : d'une part celui de rabat-joie et, d'autre part, celui de complice de l'utopie.
Ici, aujourd'hui, je voudrais prendre pour point de départ de ma réflexion le questionnaire qu'un certain nombre d'entre vous ont préparé à l'intention de cette réunion. Si j'ai pris ce point de départ, c'est avec le souci de donner à mon discours un enracinement aussi concret que possible et d'éviter (ce qui me parait une des conditions pratiques de tout rapport de communication véritable) que celui qui a la parole, qui a le monopole de fait de la parole, impose complètement l'arbitraire de son interrogation, l'arbitraire de ses intérêts. La conscience de l'arbitraire de l'imposition de parole s'impose de plus en plus souvent aujourd'hui, aussi bien à celui qui a le monopole du discours qu'à ceux qui le subissent. Pourquoi dans certaines circonstances historiques, dans certaines situations sociales, ressentons-nous avec angoisse ou malaise ce coup de force qui est toujours impliqué dans la prise de parole en situation d'autorité ou, si l'on veut, en situation autorisée, le modèle de cette situation étant la situation pédagogique.
Donc, pour dissoudre à mes propres yeux cette anxiété, j'ai pris comme point de départ des questions qui se sont réellement posées à un groupe d'entre vous et qui peuvent se poser à la totalité d'entre vous. Les questions tournent autour des rapports entre l'écrit et l'oral et pourraient être formulées ainsi : « l'oral peut-il s'enseigner ? ».

Cette question est une forme au goût du jour d'une vieille interrogation que l'on trouvait déjà chez Platon : « Est-ce que l'excellence peut s'enseigner ? ». C'est une question tout à fait centrale. Peut-on enseigner quelque chose ? Peut-on enseigner quelque chose qui ne s'apprend pas ? Peut-on enseigner ce avec quoi l'on enseigne, c'est-à-dire le langage ?
Ce genre d'interrogation ne surgit pas n'importe quand. Si, par exemple, elle se pose dans tel dialogue de Platon, c'est, me semble-t-il, parce que la question de l'enseignement se pose à l'enseignement quand l'enseignement est en question. C'est parce que l'enseignement est en crise qu'il y a une interrogation critique sur ce que c'est qu'enseigner. En temps normal, dans les phases qu'on peut appeler organiques, l'enseignement ne s'interroge pas sur lui-même. Une des propriétés d'un enseignement qui fonctionne trop bien — ou trop mal — c'est d'être sûr de lui, d'avoir cette espèce d'assurance (ce n'est pas un hasard si l'on parle d'« assurance » à propos du langage) qui résulte de la certitude d'être non seulement écouté, mais entendu, certitude qui est le propre de tout langage d'autorité ou autorisé. Cette interrogation n'est donc pas intemporelle, elle est historique. C'est sur cette situation historique que je voudrais réfléchir. Cette situation est liée à un état du rapport pédagogique, à un état des rapports entre le système d'enseignement et ce que l'on appelle la société globale, c'est-à-dire les classes sociales, à un état du langage, à un état de l'institution scolaire. Je voudrais essayer de montrer qu'à partir des questions concrètes que pose l'usage scolaire du langage, on peut poser à la fois les questions les plus fondamentales de la sociologie du langage (ou de la socio-linguistique) et de l'institution scolaire. Il me semble en effet que la socio-linguistique aurait échappé plus vite à l'abstraction si elle s'était donné pour lieu de réflexion et de constitution cet espace très particulier mais très exemplaire qu'est l'espace scolaire, si elle s'était donné pour objet cet usage très particulier qu'est l'usage scolaire du langage.

Je prends le premier ensemble de questions : Pensez-vous enseigner l'oral ? Quelles difficultés rencontrez-vous ? Rencontrez-vous des résistances ? Vous heurtez-vous à la passivité des élèves ? Immédiatement, j'ai envie de demander : enseigner l'oral ? Mais quel oral ?
Il y a un implicite comme dans tout discours oral ou même écrit. Il y a un ensemble de présupposés que chacun apporte en posant cette question. Étant donné que les structures mentales sont des structures sociales intériorisées, on a toutes chances d'introduire, dans l'opposition entre l'écrit et l'oral, une opposition tout à fait classique entre le distingué et le vulgaire, le savant et le populaire, en sorte que l'oral a de fortes chances d'être assorti de toute une aura populiste. Enseigner l'oral, ce serait ainsi enseigner ce langage qui s'enseigne dans la rue, ce qui déjà conduit à un paradoxe. Autrement dit, est-ce que la question de la nature même de la langue enseignée ne fait pas question ? Ou alors, est-ce que cet oral qu'on veut enseigner n'est pas tout simplement quelque chose qui s'enseigne déjà, et cela très inégalement, selon les institutions scolaires ? On sait par exemple que les différentes instances de l'enseignement supérieur enseignent très inégalement l'oral : les instances qui préparent à la politique comme Sciences Po, l'ENA, enseignent beaucoup plus l'oral et lui accordent une importance beaucoup plus grande dans la notation que l'enseignement qui prépare soit à l'enseignement, soit à la technique. Par exemple, à Polytechnique, on fait des résumés, à l'ENA, on fait ce que l'on appelle un « grand oral » qui est tout à fait une conversation de salon, demandant un certain type de rapport au langage, un certain type de culture. Dire « enseigner l'oral » sans plus, cela n'a rien de nouveau, cela se fait déjà beaucoup. Cet oral peut donc être l'oral de la conversation mondaine, ce peut être l'oral du colloque international, etc.

Donc se demander « enseigner l'oral ? », « quel oral enseigner ? », cela ne suffit pas. Il faut se demander aussi qui va définir quel oral enseigner. Une des lois de la socio-linguistique est que le langage employé dans une situation particulière dépend non seulement, comme le croit la linguistique interne, de la compétence du locuteur, au sens chomskyen du terme, mais aussi de ce que j'appelle le marché linguistique. Le discours que nous produisons, selon le modèle que je propose, est une « résultante » de la compétence du locuteur et du marché sur lequel passe son discours ; le discours dépend pour une part (qu'il faudrait apprécier plus rigoureusement) des conditions de réception.
Toute situation linguistique fonctionne donc comme un marché sur lequel le locuteur place ses produits, et le produit qu'il produit pour ce marché dépend de l'anticipation qu'il a des prix que vont recevoir ses produits. Sur le marché scolaire, que nous le voulions ou non, nous arrivons avec une anticipation des profits et des sanctions que nous recevrons. Un des grands mystères que la socio-linguistique doit résoudre, c'est cette espèce de sens de l'acceptabilité. Nous n'apprenons jamais le langage sans apprendre, en même temps, les conditions

d'acceptabilité de ce langage. C'est-à-dire qu'apprendre un langage, c'est apprendre en même temps que ce langage sera payant dans telle ou telle situation.
Nous apprenons inséparablement à parler et à évaluer par anticipation le prix que recevra notre langage ; sur le marché scolaire — et en cela le marché scolaire offre une situation idéale à l'analyse — ce prix c'est la note, la note qui implique très souvent un prix matériel (si vous n'avez pas une bonne note à votre résumé de concours de Polytechnique, vous serez administrateur à l'INSEE et vous gagnerez trois fois moins…) Donc, toute situation linguistique fonctionne comme un marché dans lequel quelque chose s'échange. Ces choses sont bien sûr des mots, mais ces mots ne sont pas seulement faits pour être compris ; le rapport de communication n'est pas un simple rapport de communication, c'est aussi un rapport économique où se joue la valeur de celui qui parle : a-t-il bien ou mal parlé ? Est-il brillant ou non ? Peut-on l'épouser ou non ?
Les élèves qui arrivent sur le marché scolaire ont une anticipation des chances de récompense ou des sanctions promises à tel ou tel type de langage. Autrement dit, la situation scolaire en tant que situation linguistique d'un type particulier exerce une formidable censure sur tous ceux qui anticipent en connaissance de cause les chances de profit et de perte qu'ils ont, étant donné la compétence linguistique dont ils disposent. Et le silence de certains n'est que de l'intérêt bien compris.

Un des problèmes qui est posé par ce questionnaire est celui de savoir qui gouverne la situation linguistique scolaire. Est-ce que le professeur est maître à bord ? Est-ce qu'il a vraiment l'initiative dans la définition de l'acceptabilité ? Est-ce qu'il a la maîtrise des lois du marché ?
Toutes les contradictions que vont rencontrer les gens qui s'embarquent dans l'expérience de l'enseignement de l'oral découlent de la proposition suivante : la liberté du professeur, s'agissant de définir les lois du marché spécifique de sa classe, est limitée, parce qu'il ne créera jamais qu'un « empire dans un empire », un sous-espace dans lequel les lois du marché dominant sont suspendues. Avant d'aller plus loin, il faut rappeler le caractère très particulier du marché scolaire : il est dominé par les exigences impératives du professeur de français qui est légitimé à enseigner ce qui ne devrait pas s'enseigner si tout le monde avait des chances égales d'avoir cette capacité et qui a le droit de correction au double sens du terme : la correction linguistique (« le langage châtié ») est le produit de la correction. Le professeur est une sorte de juge pour enfants en matière linguistique : il a droit de correction et de sanction sur le langage de ses élèves.
Imaginons, par exemple, un professeur populiste qui refuse ce droit de correction et qui dit : « Qui veut la parole la prenne ; le plus beau des langages, c'est le langage des faubourgs ». En fait, ce professeur, quelles que soient ses intentions, reste dans un espace qui n'obéit pas normalement à cette logique, parce qu'il y a de fortes chances qu'à côté il y ait un professeur qui exige la rigueur, la correction, l'orthographe… Mais supposons même que tout un établissement scolaire soit transformé, les anticipations des chances que les élèves apportent sur le marché les entraîneront à exercer une censure anticipée, et il faudra un temps considérable pour qu'ils abdiquent leur correction et leur hypercorrection qui apparaissent dans toutes les situations linguistiquement, c'est-à-dire socialement, dissymétriques (et en particulier dans la situation d'enquête). Tout le travail de Labov n'a été possible qu'au prix d'une foule de ruses visant à détruire l'artefact linguistique que produit le seul fait de la mise en relation d'un « compétent » et d'un « incompétent », d'un locuteur autorisé avec un locuteur qui ne se sent pas autorisé ; de même, tout le travail que nous avons fait en matière de culture, a consisté à essayer de surmonter l'effet d'imposition de légitimité que réalise le fait seul de poser des questions sur la culture. Poser des questions sur la culture dans une situation d'enquête (qui ressemble à une situation scolaire) à des gens qui ne se pensent pas cultivés, exclut de leur discours ce qui les intéresse vraiment ; ils cherchent alors tout ce qui peut ressembler à de la culture ; ainsi quand on demande : « Aimez-vous la musique ? », on n'entend jamais : « J'aime Dalida », mais on entend : « J'aime les valses de Strauss », parce que c'est, dans la compétence populaire, ce qui ressemble le plus à l'idée qu'on se fait de ce qu'aiment les bourgeois.

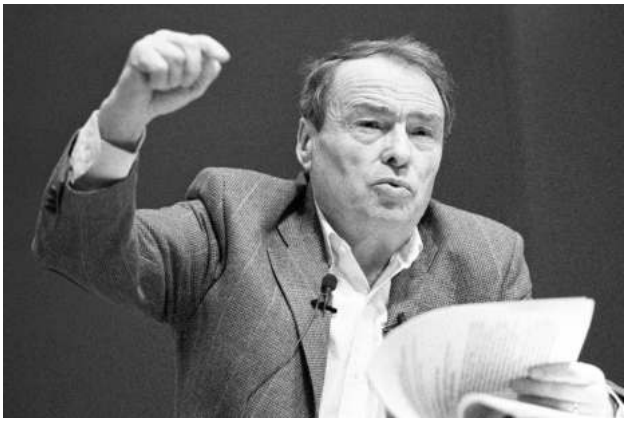
Dans toutes les circonstances révolutionnaires, les populistes se sont toujours heurtés à cette sorte de revanche des lois du marché qui semblent ne jamais s'affirmer autant que quand on pense les transgresser.
Pour revenir à ce qui était le point de départ de cette digression : Qui définit l'acceptabilité ? Le professeur est libre d'abdiquer son rôle de « maître à parler » qui, en produisant un certain type de situation linguistique ou en laissant faire la logique même des choses (l'estrade, la chaise, le micro, la distance, l'habitus des élèves) ou en laissant faire les lois qui produisent un certain type de discours, produit un certain type de langage, non seulement chez lui-même, mais chez ses interlocuteurs. Mais dans quelle mesure le professeur peut-il manipuler les lois de l'acceptabilité sans entrer dans des contradictions extraordinaires, aussi longtemps que les lois générales de l'acceptabilité ne sont pas changées ? C'est pourquoi l'expérience de l'oral est tout à fait passionnante. On ne peut pas toucher à cette chose si centrale et en même temps si évidente sans poser les questions les plus révolutionnaires sur le système d'enseignement : est-ce qu'on peut changer la langue dans le système scolaire sans changer toutes les lois qui définissent la valeur des produits linguistiques des différentes classes sur le marché ; sans changer les rapports de domination dans l'ordre linguistique, c'est-à-dire sans changer les rapports de domination ?

J'en viens à une analogie que j'hésite à formuler bien qu'elle me semble nécessaire : l'analogie entre la crise de l'enseignement du français et la crise de la liturgie religieuse. La liturgie est un langage ritualisé qui est entièrement codé (qu'il s'agisse des gestes ou des mots) et dont la séquence est entièrement prévisible. La liturgie en latin est la forme limite d'un langage qui, n'étant pas compris, mais étant autorisé, fonctionne néanmoins, sous certaines conditions, comme langage, à la satisfaction des émetteurs et des récepteurs. En situation de crise, ce langage cesse de fonctionner : il ne produit plus son effet principal qui est de faire croire, de faire respecter, de faire admettre —de se faire admettre même si on ne le comprend pas.
La question que pose la crise de la liturgie, de ce langage qui ne fonctionne plus, qu'on n'entend plus, auquel on ne croit plus, c'est la question du rapport entre le langage et l'institution. Quand un langage est en crise et que la question de savoir quel langage parler se pose, c'est que l'institution est en crise et que se pose la question de l'autorité délégante — de l'autorité qui dit comment parler et qui donne autorité et autorisation pour parler.
Par ce détour à travers l'exemple de l'Eglise, je voulais poser la question suivante : la crise linguistique est-elle séparable de la crise de l'institution scolaire ? La crise de l'institution linguistique n'est-elle pas la simple manifestation de la crise de l'institution scolaire ? Dans sa définition traditionnelle, dans la phase organique du système d'enseignement français, l'enseignement du français ne faisait pas problème, le professeur de français était assuré : il savait ce qu'il fallait enseigner, comment l'enseigner, et rencontrait des élèves prêts à l'écouter, à le comprendre et des parents compréhensifs pour cette compréhension. Dans cette situation, le professeur de français était un célébrant : il célébrait un culte de la langue française, il défendait et illustrait la langue française et il en renforçait les valeurs sacrées. Ce faisant, il défendait sa propre valeur sacrée : ceci est très important parce que le moral et la croyance sont une conscience à soi-même occultée de ses propres intérêts.

Si la crise de l'enseignement du français provoque des crises personnelles aussi dramatiques, d'une violence aussi grande que celles qu'on a vues en Mai 68 et après, c'est que, à travers la valeur de ce produit de marché qu'est la langue française, un certain nombre de gens défendent, le dos au mur, leur propre valeur, leur propre capital. Ils sont prêts à mourir pour le français… ou pour l'orthographe ! De même que les gens qui ont passé quinze ans de leur vie à apprendre le latin, lorsque leur langue se trouve brusquement dévaluée, sont comme des détenteurs d'emprunts russes…

Un des effets de la crise est de porter l'interrogation sur les conditions tacites, sur les présupposés du fonctionnement du système. On peut, lorsque la crise porte au jour un certain nombre de présupposés, poser la question systématique des présupposés et se demander ce que doit être une situation linguistique scolaire pour que les problèmes qui se posent en situation de crise ne se posent pas, La linguistique la plus avancée rejoint actuellement la sociologie sur ce point que l'objet premier de la recherche sur le langage est l'explicitation des présupposés de la communication. L'essentiel de ce qui se passe dans la communication n'est pas dans la communication : par exemple, l'essentiel de ce qui se passe dans une communication comme la communication pédagogique est dans les conditions sociales de possibilité de la communication. Dans le cas de la religion, pour que la liturgie romaine fonctionne, il faut que soit produit un certain type d'émetteurs et un certain type de

récepteurs. Il faut que les récepteurs soient prédisposés à reconnaître l'autorité des émetteurs, que les émetteurs ne parlent pas à leur compte, mais parient toujours en délégués, en prêtres mandatés et ne s'autorisent jamais à définir eux-mêmes ce qui est à dire et ce qui n'est pas à dire.
Il en va de même dans l'enseignement : pour que le discours professoral ordinaire, énoncé et reçu comme allant de soi, fonctionne, il faut un rapport autorité-croyance, un rapport entre un émetteur autorisé et un récepteur prêt à recevoir ce qui est dit, à croire que ce qui est dit mérite d'être dit. Il faut qu'un récepteur prêt à recevoir soit produit, et ce n'est pas la situation pédagogique qui le produit.
Pour récapituler de façon abstraite et rapide, la communication en situation d'autorité pédagogique suppose des émetteurs légitimes, des récepteurs légitimes, une situation légitime, un langage légitime.
Il faut un émetteur légitime, c'est-à-dire quelqu'un qui reconnaît les lois implicites du système et qui est, à ce titre, reconnu et coopté. Il faut des destinataires reconnus par l'émetteur comme dignes de recevoir, ce qui suppose que l'émetteur ait pouvoir d'élimination, qu'il puisse exclure « ceux qui ne devraient pas être là » ; mais ce n'est pas tout : il faut des élèves qui soient prêts à reconnaître le professeur comme professeur, et des parents qui donnent une espèce de crédit, de chèque en blanc, au professeur. Il faut aussi qu'idéalement les récepteurs soient relativement homogènes linguistiquement (c'est-à-dire socialement), homogènes en connaissance de la langue et en reconnaissance de la langue, et que la structure du groupe ne fonctionne pas comme un système de censure capable d'interdire le langage qui doit être utilisé.



Dans certains groupes scolaires à dominante populaire, les enfants des classes populaires peuvent imposer la norme linguistique de leur milieu et déconsidérer ceux que Labov appelle les paumés et qui ont un langage pour les profs, le langage qui « fait bien », c'est-à-dire efféminé et un peu lécheur. Il peut donc arriver que la norme linguistique scolaire se heurte dans certaines structures sociales à une contre-norme (inversement, dans des structures à dominante bourgeoise, la censure du groupe des pairs s'exerce dans le même sens que la censure professorale : le langage qui n'est pas « châtié » est autocensuré et ne peut être produit en situation scolaire).

La situation légitime est quelque chose qui fait intervenir à la fois la structure du groupe et l'espace institutionnel à l'intérieur duquel ce groupe fonctionne. Par exemple, il y a tout l'ensemble des signes institutionnels d'importance, et notamment le langage d'importance (le langage d'importance a une rhétorique particulière dont la fonction est de dire combien ce qui est dit est important). Ce langage d'importance se tient d'autant mieux qu'on est en situation plus éminente, sur une estrade, dans un lieu consacré, etc. Parmi les stratégies de manipulation d'un groupe, il y a la manipulation des structures d'espace et des signes institutionnels d'importance.
Un langage légitime est un langage aux formes phonologiques et syntaxiques légitimes, c'est-à-dire un langage répondant aux critères habituels de grammaticalité, et un langage qui dit constamment, en plus de ce qu'il dit, qu'il le dit bien. Et par là, laisse croire que ce qu'à dit est vrai : ce qui est une des façons fondamentales de faire passer le faux à la place du vrai. Parmi les effets politiques du langage dominant il y a celui-ci : « Il le dit bien, donc cela a des chances d'être vrai ».
Cet ensemble de propriétés qui font système et qui sont réunies dans l'état organique d'un système scolaire, définit l'acceptabilité sociale, l'état dans lequel le langage passe : il est écouté (c'est-à-dire cru), obéi, entendu (compris). La communication se passe, à la limite, à demi-mots. Une des propriétés des situations organiques est que le langage lui-même — la partie proprement linguistique de la communication — tend à devenir secondaire…

Dans le rôle du célébrant qui incombait souvent aux professeurs d'art ou de littérature, le langage n'était presque plus qu'interjection. Le discours de célébration, celui des critiques d'art par exemple, ne dit pas grand chose d'autre qu'une « exclamation ». L'exclamation est l'expérience religieuse fondamentale. En situation de crise, ce système de crédit mutuel s'effondre. La crise est semblable à une crise monétaire : on se demande de tous les titres qui circulent si ce ne sont pas des assignats. Rien n'illustre mieux la liberté extraordinaire que donne à l'émetteur une conjonction de facteurs favorisants, que le phénomène de l'hypocorrection. Inverse de l'hypercorrection, phénomène caractéristique du parler petit-bourgeois, l'hypocorrection n'est possible que parce que celui qui transgresse la règle (Giscard, par exemple, lorsqu'il n'accorde pas le participe passé avec le verbe avoir) manifeste par ailleurs, par d'autres aspects de son langage, la prononciation par exemple, et aussi par tout ce qu'il est, par tout ce qu'il fait, qu'il pourrait parler correctement.

Une situation linguistique n'est jamais proprement linguistique et à travers toutes les questions posées par le questionnaire pris comme point de départ se trouvaient posées à la fois les questions les plus fondamentales de la socio-linguistique (Qu'est-ce que parler avec autorité ? Quelles sont les conditions sociales de possibilité d'une communication ?) et les questions fondamentales de la sociologie du système d'enseignement, qui s'organisent toutes autour de la question ultime de la délégation.
Le professeur, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou non, et tout spécialement lorsqu'il se croit en rupture de ban, reste un mandataire, un délégué qui ne peut pas redéfinir sa tâche sans entrer dans des contradictions ni mettre ses récepteurs dans des contradictions aussi longtemps que ne sont pas transformées les lois du marché par rapport auxquelles il définit négativement ou positivement les lois relativement autonomes du petit marché qu'il instaure dans sa classe. Par exemple, un professeur qui refuse de noter ou qui refuse de corriger le langage de ses élèves a le droit de le faire, mais il peut, ce faisant, compromettre les chances de ses élèves sur le marché matrimonial ou sur le marché économique, où les lois du marché linguistique dominant continuent à s'imposer. Ce qui ne doit pas pour autant conduire à une démission.
L'idée de produire un espace autonome arraché aux lois du marché est une utopie dangereuse aussi longtemps que l'on ne pose pas simultanément la question des conditions de possibilité politiques de la généralisation de cette utopie.

Question : Il est sans doute intéressant de creuser la notion de compétence linguistique pour dépasser le modèle chomskyen d'émetteur et de locuteur idéal ; cependant, vos analyses de la compétence au sens de tout ce qui rendrait légitime une parole sont parfois assez flottantes, et, en particulier, celle de marché : tantôt vous entendez le terme de marché au sens économique, tantôt vous identifiez le marché à l'échange dans la macro-situation et il me semble qu'il y a là une ambiguïté, Par ailleurs, vous ne reflétez pas assez le fait que la crise dont vous parlez est une espèce de sous-crise qui est liée plus essentiellement à la crise d'un système qui nous englobe tous. Il faudrait raffiner l'analyse de toutes les conditions de situations d'échange linguistique dans l'espace scolaire ou dans l'espace éducatif au sens large.

J'ai évoqué ici ce modèle de la compétence et du marché après hésitation parce qu'il est bien évident que pour le défendre complètement il me faudrait plus de temps et que je serais conduit à développer des analyses très abstraites qui n'intéresseraient pas forcément tout le monde. Je suis très content que votre question me permette d'apporter quelques précisions.
Je donne à ce mot de marché un sens très large. Il me semble tout à fait légitime de décrire comme marché linguistique aussi bien la relation entre deux ménagères qui parlent dans la rue, que l'espace scolaire, que la situation d'interview par laquelle on recrute les cadres.
Ce qui est en question dès que deux locuteurs se parlent, c'est la relation objective entre leurs compétences, non seulement leur compétence linguistique (leur maîtrise plus ou moins accomplie du langage légitime) mais aussi l'ensemble de leur compétence sociale, leur droit à parler, qui dépend objectivement de leur sexe, leur âge, leur religion, leur statut économique et leur statut social, autant d'informations qui pourraient être connues d'avance ou être anticipées à travers des indices imperceptibles (il est poli, il a une rosette, etc.). Cette relation donne sa structure au marché et définit un certain type de loi de formation des prix. Il y a une microéconomie et une macroéconomie des produits linguistiques, étant bien entendu que la microéconomie n'est jamais autonome par rapport aux lois macroéconomiques. Par exemple, dans une situation de bilinguisme, on observe que le locuteur change de langue d'une façon qui n'a rien d'aléatoire. J'ai pu observer aussi bien en Algérie que dans un village béarnais que les gens changent de langage selon le sujet abordé, mais aussi selon le marché, selon la structure de la relation entre les interlocuteurs, la propension à adopter la langue dominante croissant avec la position de celui auquel on s'adresse dans la hiérarchie anticipée des compétences linguistiques : à quelqu'un qu'on estime important, on s'efforce de s'adresser dans le français le meilleur

possible ; la langue dominante domine d'autant plus que les dominants dominent plus complètement le marché particulier. La probabilité que le locuteur adopte le français pour s'exprimer est d'autant plus grande que le marché est dominé par les dominants, par exemple dans les situations officielles. Et la situation scolaire fait partie de la série des marchés officiels. Dans cette analyse, il n'y a pas d'économisme. Il ne s'agit pas de dire que tout marché est un marché économique. Mais il ne faut pas dire non plus qu'il n'y a pas de marché linguistique qui n'engage, de plus ou moins loin, des enjeux économiques.
Quant à la deuxième partie de la question, elle pose le problème du droit scientifique à l'abstraction. On fait abstraction d'un certain nombre de choses et on travaille dans l'espace qu'on s'est ainsi défini.

Question : Dans le système scolaire tel que vous l'avez défini par cet ensemble de propriétés, pensez-vous que l'enseignant conserve, ou non, une certaine marge de manœuvre ? Et quelle serait-elle ?

C'est une question très difficile, mais je pense que oui. Si je n'avais pas été convaincu qu'il existe une marge de manœuvre, je ne serais pas là. Plus sérieusement, au niveau de l'analyse, je pense qu'une des conséquences pratiques de ce que j'ai dit est qu'une conscience et une connaissance des lois spécifiques du marché linguistique dont telle classe particulière est le lieu peuvent, et cela quel que soit l'objectif qu'on poursuive (préparer au bac, initier à la littérature moderne ou à la linguistique), transformer complètement la manière d'enseigner.
Il est important de connaître qu'une production linguistique doit une part capitale de ses propriétés à la structure du public des récepteurs. Il suffit de consulter les fiches des élèves d'une classe pour apercevoir cette structure : dans une classe où les trois quarts des élèves sont fils d'ouvriers, on doit prendre conscience de la nécessité d'expliciter les présupposés. Toute communication qui se veut efficace suppose aussi une connaissance de ce que les sociologues appellent le groupe des pairs : le professeur le sait, sa pédagogie peut se heurter, dans la classe, à une contre-pédagogie, à une contre-culture ; cette contre-culture — et c'est encore un choix —, il peut, étant donné ce qu'il veut faire passer, la combattre dans certaines limites, ce qui suppose qu'il la connaisse. La connaître, c'est par exemple connaître le poids relatif des différentes formes de compétence. Parmi les changements très profonds survenus dans le système scolaire français, il y a des effets qualitatifs des transformations quantitatives : à partir d'un certain seuil statistique dans la représentation des enfants des classes populaires à l'intérieur d'une classe, l'atmosphère globale de la classe change, les formes de chahut changent, le type de relations avec les profs change. Autant de choses que l'on peut observer et prendre en compte pratiquement, Mais tout ceci ne concerne que les moyens. Et de fait la sociologie ne peut pas répondre à la question des fins ultimes (que faut-il enseigner ?) : elles sont définies par la structure des rapports entre les classes. Les changements dans la définition du contenu de l'enseignement et même la liberté qui est laissée aux enseignants pour vivre leur crise tient au fait qu'il y a aussi une crise dans la définition dominante du contenu légitime et que la classe dominante est actuellement le lieu de conflits à propos de ce qui mérite d'être enseigné.
Je ne peux pas (ce serait de l'usurpation, je me conduirais en prophète) définir le projet d'enseignement ; je peux simplement dire que les professeurs doivent savoir qu'ils sont délégués, mandatés, et que leurs effets prophétiques eux-mêmes supposent encore le soutien de l'institution. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne doivent pas lutter pour être partie prenante dans la définition de ce qu'ils ont à enseigner.

Question : Vous avez présenté le professeur de français comme l'émetteur légitime d'un discours légitime qui est le reflet d'une idéologie dominante et de classes dominantes à travers un outil très fortement « imprégné » de cette idéologie dominante : le langage. Ne pensez-vous pas que cette définition est aussi très réductrice ? Il y a, du reste, une contradiction entre le début de votre exposé et la fin où vous disiez que la classe de français et les exercices de l'oral pouvaient aussi être le lieu d'une prise de conscience et que ce même langage, qui pouvait être le véhicule des modèles de classes dominantes, pouvait aussi donner à ceux que nous avons en face de nous et à nous-mêmes quelque chose qui est le moyen d'accéder aux maniements d'outils qui sont des outils indispensables. Si je suis ici, à l'AFEF, c'est bien parce que je pense que le langage est aussi un outil qui a son mode d'emploi et qui ne fonctionnera pas si l'on n'acquiert pas son mode d'emploi ; c'est parce que nous en sommes convaincus que nous exigeons plus de scientificité dans l'étude de notre discipline. Qu'en pensez-vous ? Pensez-vous que l'échange oral dans la classe n'est que l'image d'une légalité qui serait aussi la légalité sociale et politique ? La classe n'est-elle pas aussi l'objet d'une contradiction qui existe dans la société : la lutte politique ?

Je n'ai rien dit de ce que vous me faites dire ! Je n'ai jamais dit que le langage était l'idéologie dominante. Je crois même n'avoir jamais prononcé ici l'expression « idéologie dominante »… Cela fait partie pour moi des malentendus très tristes : tout mon effort consiste au contraire à détruire les automatismes verbaux et mentaux.
Que veut dire légitime ? Ce mot est un mot technique du vocabulaire sociologique que j'emploie sciemment, car seuls des mots techniques permettent de dire, donc de penser, et de manière rigoureuse, les choses difficiles.
Est légitime une institution, ou une action, ou un usage qui est dominant et méconnu comme tel, c'est-à-dire tacitement reconnu. Le langage que les professeurs emploient, celui que vous employez pour me parler *(une voix : « Vous aussi vous l'employez ! ». Bien sûr. Je l'emploie, mais je passe mon temps à dire que je le fais !)*, le langage que nous employons dans cet espace est un langage dominant méconnu comme tel, c'est-à-dire tacitement reconnu connue légitime. C'est un langage qui produit l'essentiel de ses effets en ayant l'air de ne pas être ce qu'il est. D'où la question : s'il est vrai que nous parlons un langage légitime, est-ce que tout ce que nous pouvons dire dans ce langage n'en est pas affecté, même si nous mettons cet instrument au service de la transmission de contenus qui se veulent critiques ?

Autre question fondamentale : ce langage dominant et méconnu comme tel, c'est-à-dire reconnu légitime, n'est-il pas en affinité avec certains contenus ? N'exerce-t-il pas des effets de censure ? Ne rend-il pas certaines choses difficiles ou impossibles à dire ? Ce langage légitime n'est-il pas fait, entre autres, pour interdire le franc-parler ? Je n'aurais pas dû dire « fait pour ». (Un des principes de la sociologie est de récuser le fonctionnalisme du pire : les mécanismes sociaux ne sont pas le produit d'une intention machiavélique ; ils sont beaucoup plus intelligents que les plus intelligents des dominants).
Pour prendre un exemple incontestable : dans le système scolaire, je pense que le langage légitime est en affinité avec un certain rapport au texte qui dénie (au sens psychanalytique du terme) le rapport à la réalité sociale dont parle le texte. Si les textes sont lus par des gens qui les lisent de telle manière qu'ils ne les lisent pas, c'est en grande partie parce que les gens sont formés à parler un langage dans lequel on parle pour dire qu'on ne dit pas ce qu'on dit. Une des propriétés du langage légitime est précisément qu'il déréalise ce qu'il dit. Jean-Claude Chevalier l'a très bien dit sous forme de boutade : « Une école qui enseigne l'oral est-elle encore une école ? Une langue orale qui s'enseigne à l'école est-elle encore orale ? ».
Je prends un exemple très précis, dans le domaine de la politique. J'ai été frappé de me heurter au fait que les mêmes interlocuteurs qui, en situation de bavardage, faisaient des analyses politiques très compliquées des rapports entre la direction, les ouvriers, les syndicats et leurs sections locales, étaient complètement désarmés, n'avaient pratiquement plus rien à dire que des banalités dès que je leur posais des questions du type de celles que l'on pose dans les enquêtes d'opinion, et aussi dans les dissertations. C'est-à-dire des questions qui demandent qu'on adopte un style qui consiste à parler sur un mode tel que la question du vrai ou du faux ne se pose pas. Le système scolaire enseigne non seulement un langage, mais un rapport au langage qui est solidaire d'un rapport aux choses, un rapport aux êtres, un rapport au monde complètement déréalisé. »

Selon le sociolinguiste Philippe Blanchet, la glottophobie, discrimination liée à une façon de parler, est un phénomène très répandu en France. Dès 1970, l'élite a considéré que la norme était la prononciation parisienne.
Tous les accents ne pénalisent pas de la même façon : celui des banlieues est le plus mal vu.

Entretien réalisé par la journaliste Marie Piquemal pour le journal Libération, et publié le 24 avril 2016.

« Il a insisté auprès de l'éditrice pour faire changer la formulation dans le résumé de la dernière de couverture de son livre. « Non, ce ne sont pas des "milliers" de personnes qui sont concernées, mais des "millions". Croyez-moi. » Elle l'a cru, ils ont tapé dans le mille. Philippe Blanchet met des mots, intellectualise un ressenti, partagé par des pans entiers de la population à des degrés divers : la discrimination sur la façon de parler. L'accent, les tournures grammaticales et les expressions. Philippe Blanchet est sociolinguiste dans un laboratoire de recherche à Rennes-II, il étudie les langues et les replace dans leur contexte social. Il s'exprime avec l'accent de Marseille. Rencontre.

Vous utilisez ce drôle de mot : « glottophobie », que veut-il dire exactement ?
C'est un terme que j'ai inventé au milieu des années 90, car je n'étais pas satisfait de l'expression « discrimination linguistique », peu utilisée d'ailleurs, car la plupart des personnes n'ont pas conscience qu'il s'agit d'une discrimination. Le terme glottophobie permet d'intégrer justement cette dimension sociale. Je le définis comme le fait d'exclure des personnes de l'accès à des droits ou à des ressources comme la vie publique, l'éducation, l'emploi, le logement, les soins, etc. parce qu'on considère incorrectes, inférieures ou mauvaises, et de façon arbitraire, des langues, des usages d'une langue ou des façons de parler, sans toujours avoir pleinement conscience de l'ampleur des effets produits sur ces personnes.

Une discrimination sans le savoir ?
Oui, exactement. L'idéologie sur la langue est si forte dans notre pays que les gens ne s'en rendent même pas compte. C'est une discrimination qui n'est pas reconnue par la loi, donc pas passible de sanctions. D'ailleurs, les employeurs le disent ouvertement, « votre candidature n'est pas retenue, votre façon de vous exprimer ne convient pas pour le poste ». C'est surtout vrai dans les métiers de la parole, de la communication, forcément. Il y a une gradation dans la discrimination : en haut de l'échelle, je mettrai l'accent du Midi. C'est celui qui pénalise le moins car on lui attribue des « bons côtés » : c'est l'accent du soleil, l'accent des vacances. Ensuite, vous avez l'accent breton, alsacien, chti… Et tout en bas, l'accent des banlieues : le plus discriminant.

Est-ce si répandu comme forme de discrimination ?
Vous ne pouvez pas imaginer tous les témoignages que je reçois depuis la sortie du livre. C'est impressionnant. J'ai touché une vraie question sociale. Et pour être honnête, c'est plus grave et répandu que ce que je ne pensais au départ. Dans mon livre, je mets des mots sur quelque chose ressenti par des millions de personnes à un moment de leur vie. Chacun revisite son histoire, comprend qu'il n'aurait pas dû ainsi se sentir obligé de gommer son accent natal, ou d'abandonner sa langue pour gagner en légitimité au travail. Qu'il aurait pu tenir tête et s'affirmer. C'est extrêmement violent de s'en rendre compte, parfois douloureux. J'en ai vu certains se mettre à pleurer. Vous rouvrez une cicatrice. La souffrance est aiguë car vous touchez à l'identité de la personne. Une langue, quelle qu'elle soit, c'est un marqueur d'identité. C'est d'ailleurs pour cette raison que les ados se créent des mots qu'ils utilisent entre eux, cela fait partie du processus de construction. Une langue sert à dire qui nous sommes. Rejeter, même sur le ton de la blague, une manière de parler, un accent, une langue, ce n'est pas simplement dire : ici, on utilise tel logiciel pour communiquer plutôt que tel autre. Mais c'est toucher à l'identité de l'être, rejeter ce qu'il est.

Est-ce pareil dans les autres pays ?
C'est très français. Je ne connais aucun autre pays où la norme de la langue est aussi pesante sur la population, si ce n'est peut-être la Turquie. Il faut voir le scandale que cela a été quand le président du conseil territorial de la Corse a dit quelques mots en préambule en corse ! Mes camarades linguistes du Canada et d'ailleurs ouvrent de ces billes quand je leur raconte… En France, on considère les différences dans les manières de parler comme des déviances, comme autant d'obstacles à la vie commune. Mais cela relève du mythe.

Du mythe ? pourquoi ?
Une langue unique, cela n'existe pas, à moins de robotiser les humains ! On a toujours créé de la diversité. Et puis, cette idée qu'une société ne peut fonctionner que si on s'exprime tous exactement de la même façon est fausse. A l'école, on parle de l'importance de la « maîtrise de la langue ». Ce mot « maîtrise » est chargé de sens. Comme s'il était question de la dompter, de la domestiquer à la manière d'un animal sauvage. Nous avons un rapport très particulier à la langue, de l'ordre du totem, d'un symbole absolu de l'identité nationale. C'est presque une religion. Je pèse mes mots. Un exemple. Lors du débat parlementaire sur la déchéance de la nationalité, il y a quelques semaines, une députée a tweeté : « Respecter la France, c'est d'abord respecter sa langue… » L'attachement à la langue est de l'ordre du sacré, ancré dans la tête des gens dès l'école. Ce qui explique d'ailleurs que la plupart l'acceptent, jouent le jeu, renoncent à leur langue régionale ou immigrée, à leur accent régional ou social, changent leur manière de parler, les mots qu'ils emploient en se disant ne pas avoir le choix. L'idéologie est tellement prégnante qu'on transpose cette pression sur les langues étrangères. On va par exemple collectivement considérer que bien parler l'anglais, c'est s'exprimer avec l'accent de la bourgeoisie londonienne. Comme si c'était le seul accent valable ! Alors que vous pouvez parler l'anglais à votre façon, les anglophones ne donneront pas d'importance à votre accent.

Pourquoi ce penchant à la glottophobie ? d'où cela vient-il ?
L'explication est politique. Le français est une langue semi-artificielle, elle a été élaborée de manière consciente au XVIIe siècle par un petit groupe de personnes, les hommes de lettres proches du pouvoir. L'objectif était de se démarquer du latin, la langue de l'Eglise, tout en lui ressemblant un peu. D'où les emprunts nombreux, au latin et au grec. Il y avait aussi l'idée politique d'une langue volontairement complexe pour tenir le peuple à l'écart, de s'en réserver l'accès tout en considérant que c'est la seule langue légitime.

L'ordonnance de Villers-Cotterêts a quand même fait du français la langue officielle du pays…
L'interprétation qui en est faite est fausse. Lisez, ce texte dit que les décisions de justice doivent se rendre dans « la langue maternelle des sujets du roi de France » pour qu'ils comprennent. Cela voulait donc dire dans leurs langues régionales… et non en français, comme on nous l'a fait croire ! Par ailleurs, l'ordonnance ne parlait que des décisions de justice, et non de l'ensemble des actes administratifs. Ce texte ne fait pas du français la langue officielle, contrairement à l'interprétation qui en a été faite. Pourtant, depuis, il sert de fondement historique, d'argument officiel pour discriminer : on dit aux gens, « vous pouvez faire valoir vos droits de citoyens à condition d'utiliser le français ».

Mais cela n'explique pas la discrimination à l'accent ?
Cette distinction est arrivée bien plus tard. Tant que l'usage du français était réservé à une élite, l'accent n'avait pas d'importance. Chacun employait sa langue ou son parler régional, et c'est surtout cela qui était rejeté. Mais avec la mise en place de l'école publique, le peuple s'est peu à peu approprié la langue française. Au fil du temps, l'usage du français a fini par se généraliser, et les accents locaux et sociaux se sont développés. Ce n'est qu'à partir de là, disons dans les années 70, que l'élite de ce pays a cherché un autre moyen de se démarquer. L'accent est alors devenu un marqueur social. L'élite a considéré que la norme était la prononciation standardisée parisienne. La chasse aux accents régionaux s'est développée à ce moment-là.

Et depuis ? Cela s'est-il atténué aujourd'hui ?
On vit une forme de régression dans la société française, où l'on accepte de moins en moins la diversité. C'est vrai pour les langues, pour les accents, mais aussi les tournures de phrases, les expressions. On accepte de moins en moins la différence. »

Dans son traité sur l'éducation, *Emile ou de l'éducation* (1762), Jean-Jacques Rousseau s'insurge contre le fait de faire apprendre aux enfants les fables imaginées par La Fontaine, dans la mesure où les animaux qui y sont mis en scène incarnent souvent des vices qui permettent aux méchants rusés de s'en sortir ou de tromper leur cible. Aussi offrent-ils davantage des contre-modèles à éviter plutôt que des modèles à imiter…

« On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités.
Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfants, et qu'on leur fait indiscrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'auteur semble avoir faites spécialement pour eux.
Je ne connais dans tout le recueil de la Fontaine que cinq ou six fables où brille éminemment la naïveté puérile ; de ces cinq ou six je prends pour exemple la première de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfants saisissent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui supposant réellement l'objet d'être entendue des enfants, de leur plaire et de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la suivre et de l'examiner en peu de mots.

Le corbeau et le renard
Fable

Maître corbeau, sur un arbre perché,

Maître ! que signifie ce mot en lui-même ? que signifie-t-il au-devant d'un nom propre ? quel sens a-t-il dans cette occasion ?
Qu'est-ce qu'un corbeau ?
Qu'est-ce qu'un arbre perché ? L'on ne dit pas sur un arbre perché, l'on dit perché sur un arbre. Par conséquent, il faut parler des inversions de la poésie ; il faut dire ce que c'est que prose et que vers.

Tenait dans son bec un fromage.

Quel fromage ? était-ce un fromage de Suisse, de Brie, ou de Hollande ? Si l'enfant n'a point vu de corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler ? s'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faisons toujours des images d'après nature.

Maître renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître ! mais pour celui-ci c'est à bon titre : il est maître passé dans les tours de son métier. Il faut dire ce que c'est qu'un renard, et distinguer son vrai naturel du caractère de convention qu'il a dans les fables.
Alléché. Ce mot n'est pas usité. Il le faut expliquer ; il faut dire qu'on ne s'en sert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en prose. Que lui répondrez-vous ?
Alléché par l'odeur d'un fromage ! Ce fromage, tenu par un corbeau perché sur un arbre, devait avoir beaucoup d'odeur pour être senti par le renard dans un taillis ou dans son terrier ! Est-ce ainsi que vous exercez votre élève à cet esprit de critique judicieuse qui ne s'en laisse imposer qu'à bonnes enseignes, et sait discerner la vérité du mensonge dans les narrations d'autrui ?

Lui tint à peu près ce langage :

Ce langage ! Les renards parlent donc ? ils parlent donc la même langue que les corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi ; pèse bien ta réponse avant de la faire ; elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bonjour, monsieur le corbeau !

Monsieur ! titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il sache que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent monsieur du Corbeau auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce du.

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'auteur, qu'elle entre dans le dessein du renard qui veut paraître multiplier les éloges avec des paroles, cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon élève.

Sans mentir, si votre ramage

Sans mentir ! on ment donc quelquefois ? Où en sera l'enfant si vous lui apprenez que le renard ne dit sans mentir que parce qu'il ment ?

Répondait à votre plumage,

Répondait ! que signifie ce mot ? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix et le plumage ; vous verrez comme il vous entendra.

Vous seriez le phénix des hôtes de ces bois.

Le phénix ! Qu'est-ce qu'un phénix ? Nous voici tout à coup jetés dans la menteuse antiquité, presque dans la mythologie. Les hôtes de ces bois ! Quel discours figuré ! Le flatteur ennoblit son langage et lui donne plus de dignité pour le rendre plus séduisant. Un enfant entendra-t-il cette finesse ? sait-il seulement, peut-il savoir ce que c'est qu'un style noble et un style bas ?

A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie,

Il faut avoir éprouvé déjà des passions bien vives pour sentir cette expression proverbiale.

Et, pour montrer sa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers et toute la fable, l'enfant doit savoir ce que c'est que la belle voix du corbeau.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

Ce vers est admirable, l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais ces sortes de beautés sont perdues pour les enfants.

Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,

Voilà donc la bonté transformée en bêtise. Assurément on ne perd pas de temps pour instruire les enfants.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale ; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.

Ceci s'entend, et la pensée est très bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de finesse pour des enfants !

Le corbeau, honteux et confus,

Autre pléonasme ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Jura ! Quel est le sot de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un serment ?

Voilà bien des détails, bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, et les réduire aux idées simples et élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour savoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.
Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur sotte vanité ; mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.
Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfants se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard ; dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple ; et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier : ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les montres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.
Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.
Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs ; on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne, elle se sentait le cou pelé ; elle pleurait de n'être pas loup.
Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième, une leçon d'injustice ; celle de la quatrième, une leçon de satire ; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les fables de la Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères. Le même auteur suffit à tout.
Composons, monsieur de la Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet ; mais, pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que, dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon. »

Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile*, livre second

Complétez votre information sur :

PHILOFIL

https://www.philofil.net

HLP / PHILOSOPHIE	A RENDRE LE :
DOSSIER N° 2 – LES POUVOIRS DE LA PAROLE / L'AUTORITE DE LA PAROLE	

Les formes d'autorité associées à l'exercice de la parole constituent le deuxième axe de ce thème.
En Grèce ancienne, le poète invoquant la Muse apparaît comme premier maître de vérité et garant de la mémoire. Sont également étudiées les autres formes de la parole autorisée qui se sont développées dans la période de référence : parole politique, religieuse, savante, didactique… L'attention est portée sur la façon dont chacune établit et manifeste la forme d'autorité qu'elle revendique, sur les principes et les valeurs qu'elle invoque pour ce faire, et sur les stratégies qu'elle privilégie.
Au-delà du cadre antique, médiéval et classique, cette étude peut se prolonger dans une réflexion sur les règles auxquelles est soumise la parole publique sous ses diverses formes, sur les codes sociaux qui régissent les différentes sortes de communication, et sur les rapports entre la parole et l'action.

CONSIGNES :

1. Le **but de ce deuxième dossier** est de continuer à s'entraîner à l'investigation philosophique, par la lecture des textes et la composition de l'argumentation. Son étude se conclut par un oral de synthèse et un devoir écrit réalisé en classe. **Les absents (à l'oral et/ou à l'écrit) sont convoqués à un écrit de rattrapage.**

2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte. Attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe !

3. L'oral de synthèse est à réaliser en **groupe de deux membres**. Le devoir écrit est à réaliser **individuellement**.

« Ultimi barbarorum »

Le 20 août 1672, à La Haye, les frères Jan et Cornélis de Witt, chefs du parti républicain (c'est-à-dire libéral, favorable à l'instauration d'une république), sont massacrés dans la rue par une foule excitée et manipulée par le parti des Orangistes (favorable à la monarchie absolue et au prince Guillaume d'Orange). Les autorités laissent faire, le crime demeure impuni et aucune enquête n'est diligentée. Lorsqu'il apprend la nouvelle, Spinoza, scandalisé, veut aller placarder sur les murs de la ville une affiche sur laquelle sont écrits ces deux mots : *« Ultimi barbarorum »* (les derniers des barbares). Van Spick, son logeur, retient Spinoza et le dissuade de mettre son projet à exécution, craignant qu'il ne soit à son tour lynché par la foule.

Spinoza avait déjà été personnellement victime des persécutions idéologiques. Il avait subi, dans sa jeunesse, l'épreuve infâmante et définitive du *herem*, châtiment infligé par les rabbins et qui consiste à chasser l'infidèle ou le mécréant hors de sa communauté, assorti d'une malédiction perpétuelle qui confère à l'accusé le statut social de paria. Un fanatique juif tenta plus tard de l'assassiner. Il se remit de sa blessure, mais on rapporte qu'il conserva longtemps son manteau percé par le poignard et taché de sang, en guise d'avertissement. Il adopta comme devise la formule latine *« caute »* : « méfie-toi » ou « prends garde ».
Spinoza a développé dans son œuvre une critique radicale de la superstition religieuse et du fanatisme, une conception de Dieu assimilé à la Nature, jugée hérétique par toutes les religions, ainsi que des convictions en faveur de la démocratie et de la laïcité.

Lorsque Leibniz rendit visite à Spinoza, quatre ans après le massacre des frères de Witt, il écrivit : *« j'ai passé plusieurs heures avec Spinoza, après dîner. Il m'a dit que le jour du massacre des de Witt, il avait voulu sortir de chez lui la nuit tombée pour placarder, sur le lieu des massacres, l'inscription « les derniers des barbares », mais son logeur le dissuada de sortir, de peur qu'il ne finisse lui aussi en pièces. »*

Lucien Febvre, dans un article intitulé *Leibniz, Spinoza et le problème de l'incroyance au XVIIe siècle - Dialogues de grands esprits* (publié dans la revue des Annales en 1947) décrit la scène de cette rencontre :

« Dans une belle page que traduit Georges Friedmann, Freudenthal nous montre Spinoza accueillant, à l'automne de 1676, dans sa modeste demeure du Paviljoensgracht, le jeune et élégant conseiller de l'Electeur de Mayence.
Décor simple : quelques meubles, les instruments nécessaires à un tailleur de verres, et (seul luxe de la maison) des livres précieux dans une armoire de hêtre. Spinoza est affaibli par une longue maladie. Son visage est pâle, émacié. La mort le touche déjà. *« Seuls les yeux, grands et profonds, jettent leur clarté coutumière*

et leur bienfaisante sérénité sur le visiteur… » Celui-ci, debout, svelte, bien vêtu, se tient devant Spinoza, son front puissant penché vers lui. *« Malgré sa jeunesse, il a déjà derrière lui de grands succès et son cœur est plein d'ambitieuses espérances. Ses manières sont courtoises, mais fières et mesurées… De sa voix haute et agréable, il expose ses critiques contre les lois cartésiennes du mouvement et développe une nouvelle forme de l'argument ontologique. Il n'écoute pas volontiers les objections de Spinoza car il est obstiné et ne peut supporter qu'on le contredise »*. Pour rendre manifeste la justesse de ses vues, il les met par écrit et les lit au Sage qui se tient modestement auprès de lui. Celui-ci les examine, considère avec soin cette expression nouvelle d'une idée qui ne l'est point – et finalement donne son assentiment. Le voilà maintenant qui, à son tour, sort de la réserve où il se tenait à l'égard de son jeune visiteur. Il raconte à Leibniz maints traits de sa vie, et des anecdotes sur la politique de ces dernières années ; il s'arrête à la nuit où, indigné de l'attentat commis contre les frères de Witt, il se proposait de placer près de l'endroit du meurtre une affiche qui aurait stigmatisé les assassins comme « les derniers des barbares ». Puis il ouvre un tiroir, en extrait le manuscrit de sa grande œuvre, la somme de sa philosophie, que Leibniz avait souhaité connaître depuis des années. Leibniz peut maintenant mesurer toute la portée de la philosophie spinoziste, dont il n'avait jusqu'alors, par des communications d'amis, par des lettres de Spinoza, entrevu que des fragments insuffisants. »

Emile Saisset (1814-1863) est un philosophe français. En 1842, il publie une traduction de l'œuvre de Spinoza, la première accessible au public français. En 1856, dans *La Revue des deux mondes*, il évoque les relations entre Leibniz et Spinoza dans un article, « La philosophie moderne, depuis Ramus jusqu'à Hegel ».

« Leibniz est beaucoup plus juste en maints passages, et comment ce génie au regard si vaste, si pénétrant et si calme, n'eût-il pas senti ce qu'il y a de fort et de grand parmi les erreurs même de Spinoza ? Non seulement il avait lu ses écrits, mais il le connaissait personnellement, et faisait le plus grand cas de son caractère comme de son esprit. Nous savions déjà et depuis longtemps ces curieuses particularités par un passage de la *Théodicée* où Leibniz dit qu'à son retour de France par l'Angleterre et la Hollande, il vit Spinoza, et s'entretint avec lui. Quelquefois, à la vérité, Leibniz dissimule par politique l'estime qu'il fait de Spinoza, et se borne à cet éloge évasif et peu compromettant, que Spinoza est un habile opticien. Mais dans ses lettres il est plus expansif. Il écrit à l'abbé Galloys (en 1677) : *« Spinoza est mort cet hiver. Je l'ai vu en passant par la Hollande, et je lui ai parlé plusieurs fois et fort longtemps. Il a une étrange métaphysique, pleine de paradoxes. Entre autres, il croit que le monde et Dieu n'est qu'une même chose en substance, que Dieu est la substance de toutes choses, et que les créatures ne sont que des modes ou accidents. Mais j'ai remarqué que quelques démonstrations prétendues qu'il m'a montrées ne sont pas exactes. Il n'est pas si aisé qu'on pense de donner de véritables démonstrations en métaphysique. Cependant il y en a, et de très belles. »*

Cette lettre, bien qu'assez discrète, est déjà d'un grand prix.
M. Foucher de Careil en a trouvé une autre qui nous fait pénétrer plus avant dans ces longues, fréquentes et amicales conversations de Leibniz et de Spinoza. Elle nous apprend en outre que les deux philosophes s'étaient entretenus des événements politiques et de la mort tragique de l'illustre ami et protecteur de Spinoza, Jean de Witt : *« J'ai passé quelques heures après dîner avec Spinoza, il me dit qu'il avait été porté, le jour des massacres de MM. de Witt, de sortir la nuit et d'afficher quelque part, proche du lieu (des massacres) un papier où il y aurait* ultimi barbarorum *; mais son hôte lui avait fermé la maison pour l'empêcher de sortir, car il se serait exposé à être déchiré. »*

Selon une suggestion de Geneviève Lloyd, les mots « ultimi barbarorum » *pourraient être une réminiscence de Suétone.* « Il serait trop long, *écrit Suétone,* de rapporter en détail toutes les cruautés (de Tibère) : je me contenterai d'en donner une idée générale. Il ne se passa pas un seul jour, sans en excepter les jours consacrés par la religion, qui ne fût marqué par des supplices. Le premier jour de l'an, il fit tuer quelques citoyens. Il enveloppa dans la même condamnation les femmes et les enfants d'un grand nombre d'accusés. Il était défendu aux proches de pleurer ceux qui étaient condamnés à mort. Les plus grandes récompenses étaient décernées aux accusateurs et quelquefois même aux témoins. On ajoutait foi à tout délateur ; tout crime était capital, même de simples paroles. Un poète fut accusé d'avoir fait dire des injures à Agamemnon dans une tragédie, et un historien d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains *(« ultimi romanorum »).* On les punit sur-le-champ, et l'on supprima leurs écrits, quoiqu'ils eussent été approuvés quelques années auparavant et lus devant Auguste. » *(Suétone,* Vie des Douze Césars*, Tibère, chap. LXI).*

« Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme. »

Le 27 octobre 1553, Michel Servet est jugé et brûlé à Genève pour hérésie antitrinitaire. Ce drame consomme la rupture de Sébastien Castellion avec Calvin. L'année suivante paraît un ouvrage d'un certain Martin Bellie, qui n'est autre que Castellion : *le Traité des hérétiques*. C'est le début d'une longue polémique sur la tolérance qui va très vite s'envenimer. A l'occasion de cette polémique avec Calvin, qui vise à déterminer s'il est juste ou non de condamner à mort les hérétiques, Castellion écrit dans son *Traité des hérétiques* de 1554 : *« Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme. Quand les Genevois tuèrent Servet, ils ne défendirent pas une doctrine, ils tuèrent un homme. La défense d'une doctrine n'est pas l'affaire du magistrat (qu'est-ce que le glaive peut avoir à faire avec la doctrine ?) C'est l'affaire des docteurs. L'affaire du magistrat, c'est de défendre le docteur comme il défend le paysan, l'artisan, le médecin, n'importe qui d'autre, contre les injustices. C'est pourquoi, si Servet avait voulu tuer Calvin, c'est à bon droit que le magistrat aurait pris la défense de Calvin. Mais Servet a combattu avec des arguments et des écrits : il fallait le combattre par des arguments et des écrits. »* Le *Contra libellum calvini*, composé vers 1555, publié pour la première fois en 1612, ne fut intégralement traduit en français qu'en 1998, par Etienne Barilier. Dans la préface de cet ouvrage, Castellion explique les raisons pour lesquelles il considère comme un devoir de prendre la plume.

« Souhaitons aux gens de valeur la plus grande autorité ; aux gens nuisibles, une autorité nulle : les hommes, en général, obéissent à des chefs. Et pour trancher des questions incertaines, ils se fient au seul ascendant de tel individu. Si celui qui règne alors est un homme de bien, nous évitons beaucoup de malheurs. Dans le cas contraire, le mal est aussi grave que durable.

Or, dans cette vie perverse, le pouvoir est à la merci de la masse qui, la plupart du temps, le confère à ceux qui la servent et lui procurent voluptés ou honneurs ; la masse est alors flattée par la célébrité que ses chefs acquièrent aux yeux des étrangers. En revanche elle déteste ceux qui la critiquent ou ne lui sont pas indulgents. Les flatteurs et les simulateurs sont très appréciés ; les hommes sincères et sévères, qui dédaignent la renommée, largement méprisés.

Rien n'est si caché, cependant, qu'il ne soit un jour découvert ; les charmes de la flatterie d'aujourd'hui engendrent pour demain des douleurs amères : après avoir été aveuglés de flagorneries, les hommes tombent dans de grands malheurs. Ils reconnaissent alors les flatteurs et les détestent. Ils se mettent à louer et à défendre les gens de bien, dont ils avaient d'abord rejeté les conseils, parce qu'ils étaient ennemis des plaisirs.

Les hommes de valeur, après leur mort, sont encensés, et les méchants vilipendés, quand, de leur vivant, c'était le contraire. La faute en est à l'ignorance des hommes, qui préfèrent la volupté présente et brève à la volupté future et durable. C'est ainsi qu'un enfant choisit une poire tout de suite, plutôt qu'un héritage pour plus tard. Mais si les hommes étaient des hommes, ils feraient l'inverse, ce qui les garderait des malheurs extrêmes.

Les exemples surabondent. Noé, en son temps, ne put imposer son autorité. S'il l'avait pu, son siècle n'aurait pas disparu misérablement sous le Déluge. Il arriva la même chose à Loth. Les Sodomites, l'ayant méprisé, périrent. De même encore pour les prophètes, pour Jean-Baptiste, pour le Christ et les apôtres. Parce qu'ils les avaient dédaignés, les Juifs se jetèrent dans les calamités les plus graves et les plus durables. Ils suivirent des conseils flatteurs et flagorneurs, ou les avis sanglants des scribes et des pharisiens.

Le Christ avait annoncé qu'à son retour les choses connaîtraient l'état qui prévalut au temps de Noé et de Loth. La plus grande insouciance, et le mépris de ceux qui cherchent à nous détourner du péché. Si donc l'arrivée du maître est proche, on doit suspecter à l'extrême ceux qui se trouvent aujourd'hui dans la position des scribes et des pharisiens : il ne faut pas que leurs conseils flatteurs nous précipitent dans les tourments éternels. Et nous devons susciter ou du moins invoquer des gens semblables à Loth ou à Noé ; des gens qui nous détournent des péchés, même si leurs conseils, pour le présent, sont amers.

En tout cas, il arrive absolument en notre temps ce qu'il arriva jadis : ceux qui travaillent au salut des hommes sont méprisés et molestés. En revanche les faux prophètes sont goûtés, parce qu'ils flattent la chair. Que celui qui a des oreilles entende et réfléchisse. Il en est peu qui veulent savoir : c'est pour eux que nous travaillons. Ceux qui méprisent les justes conseils, plus tard les réclament en vain. Heureux ceux qui ne se flattent pas eux-mêmes, et qui repoussent les flatteries d'autrui.

A quoi tend tout ce discours ? J'y viens maintenant. L'autorité de Calvin est aujourd'hui très grande. Je la voudrais plus grande encore si je lui voyais un esprit doux et miséricordieux. Mais il vient de montrer clairement qu'il avait soif de sang, et son écrit représente un danger pour beaucoup de croyants. Par nature et par éducation je ne suis qu'horreur du sang (mais qui ne devrait être ainsi ?). Et je m'efforce de montrer au monde, publiquement, avec l'aide de Dieu, que ceux qui ne veulent pas aller à la mort ne doivent plus se laisser tromper par Calvin, mais se détourner de lui.

L'Espagnol Michel Servet fut brûlé à Genève, pour cause d'opinion religieuse, l'année dernière, en 1553, le 26 octobre. Cela, sous l'impulsion et à l'instigation de Calvin, pasteur de cette Eglise. Quand le supplice de Servet fut connu, beaucoup en furent choqués, surtout des Italiens et des Français. Pour cinq raisons différentes : primo, un homme avait été exécuté pour ses opinions sur la religion ; secundo, il l'avait été avec une grande cruauté. Tertio, l'instigateur en était un pasteur. Quarto, pour fourbir ce meurtre, Calvin avait conspiré avec ses propres ennemis – c'est le bruit qui a couru. Quinto, les livres de Servet avaient été brûlés à Francfort. Sexto, après avoir été condamné à mort, cet homme a été voué à l'enfer en plein culte.

Calvin a publié un livre contre Servet pour se laver des critiques ou les repousser, et pour justifier la contrainte par le fer. Peu de gens se sont avisés de ce qu'il tente d'accomplir dans cet écrit. En effet, l'ouvrage est si bien fardé et coloré par une fausse apparence de piété, qu'il n'est pas facile de le prendre sur le fait, surtout quand on est un disciple de son auteur. C'est pourquoi j'ai entrepris d'examiner ce texte et de l'expliquer, afin d'éviter si possible que l'on tombe dans l'erreur. Que nul ici ne se laisse troubler ; que le lecteur pèse les raisons invoquées. Sans vains égards pour la dignité des personnes, qu'il se tourne tout entier vers la vérité (qui ne peut être perçue qu'à ce prix). Je travaillerai, si Dieu le veut, à ce que les visées de ces hommes soient manifestes aux yeux de quiconque refuse d'être aveugle.

Calvin va peut-être dire, selon son habitude, que je suis un disciple de Servet. Mais que cela ne fasse peur à personne. Je ne défends pas la doctrine de Servet, je montre la fausseté de celle de Calvin. C'est pourquoi je ne disputerai pas de la Trinité, du baptême ou d'autres questions ardues. Je ne possède pas les livres de Servet : Calvin s'est hâté de les brûler. Je ne peux donc pas connaître les opinions qu'ils défendent. Mais sur d'autres questions qui sont extérieures à cette discussion concernant Servet, je démontrerai les erreurs de Calvin de telle manière que chacun puisse les percevoir, et découvrir combien son auteur est assoiffé de sang. Je n'en agirai pas avec lui comme il fit lui-même avec Servet : après l'avoir brûlé en compagnie de ses livres, voilà qu'il déchire son cadavre. Il réfute ses erreurs en invoquant des pages et des références de ce qu'il a brûlé. Comme si l'on incendiait une maison, et qu'on nous demandait ensuite d'aller y chercher tel vase, ou d'indiquer la place des lits ou des coffres.

Pour nous, nous ne brûlerons pas les livres de Calvin. L'auteur est vivant, de même que son ouvrage, qu'il a édité lui-même en français et en latin. Pour que personne ne puisse nous accuser d'avoir déformé quoi que ce soit, je reproduis ici ses propos, et les points que je veux discuter ; je les fais précéder à chaque fois par des chiffres. Je note avant mon propre texte le chiffre auquel je me réfère, afin que le contrôle soit facile. »

Sébastien Castellion, *Contre le libelle de Calvin*

Selon Cicéron, orateur remarquable et maître rhétoricien, le discours idéal doit :

- *docere* (instruire) par la véracité et le sérieux du propos. L'orateur s'adresse à l'intelligence de l'auditoire dans un style « simple » et clair.
- *placere* (plaire) au moyen d'anecdotes par exemple. Il charme le sens esthétique de ses auditeurs. L'orateur privilégiera alors le style « moyen ». Le style doit en effet *« être précis dans la preuve, moyen dans le charme, véhément quand il s'agit de fléchir »* (*L'Orateur, à Brutus*).
- *movere* (émouvoir) notamment dans les derniers mots : pour toucher le cœur de ses auditeurs, l'orateur aura recours au style « noble ».

Les moyens dont dispose l'orateur sont :

- le *logos* : il s'agit du discours et de ses arguments rationnels.
- l'*ethos* : c'est l'image que l'orateur donne de lui-même à travers son discours. Par ses mœurs, son éthique, l'orateur *« dispose les esprits à la bienveillance »* (Cicéron, *De l'orateur*).
- le *pathos* : il s'agit du *« secret d'émouvoir et d'entraîner »* l'auditoire, en suscitant par exemple la pitié, la crainte, la colère ou le rire.

Les trois types de discours sont :

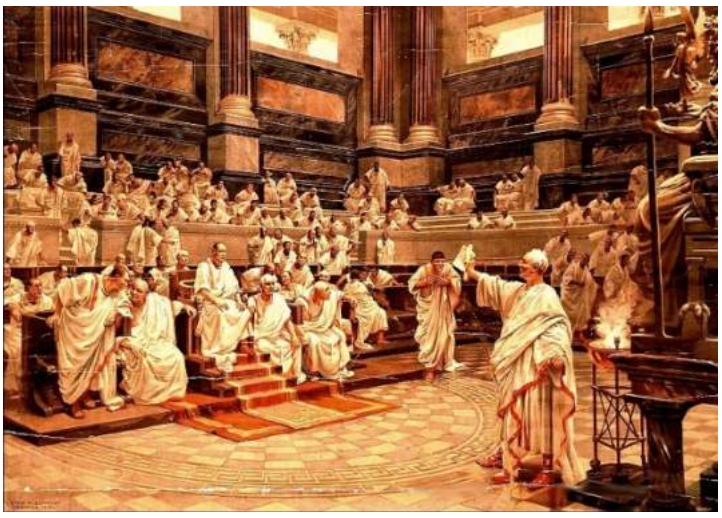
- **le discours judiciaire** : l'auditoire est généralement un tribunal et le discours porte sur des faits passés, que l'on établit et juge. L'orateur plaide en fonction du juste ou de l'injuste.
- **le discours démonstratif** (ou épidictique) : il porte traditionnellement sur une personne. C'est par exemple un éloge public, que l'on appelle panégyrique, une oraison funèbre ou un blâme. L'orateur met en valeur le beau, le bien ou le mal.
- **le discours délibératif** : politique le plus souvent, comme au Sénat, ce discours amène une assemblée à prendre une décision pour l'avenir, sur des questions de diplomatie, d'économie, ou de législation par exemple. L'orateur argumente sur ce qui est utile ou nuisible.

Les cinq grandes parties d'un discours sont :

1. l'*exordium* (exorde) : c'est l'introduction, l'ouverture du discours. Elle doit capter l'attention de l'auditoire (*captatio benevolentiae*) et le rendre bien intentionné à l'égard de l'orateur.
2. la *narratio* (narration) : l'orateur expose les faits qui concernent le sujet, avec clarté, brièveté et crédibilité.
3. la *confirmatio* (confirmation) : c'est l'ensemble des preuves (défense de la position, des arguments et leur amplification).
4. la *refutatio* (réfutation) : elle détruit les arguments adverses.
5. la *peroratio* (péroraison) : c'est la conclusion du discours. Pour frapper les esprits, elle sera émouvante et suscitera des sentiments tels que gravité, pitié, passion, indignation.

Les cinq étapes de travail de l'orateur sont :

1. *Inventio* (invention) : l'orateur recherche d'abord toutes les idées et moyens de persuasion possibles (arguments, preuves, techniques de persuasion, logique). Il sélectionne les plus efficaces en fonction de son sujet et du contexte. Il doit se montrer inventif, mais aussi avoir une solide culture générale, dans laquelle puiser ses arguments.
2. *Dispositio* (disposition) : c'est l'art d'organiser son discours, selon l'ordre le plus convaincant.
3. *Elocutio* (élocution) : c'est la rédaction proprement dite du discours, avec tous ses ornements possibles (choix des figures de style, du vocabulaire ou du niveau de langue, disposition des mots dans la phrase, effets de rythme). Cela s'approche de ce que nous appelons aujourd'hui le « style ».
4. *Actio* (action) : c'est l'énonciation du discours, son interprétation. Cicéron l'appelait l' *« éloquence du corps »* (*De l'orateur*) : elle concerne la prononciation, les effets de voix, mimiques, regards, techniques gestuelles.
5. *Memoria* (mémoire) : le discours doit être appris par cœur, quitte à donner l'impression d'être improvisé.



Le rôle particulier de l'*actio* :

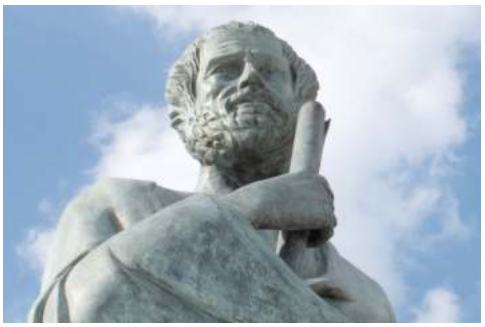
Comment les Anciens déclamaient-ils ? Nous avons en tête les discours passionnés des orateurs à l'assemblée ou des généraux devant leur armée, dans les péplums au cinéma. Cette vision est en partie vraie. Comme on parlait le plus souvent en plein air, à la tribune des Rostres par exemple sur le forum romain, il fallait nécessairement faire porter haut la voix. Les intonations, montantes ou descendantes, et les gestes codifiés et conventionnels paraîtraient incongrus de nos jours. Pour être compris de loin, par tous et sans ambiguïté, ceux-ci devaient en effet être clairs et signifiants. Ainsi, montrer les paumes vers le ciel (geste de la « supination ») signifiait l'admiration ou la prière ; mettre les paumes vers le sol (geste de la « pronation ») indiquait à l'inverse le refus ou la condamnation.

L'*actio* est une étape fondamentale, qui peut assurer le succès d'un discours ou son échec. En effet, en mettant en scène son discours, l'orateur s'adresse au cœur et à la sensibilité de l'auditoire : or l'émotion persuade plus efficacement parfois que les arguments rationnels. Ainsi le général Marc-Antoine enflamma la foule lors de l'éloge funèbre qu'il prononça devant le corps exposé de Jules César, qui venait d'être assassiné. Porté par l'émotion, Marc-Antoine aurait soulevé la toge ensanglantée du dictateur, dévoilant ainsi ses blessures. La ferveur gagna l'auditoire : selon Dion Cassius on aurait couru avec des torches aux maisons des conjurés pour les enflammer !

Avec l'*actio*, l'orateur réalise une performance proche de celle de l'acteur. Le même verbe est d'ailleurs utilisé en latin pour dire plaider une cause *(« agere causam »*) et jouer une pièce *(« agere fabulam »*). Comme un acteur, l'orateur doit s'exercer : pour devenir l'un des meilleurs orateurs d'Athènes, Démosthène aurait travaillé sa diction pendant des heures dans une pièce construite spécialement pour cet usage, à travers diverses techniques comme mettre des cailloux dans la bouche (Plutarque, *Histoire romaine*, XLIV, 49).

Pour les Romains cependant, une différence importante existait : alors que l'acteur « imite la vérité » dans une œuvre de fiction, l'orateur ne « joue » pas, il est dans la vie réelle. L'acteur portait d'ailleurs un masque, et non l'orateur. Les comédiens étaient frappés d'infamie à Rome, privés de droits politiques : ils n'étaient pas des modèles dignes pour l'orateur romain. C'est pourquoi l'exagération et les effets dramatiques étaient mal vus : la rhétorique a une exigence de vérité, et les gestes doivent être limités à l'expression des passions réelles de l'orateur. En réalité, pour Cicéron, les meilleurs orateurs adoptent une posture digne : ils ne gesticulent pas dans tous les sens mais savent retenir et maîtriser leur énergie, ce qui rend leurs gestes d'autant plus efficaces. Sans cela, la déclamation devient vite ridicule !

Les trois genres de discours oratoires



« Il y a donc, nécessairement aussi, trois genres de discours oratoires : le délibératif, le judiciaire et le démonstratif. La délibération comprend l'exhortation et la dissuasion. En effet, soit que l'on délibère en particulier, ou que l'on harangue en public, on emploie l'un ou l'autre de ces moyens. La cause judiciaire comprend l'accusation et la défense : ceux qui sont en contestation pratiquent, nécessairement, l'un ou l'autre. Quant au démonstratif, il comprend l'éloge ou le blâme.
Les périodes de temps propre à chacun de ces genres sont, pour le délibératif, l'avenir, car c'est sur un fait futur que l'on délibère, soit que l'on soutienne une proposition, ou qu'on la combatte ; — pour une question judiciaire, c'est le passé, puisque c'est toujours sur des faits accomplis que portent l'accusation ou la défense ; — pour le démonstratif, la période principale est le présent, car c'est généralement sur des faits actuels que l'on prononce l'éloge ou le blâme ; mais on a souvent à rappeler le passé, ou à conjecturer l'avenir.
Chacun de ces genres a un but final différent ; il y en a trois, comme il y a trois genres. Pour celui qui délibère, c'est l'intérêt et le dommage ; car celui qui soutient une proposition la présente comme plus avantageuse, et celui qui la combat en montre les inconvénients. Mais on emploie aussi, accessoirement, des arguments propres aux autres genres pour discourir dans celui-ci, tel que le juste ou l'injuste, le beau ou le laid moral. Pour les questions judiciaires, c'est la juste ou l'injuste ; et ici encore, on emploie accessoirement des arguments propres aux autres genres. Pour l'éloge ou le blâme, c'est le beau et le laid moral, auxquels on ajoute, par surcroît, des considérations plus particulièrement propres aux autres genres.
Voici ce qui montre que chaque genre a le but final que nous lui avons assigné ; dans quelque genre que ce soit, il arrive assez souvent que les considérations empruntées à d'autres genres ne sont pas contestées. L'orateur qui plaide en justice, par exemple, pourrait convenir que tel fait n'a pas eu lieu ou qu'il n'y a pas eu dommage ; mais il ne conviendrait jamais qu'il y ait eu injustice. Autrement, l'action en justice (δικη) n'aurait pas de raison d'être. De même, dans une délibération, il se peut qu'on néglige divers autres points, mais on ne conviendra jamais de l'inutilité de la proposition que l'on soutient, ou de l'utilité de celle que l'on combat. La question de savoir s'il n'est pas injuste d'asservir des peuples voisins et contre lesquels on n'a aucun grief reste souvent étrangère au débat. De même encore l'orateur, dans le cas de l'éloge ou du blâme, ne considère pas si celui dont il parle a fait des choses utiles ou nuisibles, mais souvent, en prononçant son éloge, il établit qu'il a fait une belle action au détriment de son propre intérêt. Par exemple, on louera Achille d'avoir été au secours de Patrocle, son ami, sachant qu'il doit mourir lorsqu'il pourrait vivre. Il était plus beau pour lui de mourir ainsi ; mais son intérêt était de conserver la vie. »

Aristote, *Rhétorique*, livre I, chapitre 3

Oral de synthèse : mourir pour des idées, d'accord, mais de mort lente…

A l'imitation de Roland Barthes, composez un texte s'adressant à l'une des victimes répertoriées ci-après, en faisant en sorte de suivre le plan canonique dicté par Cicéron :

***exordium* (exorde)**
***narratio* (narration)**
***confirmatio* (confirmation)**
***refutatio* (réfutation)**
***peroratio* (péroraison)**

Le *Criton* fait partie, avec l'*Apologie de Socrate* et le *Phédon*, d'une trilogie écrite par Platon et relatant le procès et la mort de Socrate. Dans l'*Apologie de Socrate*, Socrate est face à ses accusateurs et au jury populaire d'Athènes. Accusé d'impiété – c'est-à-dire de ne pas reconnaître les dieux de la cité et de chercher à en introduire de nouveaux – et de corruption de la jeunesse – par son enseignement, il détournerait les jeunes gens de la carrière politique –, Socrate plaide non coupable, et soutient même que, par l'invitation qu'il adresse aux citoyens de se préoccuper davantage du bien de leur âme et moins de leurs affaires et de leur fortune, il mériterait de recevoir les honneurs publics. Mais à l'issue du procès, Socrate est déclaré coupable et condamné à mort. Il doit boire un poison, la ciguë.

Le *Criton* fait directement suite à l'*Apologie de Socrate* : Socrate se trouve en prison et son exécution est imminente. Criton, l'un de ses amis, s'introduit alors dans la prison après avoir corrompu les gardiens : convaincu de l'injuste de la décision du tribunal, il vient proposer à Socrate de s'évader et d'avoir la vie sauve. Mais Socrate ne veut pas accepter la proposition sans l'avoir soumise à réflexion. S'engage alors un dialogue, conforme à la méthode socratique, afin de déterminer s'il est juste que Socrate profite de l'aide de son ami pour s'évader de prison et échapper à la sentence. Plus généralement, le problème est le suivant : est-il juste de désobéir à une décision injuste ?

Dans le prologue, Criton s'introduit de manière illicite dans la prison dans laquelle Socrate séjourne, et annonce à ce dernier que son exécution est prévue pour le lendemain. Criton tente de convaincre Socrate de s'évader en évoquant notamment l'opinion de la foule sur la conduite de Socrate et de ses amis. Socrate refuse de céder à la pression de Criton, et il engage un dialogue. Pour Socrate, il ne faut pas répondre à l'injustice par l'injustice : il aboutit à cette thèse en définissant de manière absolue l'injustice comme le fait de causer du tort à autrui.
Dans « la prosopopée des Lois », Socrate utilise une figure de style consistant à faire parler une entité abstraite : la prosopopée. Ici, face à l'incompétence de Criton pour répondre à ses questions, Socrate engage un dialogue fictif avec les lois d'Athènes : le citoyen a des devoirs et des dettes envers les Lois ; tout citoyen s'engage tacitement à respecter l'autorité des Lois ; il serait incohérent de la part de Socrate de s'enfuir et de désobéir aux Lois ; la justice est le plus grand des biens.

En 1974, la revue L'Arc consacre son 56ème numéro à Roland Barthes. Le critique littéraire et sémiologue rédige une préface au texte que la revue publie à la suite : *En marge du Criton*. Ce texte date de 1933, quand Roland Barthes était élève en Première.

Préface

Le critique (s'il en existe encore) n'est-il pas celui qui met en rapport des textes éloignés ? En voici un, très loin de moi : c'est mon tout premier texte ; il date de l'été 1933.
En 1933, j'étais élève de Première A au lycée Louis-le-Grand. Toute l'année, semaine après semaine, nous avions expliqué le *Criton* ; et pendant les vacances, dans la maison de mes grands-parents, j'avais trouvé un livre de Jules Lemaître, où ce contemporain d'Anatole France imaginait de rectifier la fin des grandes œuvres classiques en pastichant l'auteur (cela s'appelait : *En marge de*) ; enfin, comme inévitablement, nous avions décidé avec quelques camarades de fonder une revue, ce me fut l'occasion d'écrire pour cette revue — qui, bien sûr, ne vit jamais le jour — un pastiche de pastiche : je pastichais Jules Lemaître pastichant Platon. Je pus ainsi représenter sur la scène d'un petit texte tous les langages que j'avais dans la

tête : un peu de Gide, un peu de Flaubert, mais surtout le Grand Ressassement Scolaire, le Murmure des Classes : le style « version grecque » (pastiché bien plus encore que Platon) et le style « rédaction française » (responsable d'une certaine vulgarité dont je n'étais pas le maître).

Trois cultures sont ici emboîtées. D'abord celle d'un lycéen de dix-sept ans, élève de « Lettres ». 1933 : le surréalisme ? Bataille, Artaud ? Nullement ; Gide, Gide seul, au milieu d'un fatras de lectures qui mêlaient Balzac, Dumas, des biographies, les romanciers mineurs de 1925, etc. Ensuite, la culture scolaire : les classes de A (latin-grec) étaient les classes nobles ; on y élaborait une sorte de français spécial, un français de traduction, correct et gauche ; de la culture grecque, la classe, en fait, ne disait rien, ne faisait rien désirer ; il fallait en sortir pour deviner ailleurs (à travers un peu de Nietzsche, un peu de statuaire, quelques photographies de Nauplie on d'Egine) que la Grèce, ce pouvait être aussi la sexualité. Enfin, la culture générale : on ne la contestait pas (le pastiche, on le sait, est une forme parfaitement bien intégrée : rien de plus respectueux qu'une « mise en boîte ») ; elle restait, sans complexe, tout à fait distincte de la politique ; nous n'étions pas, cependant, dépolitisés, bien au contraire ; notre grande affaire, c'était le fascisme : l'année suivante, en 1934, au lieu d'une petite revue littéraire, ce fut un groupe de «Défense Républicaine Anti-Fasciste », appelé D.R.A.F., que nous fondions pour nous défendre contre les arrogances des « Jeunesses Patriotes », majoritaires en classe de Philo.

Restent les figues. Il y en avait dans le jardin familial, à Bayonne, petites, violettes, jamais assez mûres, ou toujours trop mûres ; tantôt leur lait, tantôt leur pourriture me dégoûtait et je n'aimais pas ce fruit (que j'ai ensuite découvert tout autre au Maroc et récemment encore au restaurant Voltaire où on le sert dans de grandes soupières de crème fraîche). Qu'est-ce donc qui m'a pris d'en faire un fruit tentateur, un fruit immoral, un fruit philosophique ? Tout simplement sans doute, la littérature : la figue était un fruit littéraire, biblique et arcadien. A moins que derrière la figue il n'y eût, tapi, le Sexe, *Fica* ?

En marge du Criton

Quand Criton se fut retiré de la prison, Socrate eut tout de même un petit serrement de cœur. « Pauvre garçon, dit-il à Eumée qui venait d'entrer, il s'est dérangé pour rien ; mais il était vraiment impossible que j'acceptasse. Qu'auraient pensé mes amis ? Et puis auraient-ils pu seulement réunir l'argent nécessaire ? Les temps sont si durs ! — Oh ! cela n'est rien, dit Eumée, si tu voulais. ».

A ce moment le gardien Leucithès entra, apportant un plat de figues de Corinthe. Sur leurs flancs enflés par la maturité, traînaient encore quelques gouttes glacées de rosée ; la peau, dorée et par endroits craquelée, laissait entrevoir les rangées de graines rouges sur un lit de pulpe blanche. De l'assiette d'argile montait un chaud parfum de sucre.
— Socrate étendit la main, mais se ravisant : « A quoi bon, dit-il, je n'aurai pas le temps seulement de les digérer ». Et son cœur se serra de nouveau.

Cependant, Eumée, discrètement, mangeait les figues.

Vers la neuvième heure, Apollodore de Cyllène, Glaucon, Aristodème, Tirésias, Cratylus, Alcibiade et Phèdre demandèrent à voir Socrate. Il le permit. Leucithès apporta des escabeaux ; mais tous préférèrent s'asseoir à terre pour goûter la fraîcheur des dalles. Socrate resta sur son lit.

Glaucon parla le premier.

« Mon cher Socrate, dit-il, il n'est pas dans notre volonté de t'importuner encore par nos conseils et nos supplications. Considère cependant s'il est juste, s'il est naturel que nous, tes amis, te voyons mourir sans faire un geste pour te sauver. A ce qu'il nous semble, notre devoir serait de te faire sortir de prison même sans ton consentement, car nous pensons qu'il vaut mieux que la plupart jouisse encore de ton enseignement, plutôt que celui-ci périsse à cause de lois respectables mais inhumaines. Mais tel est l'ascendant de ton esprit sur nous, cher Socrate, que nous n'osons, même pour ton salut, exercer de violences sur ton corps. Aussi nous te prions de nous obéir de toi-même et de nous suivre ».

Sitôt après que Glaucon eut fini, Apollodore (de Cyllène) prit la parole, ce qu'il fit avec art :

« Dis nous donc, ô Socrate, ce que tu répondrais aux dieux si, se présentant devant toi, ils te disaient : « Ne sais-tu pas, Socrate, que rien ne se fait ici-bas sans notre consentement, et que pas un seul cheveu des mortels ne bouge que nous ne l'ayons voulu ? Dis, ne le sais-tu pas ? — Assurément, je le sais, répondrais-tu — Et donc, diraient les dieux, quand Criton t'a offert de t'enfuir, n'est-ce point nous qui l'y avons poussé ? — Sans doute — Et dis nous encore, Socrate, quel penses-tu être le plus coupable, l'homme qui transgresse les lois d'ici-bas ou celui qui transgresse les lois non écrites des dieux ? — Sans doute celui qui transgresse les lois non écrites des dieux, répondrais-tu — Et, poursuivraient les dieux, n'es-tu pas cet homme-là, toi qui préfères obéir aux mortels, plus qu'à nous, les dieux, qui t'avons donné une manifeste preuve de notre volonté ? Considère tout cela, Socrate, puis obéis-nous et sauve-toi. » Ainsi parleraient les dieux ; et toi, Socrate, que leur répondrais-tu ? »

***

Socrate parut ébranlé par le discours d'Apollodore ; cependant il ne dit mot. Alors, le bel Alcibiade vint près de lui et se mit à parler. Il lui vanta les joies de la liberté, celles de la fuite et du voyage à Epidaure où le bateau loué par Criton devait les emmener, si Socrate consentait. De là, ils gagneraient par petites étapes, Tyrinte, ville d'Argolide peu connue, où ils trouveraient le repos et la science. Lui, Alcibiade, connaissait sur les pentes du Mont Anachnaos, une modeste maison avec un figuier devant la porte, un banc de marbre, et une terrasse qui permettait de découvrir au loin les maisons de Nauplie et d'Asiné, et au-delà — la mer. Ils vivraient tous là, heureux et sages, se contentant de quelques olives, de quelques figues et de lait de chèvre. Socrate continuerait à les instruire. Le soir, par les soleils couchants, il leur parlerait de l'âme, devant la mer, qui leur enverrait par-dessus les bois d'oliviers de la plaine, sa fraîcheur salée — comme un affectueux salut. Quelquefois, un voyageur solitaire s'arrêterait chez eux, avant de continuer sa route vers Mycènes ou Corinthe. Socrate lui enseignerait le vrai et de beau — et tous se réjouiraient, pensant qu'ils n'étaient pas les seuls privilégiés de la sollicitude du maître. Ainsi, Socrate attendrait la mort ; et il semblait que, survenant au milieu d'une vie aussi douce et aussi pure, elle-même en retirerait une grande douceur et une grande pureté, sans quoi Socrate ne pouvait espérer l'immortalité dont il avait parlé le matin à Phédon.

Alcibiade se tut ; et pendant quelques instants, il y eut un grand silence, car tous étaient émus. Socrate lui-même avait le cœur gros. Criton, à ce moment, entra ; Aristodème lui raconta les efforts de ses compagnons pour persuader Socrate. Criton était un esprit pratique ; il ne perdit pas son sang froid : « Socrate n'est pas très loin de succomber aux paroles d'Alcibiade, pensa-t-il ; peu de choses suffiront à le décider à fuir ; il ne s'agit que de les bien choisir », et discrètement il appela le gardien Leucithès et lui dit quelques mots à l'oreille. Leucithès sortit.

Cependant, Socrate n'osait parler, Comment cacherait-il à ses disciples que leurs paroles l'avaient beaucoup plus touché qu'il n'en paraissait ? Le discours d'Alcibiade surtout lui avait été une cruelle tentation. Il avait en effet beaucoup réfléchi depuis ses entretiens avec Criton et Phédon. Leurs arguments l'avaient travaillé, et il trouvait pénible de se sacrifier à des choses aussi vaines et aussi peu estimées que les lois. Il craignait aussi de faire de la peine à ses amis ; enfin il pensait combien serait fâcheux que son enseignement fût tout à coup interrompu, sans qu'il ait pu prendre aucune disposition pour le perpétuer. Cependant, au-delà de toutes ces raisons, il sentait en lui un obscur tiraillement qui, à lui seul, paraissait devoir le faire chanceler ; c'était un désir qui ne touchait en rien l'esprit, mais plutôt le corps. Socrate ne pouvait le préciser plus : ce qui le sollicitait, était très vague mais très puissant, et le philosophe se demandait avec angoisse s'il allait succomber à la chair, après avoir résisté aux plus subtiles attaques de l'esprit. A ce moment Leucithès entra avec un plat de figues. Socrate eut un choc ; il s'arrêta de penser et considéra le plat. Tous regardèrent car, d'après ce que leur avait raconté Eumée, ils comprenaient que les figues constituaient le dernier assaut à la vertu de Socrate. Si Socrate mangeait une figue, cela signifierait qu'il cédait à leurs prières, Socrate le comprit aussi. « Nous ne t'influençons pas, Socrate, dit Criton ». Tirésias, cependant, entrouvrit doucement la fenêtre. Un rayon de soleil vint caresser les figues et découvrit dans leurs flancs d'or des échancrures sombres d'où s'écoulait une tiédeur sucrée qui enivrait les sens. Socrate ferma les yeux ; ce fut pour voir la petite maison de Tyrinte, avec le figuier, le banc et la terrasse ; et il croyait percevoir le goût des figues mêlé à celui plus salé du vent marin, vivant symbole de la liberté.

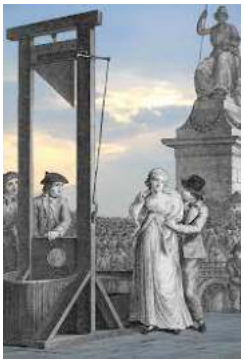
Alors, très simplement, il étendit la main et mangea une figue.

***

Le soir de ce jour, Socrate et ses disciples étaient étendus sur le pont du navire qui les transportait à Epidaure. Il y avait aussi la nourrice de Socrate, Euryméduse, qui n'avait pas consenti à le quitter. Personne ne dormait, mais aussi, personne ne parlait. Ils goûtaient tous silencieusement la douce émotion d'être libres, d'être seuls ; Socrate n'avait aucun remords, et tous se sentaient aises de la tranquillité du maître. On n'entendait que le clapotis de l'eau et de grincement des bois et des cordes. A un moment, Cratylus se mit à rire doucement « A quoi penses-tu ? » lui demanda Criton — Alors Cratylus : « Je pense à la prosopopée des Lois ».

Il y eut un froid.

Un peu plus loin, Phèdre dit : «… Et l'Histoire ? » — « L'Histoire, dit Socrate, bah, Platon arrangera cela ! ». Et il se tourna vers Euryméduse qui apportait des figues de Corinthe et un flacon de vin de Crète.



1. Hypatie
2. Sénèque
3. Cicéron
4. Bailly
5. Archimède
6. Michel Servet
7. Giordano Bruno
8. Etienne Dolet
9. Thomas More
10. Pierre de La Place
11. Olympe de Gouges
12. Lavoisier
13. Manon Roland
14. Hébert
15. Malesherbes
16. Momoro
17. Jeanne de Brigue

D*ocere*, *placere*, *movere* sans notes et en 5 minutes chrono, pas une seconde de plus !
Le chronomètre vous arrêtera. Entraînez-vous à respecter cette consigne.

Explication de texte :

« Le but final de l'instauration d'un régime politique n'est pas la domination, ni la répression des hommes, ni leur soumission au joug d'un autre ; ce à quoi l'on a visé par un tel système, c'est à libérer l'individu de la crainte – de sorte que chacun vive autant que possible, en sécurité ; en d'autres termes conserve au plus haut point son droit naturel de vivre et d'accomplir une action (sans nuire ni à soi-même ni à autrui). Non, je le répète, le but poursuivi ne saurait être de transformer des hommes raisonnables en bêtes ou en automates ! Ce qu'on a voulu leur donner, c'est bien plutôt, la pleine latitude de s'acquitter dans une sécurité parfaite des fonctions de leur corps et de leur esprit. Après quoi, ils seront en mesure de raisonner plus librement, ils ne s'affronteront plus avec les armes de la haine, de la colère, de la ruse et ils se traiteront mutuellement sans injustice. Bref, le but de l'organisation en société, c'est la liberté ! Nous avons vu que la constitution d'une communauté publique s'opérait dès lors à une simple et unique condition : toute puissance de décision devait, à l'avenir, prendre son origine soit en la collectivité même de tous les membres de la société, soit en quelques-uns, soit en un seul d'entre eux. En effet, puisque les hommes, laissés libres, portent des jugements très variés, puisque chaque individu s'imagine être seul à tout savoir et que l'unanimité des pensées comme des paroles reste irréalisable – aucune possibilité d'existence paisible ne s'offrirait, si tous n'avaient individuellement renoncé au droit d'agir sous l'impulsion de leur décision personnelle. En d'autres termes, chaque individu a bien renoncé à son droit d'agir selon son propre vouloir, mais il n'a rien aliéné de son droit de raisonner, ni de juger. D'où la conséquence : certes, nul ne saurait, sans menacer le droit de la souveraine Puissance, accomplir une action quelconque contre le vouloir de celle-ci ; mais les exigences de la vie en une société organisée n'interdisent à personne de penser, de juger, et, par suite de s'exprimer spontanément. A condition que chacun se contente d'exprimer ou d'enseigner sa pensée en ne faisant appel qu'aux ressources du raisonnement et s'abstienne de chercher appui sur la ruse, la colère, la haine ; enfin à condition qu'il ne se flatte pas d'introduire la moindre mesure nouvelle dans l'Etat, sous l'unique garantie de son propre vouloir. Par exemple, admettons qu'un sujet ait montré en quoi une loi est déraisonnable et qu'il souhaite la voir abroger. S'il prend soin, en même temps, de soumettre son opinion au jugement de la souveraine Puissance (car celle-ci est seule en position de faire et d'abroger les lois), s'il s'abstient entre temps de toute manifestation active d'opposition à la loi en question, il est – au titre d'excellent citoyen – digne en tout point de la reconnaissance de la communauté. Au contraire, si son intervention ne vise qu'à accuser les pouvoirs publics d'injustice et à les désigner aux passions de la foule, puis, s'il s'efforce de faire abroger la loi de toute manière, ce sujet est indubitablement un perturbateur et un rebelle ».

Spinoza, *Traité théologico-politique*, chapitre XX

Questions :

1. **Dégagez l'idée principale du texte et les étapes de son argumentation.**
2. **Comment agir en *« excellent citoyen »* quand *« une loi est déraisonnable »* ? Citez le texte et explicitez-le.**
3. **Quelles sont les limites de la liberté d'expression selon Spinoza ? Citez le texte et explicitez-le.**
4. **La parole peut-elle contester le pouvoir ? Rédigez une réponse claire, structurée, argumentée et illustrée à cette question.**

Ce devoir sera réalisé individuellement en classe, sans documents autorisés, mais vous pouvez le préparer à la maison, grâce aux questions qui l'accompagnent.

Textes en écho…

« Il n'y a jamais eu de gouvernement qui soit exclusivement fondé sur l'emploi des moyens de la violence. Même le chef d'un régime totalitaire, dont la torture est le premier instrument de gouvernement, a besoin, pour son pouvoir, d'une base : la police secrète et son réseau d'indicateurs. Seule la constitution d'une armée de robots, qui éliminerait complètement, comme nous l'avons indiqué, le facteur humain, et permettrait à un homme de détruire quiconque, en pressant simplement sur un bouton, pourrait permettre de modifier cette prééminence fondamentale du pouvoir sur la violence. Le genre de domination le plus despotique que l'on ait pu concevoir, celui des maîtres sur leurs esclaves, qui leur furent toujours très supérieurs en nombre, ne reposait pas lui-même sur des moyens de contrainte particulièrement puissants, mais sur la supériorité de l'organisation du pouvoir – c'est-à-dire sur la solidarité organisée des maîtres. Les hommes isolés, qui ne peuvent avoir recours à l'appui de leurs semblables, n'ont jamais disposé d'un pouvoir suffisant pour se servir avec succès de la violence. Ainsi, dans le domaine des affaires intérieures, la violence constitue-t-elle la dernière instance du pouvoir contre les criminels ou les rebelles – c'est-à-dire contre des individus isolés qui, pour ainsi dire, refusent de se soumettre aux décisions de la majorité. Quant aux opérations de guerre, nous avons pu voir, au Viêt Nam, qu'une énorme supériorité dans les moyens de la violence peut s'avérer impuissante face à un ennemi mal équipé, mais fort bien organisé et disposant d'une puissance supérieure. Cette leçon n'est pas nouvelle ; c'est celle de toutes les guerres qui prennent la forme d'opérations de guérillas, leçon au moins aussi ancienne que la défaite subie en Espagne par les armées de Napoléon, jusqu'alors invaincues.
Pour reprendre un instant le langage conceptuel, nous dirons que le pouvoir, mais non la violence, est l'élément essentiel de toute forme de gouvernement. La violence est, par nature, instrumentale ; comme tous les instruments, elle doit toujours être dirigée et justifiée par les fins qu'elle entend servir. Ce qui exige ainsi une justification extérieure ne saurait représenter le principe constitutif essentiel. Dans les deux sens du terme, la fin de la guerre est la paix ou la victoire, mais il est impossible de dire ce que devra être la fin de la paix. La paix est un absolu, en dépit du fait que les périodes de guerre, au cours de l'histoire, aient presque toujours dépassé la durée des périodes de paix. Le pouvoir appartient à la même catégorie : on peut dire qu'il trouve « en lui-même sa propre fin ». (Certes, cela n'empêche pas les gouvernements d'avoir une certaine politique et de se servir de leur pouvoir en vue d'atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés. Mais la structure du pouvoir lui-même est antérieure à ces buts et leur survit, de sorte que, loin d'être un moyen en vue d'une fin, le pouvoir est en fait la condition même qui peut permettre à un groupe de personnes de penser et d'agir en termes de fin et de moyens.) Et comme le gouvernement est essentiellement un pouvoir organisé et institutionnalisé, la question que l'on entend poser fréquemment : « Quelle est la raison d'être du gouvernement ? » n'a en fin de compte guère de sens. On pourra donner une réponse qui appellera elle-même d'autres questions, comme lorsqu'on dit qu'il s'agit de permettre aux hommes de vivre ensemble, ou encore qui sera dangereusement utopique, comme de promouvoir le bonheur, ou de réaliser une société sans classes, ou quelque autre type d'idéal non politique qui, si l'on cherche à le réaliser pour de bon, conduira inévitablement à la tyrannie.

Le pouvoir peut se passer de toute justification du fait qu'il est inséparable de l'existence des communautés politiques ; mais ce qui lui est indispensable, c'est la légitimité. Vouloir faire de ces deux termes des synonymes est une source d'erreurs et de confusions non moins graves que le fait de confondre, ce qui est courant, le soutien avec l'obéissance. Aussitôt que plusieurs personnes se rassemblent et agissent de concert, le pouvoir est manifeste, mais il tire sa légitimité du fait initial du rassemblement plutôt que de l'action qui est susceptible de le suivre. Lorsque la légitimité est contestée, elle cherche à faire appel au passé, tandis que la justification se réfère à un objectif dont la réalisation se situe dans le futur. La violence peut être justifiable, mais elle ne sera jamais légitime. Plus les objectifs invoqués se trouvent à lointaine échéance, moins la justification paraîtra convaincante. Nul ne conteste l'utilisation de la violence dans le cas de la légitime défense, car le danger est non seulement évident, mais immédiat, et la fin justifiant les moyens est évidente.
Le pouvoir et la violence, tout en étant des phénomènes distincts, ont habituellement des manifestations communes. Dans tous les cas où l'on voit apparaître cette combinaison, le pouvoir est, comme nous l'avons vu, le facteur premier et prédominant. La situation est cependant totalement différente lorsqu'on se trouve en face de ces deux phénomènes à l'état pur – par exemple en cas d'invasion étrangère et d'occupation. Nous avons vu que l'assimilation courante du pouvoir et de la violence procède du fait que le gouvernement est défini par la domination de l'homme par l'homme par les moyens de la violence. Si le conquérant étranger ne trouve en face de lui qu'un gouvernement faible et une nation inaccoutumée à l'exercice du pouvoir politique, il lui sera facile d'imposer une telle domination. Dans tous les autres cas, cela s'avèrera d'une difficulté extrême, et l'envahisseur-occupant s'efforcera immédiatement d'installer un gouvernement à sa dévotion, c'est-à-dire de trouver un pouvoir autochtone susceptible de soutenir sa domination. La confrontation récente entre les chars russes et la résistance, totalement non violente, du peuple tchécoslovaque constitue un exemple typique de l'opposition entre la violence et le pouvoir à l'état pur. Mais si, dans un tel cas, la domination est difficile à établir, les difficultés ne sont pourtant pas insurmontables. Rappelons-nous que la violence ne dépend ni de l'opinion, ni du nombre, mais des instruments dont elle peut disposer, et, comme nous l'indiquions plus haut, les instruments de la violence, comme tous les autres outils, accroissent et multiplient les forces humaines. Ceux qui s'opposent à la violence avec les seules ressources du pouvoir ne tardent pas à découvrir qu'il leur faut affronter, non pas des hommes mais des engins faits de main d'homme, dont l'efficacité destructrice et inhumaine s'accroît en proportion de la distance qui sépare les antagonistes. Le pouvoir peut toujours être détruit par la violence ; l'ordre le plus efficace est celui que vient appuyer le canon du fusil, qui impose l'obéissance immédiate la plus complète. Mais il ne peut jamais être la source du pouvoir.
L'issue d'un affrontement direct entre la violence et le pouvoir est à peu près certaine. Si la stratégie de la résistance non-violente, fondée sur le pouvoir des masses, qui a été utilisée avec succès par Gandhi, avait trouvé en face d'elle, au lieu de l'Angleterre, la Russie de Staline, l'Allemagne de Hitler, ou même le Japon d'avant-guerre, elle ne se serait pas terminée par la décolonisation, mais bien par les massacres et la soumission. Toutefois, l'Angleterre en Inde, ou la France en Algérie, avaient de bonnes raisons pour ne pas aller jusqu'aux extrêmes limites de la force. Le règne de la pure violence s'instaure quand le pouvoir commence à se perdre. [...] On peut obtenir la victoire en se servant de la violence comme d'un substitut du pouvoir, mais le prix qu'il faut payer est très élevé ; car il n'est pas payé seulement par le vaincu, mais également par le vainqueur, qui voit s'affaiblir son propre pouvoir. Tel est plus particulièrement le cas lorsque le vainqueur bénéficie, sur le plan intérieur, d'un régime constitutionnel. [...] On a souvent dit que l'impuissance engendre la violence, et c'est tout à fait exact sur un plan psychologique, tout au moins dans le cas d'individus possédant une certaine force, physique ou morale. Ce qu'il faut remarquer, dans le domaine politique, c'est qu'un pouvoir qui se sent diminué est tenté de compenser par la violence cette perte de pouvoir. [...] Lorsque la violence n'est plus soutenue ni limité par le pouvoir, on assiste à ce retournement bien connu, où les moyens deviennent leur propre fin. La fin est alors déterminée par les moyens – les moyens de la destruction – et la conséquence est que cette fin conduit à la destruction de tout pouvoir.
Le facteur de désagrégation interne dont s'accompagne la victoire de la violence sur le pouvoir est particulièrement évident dans le cas où la terreur est utilisée pour maintenir une domination [...]. La terreur ne se ramène pas à la violence ; il s'agit de la forme de gouvernement qui s'instaure lorsque la violence, après avoir abouti à la destruction de tout pouvoir, se refuse à abdiquer et affirme au contraire son emprise. On a souvent remarqué que l'efficacité de la terreur dépend presque totalement du degré d'atomisation de la société. Toute forme d'opposition organisée doit disparaître avant que la terreur n'atteigne à son plus violent déchaînement. [...] La différence fondamentale entre une domination totalitaire, fondée sur la violence, et des dictatures ou tyrannies, établies par la violence, est que la première s'attaque non seulement à ses adversaires, mais tout aussi bien à ses amis ou partisans, car tout pouvoir l'effraie, même celui que peuvent détenir ses alliés. La terreur atteint son point culminant lorsque l'Etat policier commence à dévorer ses propres enfants, lorsque le bourreau d'hier devient la victime du jour. Et c'est aussi le moment où le pouvoir disparaît totalement. [...]
En résumé, il ne suffit pas de dire que, dans le domaine politique, il ne faut pas confondre pouvoir et violence. Le pouvoir et la violence s'opposent par leur nature même ; lorsque l'un des deux prédomine de façon absolue, l'autre est éliminé. La violence se manifeste lorsque le pouvoir est menacé, mais si on la laisse se développer, elle provoquera finalement la disparition du pouvoir. Il en résulte que la non-violence ne devrait pas être considérée comme le contraire de la violence. Parler d'un pouvoir non-violent est une tautologie. »

Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*, « Sur la violence »

Une prosopopée est une figure de style par laquelle l'orateur introduit dans son discours une personne morte ou absente, un animal, une chose ou une abstraction personnifiés, et les fait parler ou agir. Dans la Prosopopée des lois, célèbre passage du *Criton* de Platon, Socrate fait parler les lois d'Athènes.

« Conviens donc, Socrate, continueraient-elles peut-être, que si nous disons la vérité, ce que tu entreprends contre nous est injuste, que nous t'avons fait naître, nous t'avons nourri et élevé ; nous t'avons fait, comme aux autres citoyens tout le bien dont nous avons été capables ; et cependant, après tout cela, nous ne laissons pas de publier que tout Athénien, après nous avoir bien examinées et reconnu comment on est dans cette cité, peut, s'il n'est pas content, se retirer où il lui plaît, avec tout son bien : et si quelqu'un ne pouvant s'accoutumer à nos manières, veut aller habiter ailleurs, ou dans une de nos colonies, ou même dans un pays étranger, il n'y pas une de nous qui s'y oppose ; il peut aller s'établir où bon lui semble, et emporter avec lui sa fortune. Mais si quelqu'un demeure, après avoir vu comment nous administrions la justice ; et comment nous gouvernons en général, dès là nous disons qu'il s'est de fait engagé à nous obéir ; et s'il y manque, nous soutenons qu'il est injuste de trois manières : il nous désobéit, à nous qui lui avons donné la vie ; il nous désobéit, à nous qui sommes en quelque sorte ses nourrices ; enfin, il trahit la foi donnée, et se soustrait violemment à notre autorité, au lieu de la désarmer par la persuasion ; et quand nous nous bornons à proposer, au lieu de commander tyranniquement, quand nous allons jusqu'à laisser le choix ou d'obéir ou de nous convaincre d'injustice, lui, il ne fait ni l'un ni l'autre. »

Platon, *Criton*, 51c sqq., « Prosopopée des lois »

HLP / PHILOSOPHIE	A RENDRE LE :
DOSSIER N° 3 – LES POUVOIRS DE LA PAROLE / LES SEDUCTIONS DE LA PAROLE	

Les effets de la parole, son pouvoir de plaire, de séduire et d'émouvoir constituent le troisième axe de ce chapitre. Ces effets sont étudiés en premier lieu à partir des corpus poétiques, rhétoriques et philosophiques des périodes de référence. Cette étude a notamment pour objets :
- la parole poétique ; la mise en scène de la parole et sa relation avec les autres arts ; les procédés de fiction (fable, parabole, allégorie) ;
- les valeurs du véridique, du sincère et de l'authentique dans la communication verbale ; la parole séductrice et les procédés d'emprise ; l'amour et ses déclarations.

Les séductions de la parole ont été dès l'Antiquité un objet de polémique. Le poète et le dramaturge ont mis en scène, parfois sur le mode de la satire, l'orateur et le philosophe ; le philosophe a fait à l'orateur et au poète un procès en sophistique et en mensonge. L'étude de ces arguments et de ces représentations fournit aux élèves de première l'occasion d'aborder la philosophie dans ses relations d'emblée complexes avec les arts du langage.
Si l'étude des pouvoirs de la parole doit s'appuyer principalement sur des textes antiques, classiques et médiévaux, elle peut s'enrichir de références comparatives à d'autres sociétés et cultures que celles qui ont constitué et recueilli l'héritage gréco-latin. Moyennant l'usage de certains textes et documents d'époques ultérieures, elle engage à une mise en perspective de l'héritage antique et médiéval et à une réflexion sur sa transmission jusqu'à notre époque.

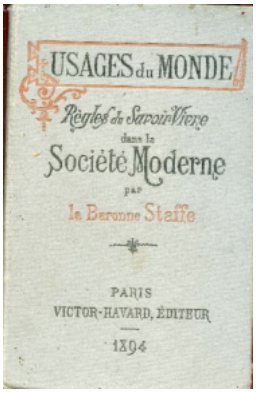
CONSIGNES :

1. Le **but de ce troisième dossier** est de continuer à s'entraîner à l'investigation philosophique, par la lecture des textes, leur explication et la composition de l'argumentation. Son étude se conclut par un oral de synthèse et un devoir écrit réalisé en classe. **Les absents (à l'oral et/ou à l'écrit) sont convoqués à un écrit de rattrapage.**

2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte. Attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe !

3. L'oral de synthèse est à réaliser en **groupe de quatre à six membres**. Le devoir écrit est à réaliser **individuellement**.

Exercice 1



A bien des égards, le XIXe siècle peut être considéré comme l'âge d'or de la politesse bourgeoise. Alors que la Révolution avait violemment mis en cause la politesse de l'Ancien Régime, jugée frivole et inégalitaire, l'arrivée de Bonaparte au pouvoir (1799), puis surtout la Restauration de 1814, vont marquer un retour aux principes du savoir-vivre. Mais alors que la politesse aristocratique était centralisée (la cour donnait le ton) et qu'un noble, un bourgeois ou un paysan n'avaient pas le même code de conduite, la nouvelle politesse était celle d'une société bourgeoise, relativement égalitaire, où les normes de bienséances tendaient à être les mêmes pour tous.

La politesse est souvent alors perçue comme un moyen de reconnaissance pour se distinguer des paysans et des prolétaires, et créer ainsi de nouvelles barrières. Mais ces barrières sont mouvantes, tout comme les frontières de la bourgeoisie. Au fur et à mesure de leur diffusion, jusque dans les milieux les plus modestes, la sophistication progressive des règles de savoir-vivre leur permet d'être encore un outil de distinction. S'explique ainsi le développement fulgurant des manuels de savoir-vivre, genre littéraire à part entière et rendu socialement indispensable.

Blanche-Augustine-Angèle Soyer, plus connue sous le nom de Baronne Staffe, titre usurpé, (née à Givet en 1843 et morte à Savigny-sur-Orge en 1911) est connue principalement pour son best-seller, *Usages du monde : règles du savoir-vivre dans la société moderne*, dans lequel elle expose les bonnes manières dans la société bourgeoise de la fin du XIXe siècle. Selon elle, leur principe est le suivant : *« il faut faire intervenir son moi le moins possible, c'est presque toujours un sujet gênant ou ennuyeux pour autrui »*. **On trouve ci-après le chapitre consacré aux « rapports avec les professeurs ».**

« Devoirs des enfants.
Les enfants auxquels on fait donner des leçons à la maison seront toujours soigneusement habillés pour recevoir leur professeur. Il y aurait de la grossièreté à les laisser paraître, en sa présence, avec des cheveux ébouriffés et des vêtements souillés ou négligés — vêtements qu'ils ne doivent, au reste, porter en aucune circonstance.
On exigera qu'ils parlent très poliment, respectueusement même, à ceux qui prennent la peine de les instruire. On réprimera toute velléité de révolte contre l'autorité du professeur ; à moins de circonstances exceptionnelles, on ne prendra jamais parti pour eux contre lui.
Les enfants reconduisent à la porte leur professeur qui est leur supérieur par l'âge et par le savoir.
Devoirs des parents.
Lorsqu'une fille a des maîtres masculins, la mère, la gouvernante ou une femme de chambre d'un certain âge assiste toujours à la leçon.
Le prix des leçons étant convenu d'avance, à l'époque fixée pour les payer, on dépose la somme due (enveloppée, avec adresse manuscrite) sur la table à écrire, à la place du professeur. Il serait impoli de mettre cet argent dans la main de celui auquel il est destiné.
On invite quelquefois le professeur à dîner, dans quelque position qu'on se trouve ; il n'y a à cela nul inconvénient, car nous supposons qu'on a choisi des gens recommandables pour leur confier l'âme ou l'esprit de ses enfants.
On peut également faire quelques présents au professeur. Le plus fier les acceptera s'ils sont choisis et surtout offerts avec tact. Il comprendra très bien qu'on veut lui prouver qu'indépendamment du prix payé, on lui est encore redevable. On choisit l'occasion du Jour de l'An, sa fête de nom, un anniversaire. Le professeur est-il dans l'aisance, on lui offre une jolie chose, pas précisément utile : un beau livre, un bibelot, une arme de luxe ou un éventail, selon le sexe.
Est-il, au contraire, dans une position précaire, on le priera d'accepter un manchon (s'il s'agit d'une femme), un col de fourrure pour pardessus (s'il s'agi d'un homme) ; une épingle de chapeau, une épingle de cravate ; une demi-douzaine de paires de gants, différenciés, c'est-à-dire gants fourrés et gants de ville, gants du soir ; une canne, une ombrelle, etc.
Les parents parlent toujours aux professeurs de leurs fils ou filles avec la plus parfaite politesse, donnant ainsi l'exemple à leurs enfants et témoignant, par ce moyen, de leur reconnaissance à ceux qui enseignent un art ou une science aux êtres qui leur sont le plus chers. Le payement tout sec n'est pas suffisant, il faut y ajouter une gratitude sincère.
Ces indications serviront également dans les relations avec le proviseur d'un lycée, le principal d'un collège ; une institutrice, la directrice d'un pensionnat, la supérieure d'un couvent (avec cette dernière, on introduira une nuance très marquée de respect).
Devoirs des professeurs.
Le professeur, lui, est tenu de se présenter convenablement vêtu : des habits tachés, du linge négligé, une barbe longue feraient la plus mauvaise impression sur l'esprit de l'élève. Il lui parlera avec bienveillance, mais d'un ton où l'on sente l'autorité. Enfin la plus élémentaire loyauté lui commandera de ne jamais laisser échapper, en sa présence, un mot qui offense une croyance, la délicatesse, la morale. Dans ses rapports avec les parents, son attitude aura toute la dignité voulue, si elle est aussi éloignée de la hauteur que de la platitude. »

Questions :

1. **Comment peut-on caractériser les gestes de la bienséance ?**
2. **Quelles sont les raisons justifiant un tel carcan imposé au corps ?**
3. **Pourquoi le costume est-il une marque de bienséance ?**
4. **Pourquoi ne peut-on pas s'habiller comme on veut ?**

En écho…

***Les Règles du savoir-vivre dans la société moderne* est un texte ironique, drôle et rythmé, inspiré par le manuel de bonnes manières écrit en 1889 par la baronne Staffe. Jean Luc Lagarce s'amuse, au début années 1980, à commenter cet ouvrage en l'amendant.**

« Naître, ce n'est pas compliqué. Mourir, c'est très facile. Vivre, entre ces deux événements, ce n'est pas nécessairement impossible. Il n'est question que de suivre les règles et d'appliquer les principes pour s'en accommoder, il suffit de savoir qu'en toutes circonstances, il existe une solution, un moyen de réagir et de se comporter, une explication aux problèmes, car la vie n'est qu'une longue suite d'infimes problèmes, qui, chacun, appelle et doit connaître une réponse.
Un certain nombre de pratiques solutions permet d'échapper à l'incertitude, au doute, à la terrible réaction spontanée, à l'émotion soudaine, à la joie si grossière, à la cordialité la plus généreuse ou à la douleur sincère.
Apprendre à vivre, savoir vivre, protègera toujours du naturel, et rassurera sur l'animal qui ne demande qu'à ressurgir : cette part de nous si mal élevée qui laisserait parler son cœur, s'approcher de ceux qu'ils aiment sans conscience de leur rang et leur place dans le Monde et s'éloigner des faux-semblants.
Il s'agit de connaître et d'apprendre, dès l'instant déjà si mondain de sa naissance, à tenir son rang et respecter les codes qui régissent l'existence. Il s'agit encore de peser le pour et le contre, évaluer les valeurs et les intérêts qui autorisent les fiançailles, le mariage – nous ne parlons pas d'amour – les lois qui régissent les sentiments affectifs et qui mènent toujours, sans ces erreurs fatales et triviales de l'instinct, vers la parfaite harmonie sociale. Il s'agit enfin de contrôler ses peines, de pleurer en quantité nécessaire et relative, de juger de l'importance de son chagrin et toujours, dans les instants les plus difficiles de la vie, d'évaluer la juste part qu'on leur accorde.
Appuyé sur le livre des convenances, des usages et des bonnes manières, faisant toujours référence, sans jamais rien laisser passer de sa propre nature intime, cette bête incontrôlable qui ne laisse parler que son cœur, c'est bien risible, faisant toujours référence et ne voulant pas en démordre, à la bienséance, l'étiquette, les recommandations, le bon assortiment des objets et des personnes, le ton et l'ordre, on se tiendra toujours bien, on sera comme il faut, on ne risquera rien, on n'aura jamais peur. »

Jean-Luc Lagarce, *Règles du savoir-vivre dans la société moderne*

Exercice 2

Dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, Usbek, un noble persan, adresse des lettres à ses amis pour leur décrire ses impressions face aux habitudes culturelles qu'il découvre en France. Montesquieu utilise ainsi un moyen qui va devenir courant chez les philosophes des Lumières : la création d'un personnage étranger pour porter un regard neuf, critique sur la société française. Dans la lettre LXXIV adressée à son ami Rica, Usbek rapporte sa visite à un grand seigneur.

« Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux.

Que cela veut-il dire, monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre ? Ce n'est pas cela, me dit-il. Ah ! J'entends ; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent ; si cela est, je n'ai faire d'y aller ; je prends déjà condamnation, et je la lui passe tout entière.

Il fallut pourtant marcher ; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me laisser de l'admirer. « Ah ! Bon Dieu ! dis-je en moi-même, si lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! » Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance ; ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers ; lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien. (De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715). »

Question : Après avoir lu attentivement le texte, expliquez dans quelle mesure Montesquieu suggère que la grandeur n'est pas seulement une affaire d'apparence.

Exercice 3

L'art de la dissimulation, le goût du masque et la capacité de jouer des apparences est, depuis toujours, l'art suprême de l'homme de cour. Autour des puissants, gravitent des flatteurs qui n'ont de cesse de plaire au roi pour protéger leurs propres intérêts. Cela étant, cet art doit être assez subtil pour que le masque n'apparaisse pas comme une grimace grossière. C'est ainsi que Baldassare Castiglione, dans *Le Livre du courtisan*, publié en 1528, recommande à l'homme de cour de faire preuve de *sprezzatura* (nonchalance). Il s'agit pour Castiglione *« de fuir le plus que l'on peut, comme une très âpre périlleuse roche, l'affectation : et pour dire, peut-être, une parole neuve, d'user en toutes choses d'une certaine nonchalance, qui cache l'artifice, et qui montre ce qu'on fait comme s'il était venu sans peine et quasi sans y penser »* ; en effet, *« le vrai art est celui qui ne semble être art »*.

Question : Quel est le sens de cette formule paradoxale : *« le vrai art est celui qui ne semble être art »* ? Que peut-on en déduire sur la conception que se fait Castiglione de l'élégance ? Dans quelle mesure peut-on comparer cette conception avec celle de Brummell, affirmant que *« la véritable élégance consiste à ne pas se faire remarquer »* ?

Exercice 4

***Martin Eden* est un roman de l'écrivain américain Jack London, publié en 1909. L'histoire se déroule au début du XXe siècle. Martin Eden est un jeune marin d'Oakland, né dans les bas-fonds, l'ignorance et la violence. Sa vie est faite d'aventures, de voyages, mais aussi de brutalité et de travail. Lors d'une rixe, il défend un jeune homme. Celui-ci, issu de la classe aisée, l'invite chez lui à dîner pour le remercier. A cette occasion Martin rencontre sa sœur Ruth Morse, jeune fille délicate dont il tombe amoureux. Il décide de s'instruire pour la conquérir. Petit à petit, d'abord pour plaire à la jeune fille qu'il aime, puis par goût réel de l'étude, il se forge une culture encyclopédique et s'efforce de devenir célèbre en devenant écrivain. Mais malgré le talent qu'il pense avoir, il n'arrive pas à vivre de sa plume. Ruth, qui devient sa fiancée, préférerait qu'il trouve une situation sûre, plutôt que de continuer à écrire. Il constate que la bourgeoisie, qui était son modèle initial, ne comprend rien à la culture ; seules quelques personnes, comme son ami Russ Brissenden, dialoguent réellement avec lui. Après la parution d'un article dans un journal local qui le présente comme socialiste, ce qu'il n'est pas, Ruth le quitte. Brissenden meurt alors qu'Eden a fait paraître le poème que son ami ne voulait pas publier. Eden n'a plus le goût d'écrire, mais brusquement il devient un auteur à succès. Il envoie aux revues les œuvres qu'il leur avait soumises précédemment, mais cette fois-ci, les éditeurs les acceptent et en demandent plus, le propulsant vers la gloire. Voulant se libérer de l'hypocrisie envahissante, Martin Eden part pour s'établir sur une île du Pacifique. Sur le bateau, il se laisse glisser à la mer.**

Premier dîner

« Se rendre dans la salle à manger fut une opération cauchemardesque. Il lui sembla qu'il n'y arriverait jamais – et il n'y parvint qu'avec des haltes soudaines et des trébuchements, des saccades et des embardées. Mais enfin il l'atteignit et se trouva assis à côté d'Elle. Le déploiement de couteaux et de fourchettes l'effraya et lui parut hérissé d'embûches. Il les regarda, fasciné, si bien que leur miroitement devint le fond sur lequel se mouvait une succession d'images. Il se revit dans l'entrepont d'un schooner : lui et ses compagnons mangeaient du bœuf salé avec leurs doigts et des couteaux à cran d'arrêt, ou puisaient avec des cuillers de fer toutes bosselées, une épaisse soupe aux pois dans de grossières gamelles. La puanteur du mauvais bœuf emplissait ses narines, tandis qu'il entendait, accompagnant le crissement des membrures et le gémissement des cloisons étanches, les bruyants claquements des mâchoires. En regardant ses compagnons, il estimait qu'ils mangeaient comme des cochons. Mais ici, il ferait attention de ne pas faire de bruit et toute sa volonté se tendrait vers ce but.

Son regard fit le tour de la table. Arthur et Norman étaient en face de lui. C'étaient ses frères, à Elle. Son cœur eut un chaleureux élan vers eux. Comme cette famille était unie ! Il revit la jeune fille courant au-devant de sa mère, leur baiser, le tableau qu'elles faisaient toutes deux en s'avançant, les bras entrelacés. De pareils témoignages d'affection entre enfants et parents n'existaient pas, dans son milieu. C'était une révélation des choses auxquelles pouvait prétendre ce monde supérieur – et il en fut ébloui. Par sympathie, son cœur fondit de tendresse. Toute sa vie, il avait été affamé d'amour – mais il avait dû s'en passer, et s'était endurci à la tâche. Il avait ignoré que l'amour lui était nécessaire et l'ignorait encore. Mais il en voyait les manifestations qui l'émouvaient profondément.

M. Morse n'était pas là, heureusement. Il était déjà suffisamment ardu de causer avec Elle et sa mère et son frère Norman (Arthur, il le connaissait déjà un peu). De sa vie il n'avait peiné aussi durement, lui sembla-t-il. Les travaux les plus pénibles n'étaient que des jeux d'enfants, comparés à cette épreuve… Sur son front perlaient de minuscules gouttes de sueur et sa chemise était trempée par tant d'exercices inaccoutumés. Il lui fallait manger d'une façon inhabituelle, se servir d'étranges ustensiles, regarder subrepticement autour de lui pour savoir comment accomplir chaque nouveau rite ; de plus, recevoir le flot d'impressions neuves qui l'inondaient, les noter, les classer. Le plus dur, peut-être, était de refréner cet élan vers Elle qui le tenaillait sous la forme d'une inquiétude sourde et douloureuse, d'un désir torturant de l'approcher, de cheminer sur la même route qu'Elle. Mais comment diminuer l'effroyable distance qui les séparait ?... Il lui fallait aussi, furtivement, guetter les autres, pour choisir le couteau ou la fourchette qu'il convenait de prendre pour tel ou tel plat, enregistrer les traits de cette personne, les évaluer et les comparer à ceux de la Femme Esprit. Puis, il lui fallait parler, écouter et répondre au bon moment, en se surveillant sévèrement – lui qui était habitué à un si grand relâchement de langage ! Et, pour ajouter encore à son embarras, il y avait l'incessante menace du maître d'hôtel – terrible sphinx qui apparaissait silencieusement par-dessus son épaule et parlait par énigmes qu'il s'agissait de résoudre immédiatement. Tout le temps du repas, il fut oppressé par l'idée des rince-doigts. Leur spectre ne cessait de le hanter. Quand viendraient-ils ? et à quoi pouvaient-ils bien ressembler ?... Dans quelques minutes, peut-être seraient-ils là et lui, Martin Eden, assis à la même table que les surhommes qui en faisaient usage, s'en servirait comme eux ! Enfin, dominant tout, revenait l'angoissant problème : quelle attitude adopter ? Tantôt, lâchement, il décidait de jouer un rôle, tantôt, plus lâchement encore, il se disait qu'il n'y réussissait pas, qu'il n'était pas fait pour le mensonge et qu'il se rendrait ridicule.

Au début du dîner, il fut très silencieux, tant était grande la tension de tout son être. Il ignorait que son silence donnait un démenti à Arthur, qui la veille leur avait annoncé qu'il allait amener un sauvage à dîner, mais qu'il ne faudrait pas s'en effrayer, parce que ce sauvage les intéressait sûrement. Jamais Martin Eden n'aurait imaginé le frère de son idole capable d'une telle trahison, étant donné surtout qu'il avait eu la chance de sortir ce frère d'une bagarre dont l'issue menaçait d'être fâcheuse pour lui.

Il était donc installé à cette table, à la fois gêné parce qu'il ne se trouvait pas dans son milieu et charmé de ce qui se passait autour de lui. Pour la première fois il comprenait que l'acte de manger pouvait être autre chose qu'une fonction. Il ignorait d'ailleurs ce qu'il mangeait : c'était de la nourriture, voilà tout ! Il nourrissait son amour de la beauté à cette table où manger devenait esthétique. Son cerveau bouillonnait. Il entendait des mots qui pour lui n'avaient aucun sens, d'autres qu'il n'avait vus que dans les livres et que pas une de ses connaissances passées n'aurait été capable de prononcer. Quand il entendait un de ces mots tomber négligemment des lèvres d'un membre de cette extraordinaire famille – sa famille à Elle – un frisson délicieux le parcourait.

Tout le romanesque, toute la beauté des livres se réalisaient. Il se trouvait dans cet état rare et merveilleux, où on voit ses rêves se dégager des limbes de la fantaisie et prendre corps.

Il se tenait donc à l'arrière-plan ; il écoutait, dégustait, et répondait par monosyllabes : « Oui, madame », « Non, madame », « Non, mademoiselle » et « Oui, mademoiselle ». Il avait du mal à ne pas dire comme les marins : « Oui, capitaine » au frère, mais il sentait que ce serait donner une preuve de plus d'infériorité – et que dirait Celle qu'il voulait conquérir ?...

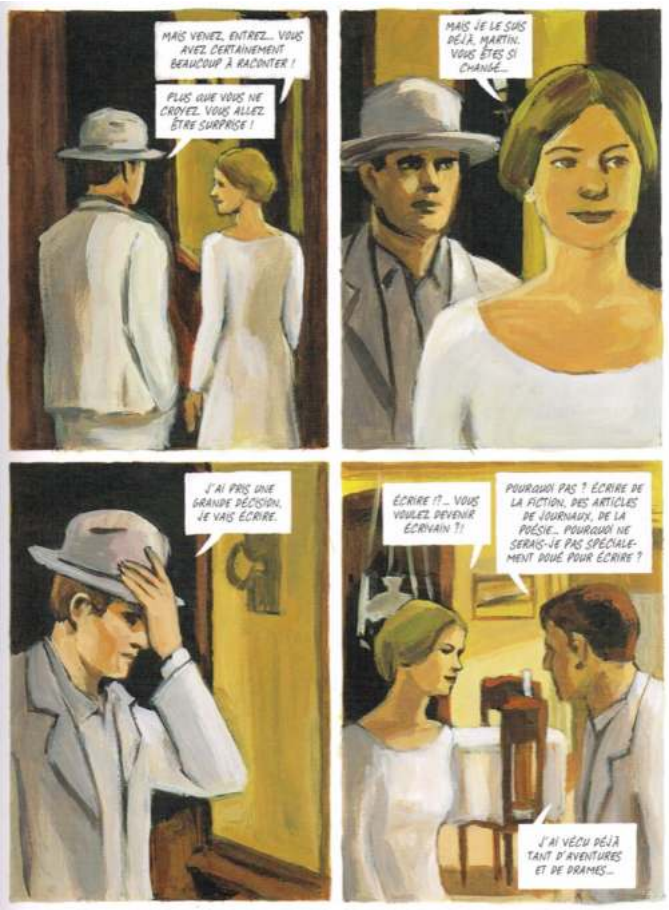
« Bon Dieu ! se disait-il, je vaux autant qu'eux et, s'ils savent un tas de trucs que je ne sais pas, je pourrais leur en apprendre quelques autres dont ils ne se doutent pas.

L'instant d'après, quand Elle ou sa mère l'appelaient M. Eden, son orgueil agressif s'évanouissait et il exultait de joie. Il était un homme civilisé, qui était ce qu'il était et dînait côte à côte avec des héros de romans ; lui-même évoluait dans ce roman et ses faits et gestes seraient un jour imprimés dans un livre.

Cependant, tandis qu'il donnait à Arthur un si flagrant démenti en se révélant agneau bêlant et timide, son cerveau se torturait à élaborer une ligne de conduite, car il n'avait vraiment rien d'un agneau bêlant et un rôle de second plan ne convenait nullement à sa nature orgueilleuse. Il ne parlait que lorsqu'il le fallait absolument et alors sa conversation

ressemblait à son entrée dans la salle à manger : remplie de cahots et d'arrêts brusques – tandis qu'il fouillait dans son vocabulaire, à la recherche de l'expression exacte ; il hésitait à se servir des mots qu'il savait être justes, mais qu'il craignait de ne pouvoir prononcer convenablement, en écartait d'autres qu'il jugeait grossiers. Mais il était, pendant tout ce temps, oppressé par le sentiment que cette recherche de langage le rendait stupide et l'empêchait d'exprimer sa pensée intime. Son amour de la liberté, également, se cabrait contre la contrainte – celle de la pensée, comme celle du carcan qui lui encerclait le cou, sous forme de faux col. Et puis, il ne savait pas s'il pouvait tenir le coup. Sa puissance de pensée et de sensibilité était grande autant qu'était opiniâtre et vif son esprit. Emporté par la spontanéité de ses sensations, il lui arrivait d'oublier où il était et il finissait par employer son pauvre langage d'antan. »

Première leçon de grammaire



« Il me semble que la première des choses est de vous procurer une grammaire. Votre façon de parler est... (elle avait l'intention de dire « épouvantable » mais elle atténua en disant :) assez incorrecte.
Il rougit et son front se mouilla.
– Je sais : je parle argot, je dis un tas de mots que vous ne comprenez pas. Mais voilà… Ce sont les seuls mots que je sache prononcer, en somme. Dans mon cerveau, j'ai bien d'autres mots, des mots ramassés dans les livres, mais comme je ne sais pas les prononcer, je ne m'en sers pas.
– Ce n'est pas tant ce que vous dites, que la manière dont vous le dites. Vous ne m'en voulez pas d'être franche ? Je ne voudrais pas vous blesser.
– Non, non ! s'écria-t-il en la bénissant secrètement pour sa gentillesse. Allez-y ! Il faut que je le sache et j'aime mille fois mieux que ce soit par vous !
– Eh bien ! vous dites « un atmosphère » au lieu « d'une atmosphère » et « que je sais » pour « que je sache ». Vous faites des « doubles négations »...
–Qu'est-ce que c'est que ça, une double négation ? demanda-t-il en ajoutant humblement : Vous voyez, je ne comprends même pas vos explications.
– Il est vrai que je ne vous l'ai pas expliqué, dit-elle en souriant. Une double négation, c'est quand – voyons – enfin : par exemple vous diriez : « Je ne sais pas ne pas vous l'expliquer. » La première partie de la phrase est négative, la deuxième partie est négative aussi, la règle étant que deux négations font une affirmation, le sens de votre phrase serait que vous sauriez l'expliquer.
– C'est parfaitement clair ! je n'y avais pas pensé, dit-il après avoir écouté attentivement – et certainement je ne ferai plus cette faute-là.
La rapidité avec laquelle il comprenait la surprit et lui fit plaisir.
– Vous trouverez tout ça dans la grammaire, continua-t-elle. Et puis voici autre chose que j'ai remarqué dans votre façon de parler. Vous dites : « j'y ai dit » au lieu de « je lui ai dit ». Cela ne choque pas votre oreille : J'y ai dit ?
Il réfléchit une seconde, puis avoua simplement en rougissant :
– J'peux pas dire que ça me choque.
– Pourquoi encore ne dites-vous pas : je ne peux pas dire, reprit-elle. Et la façon dont vous avalez la moitié des mots ! c'est terrible !
Il se pencha en avant, tenté de se mettre à genoux devant un être si merveilleusement éduqué.
– Ecoutez ! il m'est impossible de tout vous montrer. Il vous faut une grammaire ; je vais en chercher une et vous montrerai comment commencer.
Elle se leva et il en fit autant, hésitant entre le vague souvenir d'une chose qu'il avait lue sur le savoir-vivre, et la crainte qu'elle ne crût qu'il s'en allait.
– A propos, monsieur Eden, s'écria-t-elle en quittant la pièce, qu'est-ce que c'est qu'être poivre ? Vous l'avez dit plusieurs fois.
– Oh ! être poivre ? dit-il en riant. C'est de l'argot ! c'est quand on a trop bu.
– Ne vous servez pas dans ce cas du pronom « on », dites plutôt « je », riposta la jeune fille gaiement.
Quand elle revint avec la grammaire, elle approcha sa chaise – il se demanda s'il devait l'aider – et s'assit à côté de lui. Alors qu'ils lisaient ensemble, leurs têtes inclinées se frôlaient. C'est à peine s'il pouvait suivre ses explications, tant ce voisinage délicieux le troublait. Mais, lorsqu'elle entreprit de lui démontrer l'importance des conjugaisons, il oublia tout. Jamais il n'avait entendu parler de conjugaison et ce qu'il entrevit de la construction du langage l'émerveilla. Il se pencha davantage au-dessus du livre et les cheveux blonds caressèrent sa joue. Il ne s'était évanoui qu'une fois dans sa vie et crut qu'il allait recommencer. C'est à peine s'il pouvait respirer, tout le sang de son cœur lui sembla bondir à sa gorge, prêt à l'étouffer. Jamais elle n'avait paru si accessible. Pour le moment, un pont était jeté sur le gouffre qui les séparait. Et cependant, son respect pour elle n'en était nullement diminué. Elle n'était pas descendue des hauteurs. C'était lui qui s'élevait dans les nuages, vers elle. Son sentiment demeurait aussi fervent, aussi immatériel. Il lui sembla qu'il avait indûment touché au tabernacle sacré et, soigneusement, il éloigna sa tête de ce contact délicieux qui l'avait électrisé tout entier, incident dont elle ne s'était nullement doutée. »

Question : Ruth est-elle élégante ? ***« Elle avait une de ces mentalités comme il y en a tant, qui sont persuadées que leurs croyances, leurs sentiments et leurs opinions sont les seuls bons et que les gens qui pensent différemment ne sont que des malheureux dignes de pitié. C'est cette même mentalité qui de nos jours produit le missionnaire qui s'en va au bout du monde pour substituer son propre Dieu aux autres dieux. A Ruth, elle donnait le désir de former cet homme d'une essence différente, à l'image des banalités qui l'entouraient et lui ressemblaient. »*****, dit Jack London…**

Exercice 5 : être jeune

Cyrano de Bergerac **est l'une des pièces les plus populaires du théâtre français et la plus célèbre de son auteur, Edmond Rostand. Elle a été créée le 28 décembre 1897 au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, et son succès ne s'est jamais démenti depuis. Elle est la pièce la plus jouée en France et elle est mondialement connue. Son personnage principal, Cyrano, fin bretteur et brillant rhéteur, est doté d'un très grand nez, dont il a honte (c'est à cause de cette protubérance qu'il n'ose pas déclarer sa flamme à Roxane, la femme qu'il adore) et dont les autres se moquent souvent. Mais dans la célébrissime tirade des nez, Cyrano retourne le stigmate et assène une volée de bois vert au Vicomte imbécile qui a osé le provoquer.**

Le Vicomte.
Personne ?…
Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !…
(Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.)
Vous… vous avez un nez… heu… un nez… très grand.

Cyrano*, gravement.*
Très.

Le vicomte*, riant.*
Ha !

Cyrano*, imperturbable.*
C'est tout ?…

Le vicomte.
Mais…

Cyrano.
Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire… Oh ! Dieu !… bien des choses en somme…
En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse ! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse !
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »
Descriptif : « C'est un roc !… c'est un pic !… c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ?… C'est une péninsule ! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »
Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »
Truculent : « Çà, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »
Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant sur le sol ! »
Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »
Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc est à la mode ?
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode ! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral ! »
Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue ! »
Campagnard : « Hé, ardé ! C'est-y un nez ? Nanain !
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain ! »
Militaire : « Pointez contre cavalerie ! »
Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie ?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot ! »
Enfin parodiant Pyrame en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie ! Il en rougit, le traître ! »
– Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit :
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

De Guiche*, voulant emmener le vicomte pétrifié.*
Vicomte, laissez donc !

Le vicomte*, suffoqué.*
Ces grands airs arrogants !
Un hobereau qui… qui… n'a même pas de gants !
Et qui sort sans rubans, sans bouffettes, sans ganses !

Cyrano.
Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet ;
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.
Mais je marche sans rien sur moi qui ne reluise,
Empanaché d'indépendance et de franchise ;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset,
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.

Le vicomte.
Mais, monsieur…

Cyrano.
Je n'ai pas de gants ?… La belle affaire !
Il m'en restait un seul… d'une très vieille paire !
– Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :
Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un.

Le vicomte.
Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule !

Cyrano*, ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter.*
Ah ?… Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule
De Bergerac.

En 2016, Alexis Michalik créée *Edmond*, comédie qui retrace l'écriture de *Cyrano de Bergerac* par Edmond Rostand. La pièce connaît un grand succès. Elle a fait l'objet d'une adaptation en bande dessinée, scénarisée par Alexis Michalik et Léonard Chemineau et dessinée par Léonard Chemineau, parue fin 2018. En janvier 2019, est sorti au cinéma le film réalisé par Alexis Michalik et adaptée de sa pièce.

Le pauvre Edmond est à la peine : il doit, en une soirée, écrire la pièce qu'il a promise au grand Coquelin… Mais dans un café, il trouve une idée géniale ! Et l'inspiration…

A vous de jouer !

Le but de l'exercice est de réécrire la célèbre « tirade des nez » et d'interpréter ce travail d'imitation.

Oral à présenter devant la classe ; 10 minutes maximum.

Autorisation d'utiliser des notes en soutien mais obligation d'une interprétation détachée de la seule lecture. L'exposé est organisé ; les rôles sont distribués ; la parole est également répartie. Les membres de l'équipe sont debout pendant leur prestation. On n'a pas le droit d'apporter une épée : seul le verbe vaut comme arme !

Trop jeune ? On pouvait dire bien des choses, en somme…

Imaginons que Cyrano, en plus de souffler les mots d'amour qui manquent à Christian pour séduire Roxane, ait fait profession de circuler de pièces de théâtre en pièces de théâtre et qu'il vienne au secours de Rodrigue, le fils ardent de Don Diègue, au moment où il provoque le Comte en duel pour venger l'honneur de son père.
***« Aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années »* fait dire Corneille à Rodrigue dans *Le Cid*. Mais si on imaginait un Rodrigue tout aussi vaillant et un peu plus moqueur, assénant au Comte une tirade qui humilie ce fat ?**
En avant pour Cyrano au secours de Rodrigue, Rostand chez Corneille et les élèves de première au service du théâtre français !

Le Vicomte.
Personne ?…
Attendez ! Je vais leur lancer un de ces traits !…
(Il s'avance vers le groupe des Cyrano qui l'observe, et se campant devant eux d'un air fat.)
Vous… vous avez un air… un air de jeune présomptueux.

Les Cyrano (pour Rodrigue), *gravement.*
Très.

Le vicomte, *riant.*
Ha !

Les Cyrano, *imperturbables.*
C'est tout ?…

Le vicomte.
Mais…

Les Cyrano (à tour de rôle et toujours pour Rodrigue).
Ah ! non ! c'est un peu court, vieil homme !
On pouvait dire… Oh ! Dieu !… bien des choses en somme…
En variant le ton, — par exemple, tenez :

Agressif
Amical
Descriptif
Curieux
Gracieux
Truculent
Prévenant
Tendre
Pédant
Cavalier
Emphatique
Dramatique
Admiratif
Lyrique
Naïf
Respectueux
Campagnard
Militaire
Pratique

A vous de compléter les variations à partir du thème.

Pour aller plus loin…

Madame est servie

Dans le monde bourgeois, les manières de table sont caractérisées par le contrôle et la maîtrise des gestes. Ces règlements pointilleux apparaissent comme un instrument idéal pour structurer la famille et contribuer à l'ordre social. Au XIXe siècle, le dîner bourgeois considéré comme le plus important est le dîner prié, qui est l'occasion de se montrer et d'affirmer son statut. Le protocole est rigoureux. Huit jours avant, les convives reçoivent un carton d'invitation. Le jour convenu, les hôtes sont accueillis dans le salon. Une fois le dîner prêt, le domestique annonce la formule consacrée : « Madame est servie ». Les invités pénètrent alors, selon leur rang, dans la salle à manger et sont placés par la maîtresse de maison autour de la table. Calquées sur le modèle aristocratique, les manières de table bourgeoises sont établies pour se distinguer du commun. Le dîner bourgeois est un moment de sociabilité important qui permet à la famille de recevoir, selon des mises en scène codifiées : tenues vestimentaires, règles de bienséance, gestuelles. Ce repas est placé sous le signe du loisir et du faste. C'est l'occasion de déployer l'argenterie, le cristal, la porcelaine et le linge de table immaculé. Le raffinement consiste à donner l'impression que les gens réunis autour de la table sont là dans un tout autre but que celui de manger.

« On pourrait, à propos des classes populaires, parler de franc-manger comme on parle de franc-parler. Le repas est placé sous le signe de l'abondance (qui n'exclut pas les restrictions et les limites) et, surtout, de la liberté : on fait des plats « élastiques », qui « abondent », comme les soupes ou les sauces, les pâtes ou les pommes de terre (presque toujours associées aux légumes) et qui, servies à la louche ou à la cuiller, évitent d'avoir à trop mesurer et compter – à l'opposé de tout ce qui se découpe, comme les rôtis. Cette impression d'abondance, qui est de règle dans les occasions extraordinaires et qui vaut, dans les limites du possible, pour les hommes, dont on remplit l'assiette deux fois (privilège qui marque l'accès du garçon au statut d'homme), a souvent pour contrepartie, dans les occasions ordinaires, les restrictions que s'imposent les femmes (en prenant une part pour deux, ou en mangeant les restes de la veille), l'accès des jeunes filles au statut de femme se marquant au fait qu'elles commencent à se priver. Il relève du statut d'homme de manger et de bien manger (et aussi de bien boire).
Au « franc-manger » populaire, la bourgeoisie oppose le souci de manger dans les formes. Les formes, ce sont d'abord des rythmes, qui impliquent des attentes, des retards, des retenues ; on n'a jamais l'air de se précipiter sur les plats, on attend que le dernier à se servir ait commencé à manger, on se sert et se ressert discrètement. On mange dans l'ordre, et toute coexistence de mets que l'ordre sépare, rôti et poisson, fromage et dessert, est exclue : par exemple, avant de servir le dessert, on enlève tout ce qui reste sur la table, jusqu'à la salière, et on balaie les miettes. Cette manière d'introduire la rigueur de la règle jusque dans le quotidien [...] est l'expression d'un habitus d'ordre, de tenue et de retenue qui ne saurait être abdiqué. A travers toutes les formes et tous les formalismes qui se trouvent imposés à l'appétit immédiat, ce qui est exigé – et inculqué –, ce n'est pas seulement une disposition à discipliner la consommation alimentaire par une mise en forme qui est aussi une censure douée, indirecte, invisible (en tout opposée à l'imposition brutale de privations) et qui est partie intégrante d'un art de vivre, le fait de manger dans les formes étant par exemple une manière de rendre hommage aux hôtes et à la maîtresse de maison, dont on respecte les soins et le travail en respectant l'ordonnance rigoureuse du repas. C'est aussi une manière de nier la consommation dans sa signification et sa fonction primaires, essentiellement communes, en faisant du repas une cérémonie sociale, une affirmation de tenue éthique et de raffinement esthétique. »

Pierre Bourdieu, *La Distinction*, 1979

« Rien dans les manières de table ne « va de soi », rien ne peut être considéré comme le résultat d'un « sentiment de gêne » naturel. Ni la cuillère, ni la fourchette, ni la serviette n'ont été inventées un jour, comme un outil technique, avec une finalité précise et un mode d'emploi détaillé : leur fonction s'est précisée peu à peu à travers les âges par l'influence directe des relations et coutumes sociales, leur forme a été fixée non sans tâtonnements. La moindre coutume de ce rituel flottant est l'aboutissement d'une évolution infiniment lente, et cette remarque s'applique même aux modes de comportement que nous jugeons « élémentaires » ou simplement « raisonnables », comme par exemple l'usage de prendre les liquides uniquement avec la cuillère ; chaque geste, la manière de tenir et de manipuler le couteau, la cuillère et la fourchette sont soumis à des normes élaborées pas à pas. Le mécanisme social de cette normalisation apparaît lui-même dans ses grandes lignes quand on examine ses différents aspects dans leur ensemble : il existe un milieu de cour plus ou moins fermé qui crée des modèles destinés d'abord à subvenir aux besoins de sa propre situation sociale et de la situation psychique qui en découle. La structure et l'évolution de la société française prédisposent et engagent apparemment d'autres couches à adopter les modèles créés par la couche dirigeante : c'est ainsi qu'ils se répandent lentement dans la société toute entière, non sans subir les modifications qui s'imposent. »

Norbert Elias, *La Civilisation des mœurs*, 1969

« Ce n'est pas l'individu qui invente sa religion, sa morale, son droit, son esthétique, sa science, sa langue, sa manière de se comporter dans les circonstances de tous les jours, avec ses égaux, ses supérieurs ou ses inférieurs, avec les forts ou les faibles, avec les vieillards, les femmes ou les enfants, sa manière de manger et de se tenir à table, l'infini détail enfin de sa pensée et de sa conduite. Tout cela, il le reçoit tout fait, grâce à l'éducation, à l'instruction et au langage, de la société dont il fait partie. Ce sont donc bien là des états mentaux, mais des états mentaux que leurs caractères les plus essentiels opposent aux états proprement individuels. S'ils sont communs à tous, non seulement ils ne sont le propre de personne, mais encore ils ne se réalisent tout entiers en aucune de leurs incarnations individuelles. Les idées de l'homme moral ne sont pas la morale ; celles du savant ne sont pas la science ; nos goûts ne sont pas l'esthétique ; les paroles que nous échangeons ne sont pas le langage. Une réalité mentale qui déborde les mentalités individuelles tout en contribuant à les constituer, telle est la nature essentielle des représentations collectives. »

Maurice Halbwachs, *Conscience individuelle et esprit collectif*, 1939

Premier livre d'Erving Goffman (1922-1982), *La Présentation de soi* (premier tome de *La Mise en scène de la vie quotidienne*) impose d'emblée le sociologue comme une figure majeure du courant dit interactionniste. S'appuyant sur la thèse qu'il venait de soutenir sur les formes de la communication interpersonnelle aux îles Shetland (Ecosse), sur des travaux ethnographiques minutieux d'étudiants de l'université de Chicago ou des exemples littéraires, *La Présentation de soi* est une tentative de décrire, classifier et ordonner les façons dont les individus lient des rapports interpersonnels au quotidien, qui constituent *« la vie sociale qui s'organise dans les limites physiques d'un immeuble ou d'un établissement »* : gestuelle, paroles, stratégies… Goffman file pour cela la métaphore dramaturgique : le monde social est un théâtre, et l'interaction une représentation. Pour bien la jouer, les individus cherchent des informations qui permettent de situer leurs partenaires d'interaction. Dès lors, *« l'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres à leur tour doivent en retirer une certaine impression »*.

Par exemple, lorsqu'on est invité à dîner chez quelqu'un pour la première fois, on participe à une véritable mise en scène : chacun s'efforce de tenir le rôle qui lui est prescrit par la situation. En ces occasions, la maîtresse de maison soigne souvent son apparence et le décor domestique (en mettant des fleurs fraîches), ce que Goffman appelle la « façade ». L'espace physique est divisé : le salon ou la salle à manger, où a lieu la représentation, constitue la « scène » (ou « région antérieure »). La cuisine, elle, forme une « coulisse » (ou « région postérieure »). C'est un lieu où la représentation est suspendue, et où n'entrent généralement pas les invités. Les hôtes peuvent alors s'y « relâcher » (notamment corporellement), préparer leur prestation à venir, voire se plaindre de la fatigue ou de l'ennui (« c'est long, ce repas ! »).

La réussite de cette opération n'est jamais acquise d'avance : chacun essaie, au cours des interactions, de « garder la face » (autrement dit, de faire bonne impression), mais il y a toujours un risque de la perdre. Il suffit pour cela d'un raté : perte de contrôle musculaire (bâillement, trébuchement), intérêt trop faible ou trop grand pour l'interaction (oublier ce qu'on voulait dire ou prendre les choses trop au sérieux), ou encore « direction dramatique maladroite » (décor inapproprié, apparition ou retrait de la scène à contretemps).

Xavier Molénat, Sciences humaines n° 42

« On peut définir le terme de face comme étant la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image du moi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés, et néanmoins partageable, puisque, par exemple, on peut donner une bonne image de sa profession ou de sa confession en donnant une bonne image de soi.
L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter un contact avec les autres : il la soigne ; il s'y "attache". Si la rencontre confirme une image de lui-même qu'il tient pour assurée, cela le laisse assez indifférent. Si les événements lui font porter une face plus favorable qu'il ne l'espérait, il "se sent bien". Si ses vœux habituels ne sont pas comblés, on s'attend à ce qu'il se sente "mal" ou "blessé". En général, l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement. La face portée par les autres participants ne laisse pas non plus indifférent, et, quoique de tels sentiments puissent différer par le degré et la direction de ceux que l'on éprouve pour sa propre face, ils n'en constituent pas moins, de façon tout aussi immédiate et spontanée, une participation émotionnelle. »

« Ainsi, alors même que le souci de garder la face concentre l'attention sur l'activité en cours, il est nécessaire, pour y parvenir, de prendre en considération la place que l'on occupe dans le monde social en général. Une personne qui parvient à garder la face dans la situation en cours est quelqu'un qui, dans le passé, s'est abstenu de certains actes auxquels il lui aurait été difficile de faire face plus tard. Par ailleurs, si cette personne craint maintenant de perdre la face, c'est en partie parce que les autres risqueraient d'en conclure qu'ils n'ont plus à se soucier de ses sentiments à l'avenir. Il y a néanmoins une limite à cette interdépendance entre la situation actuelle et le monde social en général : une personne qui rencontre des gens avec qui elle n'aura plus d'autres rapports est libre d'adopter une ligne d'action ambitieuse que l'avenir démentira, ou de souffrir des humiliations qui rendraient embarrassantes toutes relations futures. On peut dire d'une personne qu'elle fait mauvaise figure lorsqu'il est impossible, quoi qu'on fasse, d'intégrer ce qu'on vient à apprendre de sa valeur sociale dans la ligne d'action qui lui est réservée. On peut dire d'une personne qu'elle fait piètre figure lorsqu'elle prend part à une rencontre sans disposer d'une ligne d'action telle qu'on l'attendrait dans une situation de cette sorte. Les plaisanteries et les farces ont souvent pour but d'amener une personne à faire mauvaise ou piètre figure ; cela dit, il va de soi qu'on peut se trouver expressivement à côté de la situation pour des raisons sérieuses. »

Erving Goffman, *Les Rites d'interaction*

« J'ai voulu faire de cet ouvrage une sorte de guide proposant une perspective sociologique à partir de laquelle on puisse étudier la vie sociale […] La perspective adoptée ici est celle de la représentation théâtrale ; les principes qu'on en a tirés sont des principes dramaturgiques.
L'acteur doit agir de façon à donner, intentionnellement ou non, une expression de lui-même, et les autres, à leur tour, doivent en retirer une certaine impression.
Tous les participants (à l'interaction) contribuent ensemble à une même définition de l'interaction globale de la situation : l'établissement de cette définition n'implique pas tant que l'on s'accorde sur le réel que sur la question de savoir qui est en droit de quoi.
La société est fondée sur le principe selon lequel toute personne possédant certaines caractéristiques sociales est moralement en droit d'attendre de ses partenaires qu'ils l'estiment et le traitent de façon correspondante.
A ce principe s'attache un second : si quelqu'un prétend, implicitement ou explicitement, posséder certaines caractéristiques sociales, on exige de lui qu'il soit réellement ce qu'il prétend être. Il s'ensuit que, lorsqu'un acteur projette une définition de la situation, en prétendant être une personne d'un type déterminé, il adresse du même coup aux autres une revendication morale par laquelle il prétend les obliger à le respecter et à lui accorder le genre de traitement que les personnes de son espèce sont en droit d'attendre. Il abandonne aussi, implicitement, toute prétention à être ce qu'il n'a pas l'apparence d'être et par suite au traitement réservé aux personnes qu'il n'est pas.
On appellera désormais « façade » la partie de la représentation qui a pour fonction normale d'établir et de fixer la définition de la situation qui est proposée à l'observateur. […] La façade personnelle, pour désigner les éléments qui sont confondus avec la personne de l'acteur lui-même, le suit partout où il va.
On ne peut mesurer l'importance des ruptures de définition à leur fréquence, car tout semble indiquer qu'elles seraient plus fréquentes si l'on ne prenait de constantes précautions pour les éviter. On emploie sans cesse des précautions pour éviter ces ennuis et des procédés correctifs pour éviter le discrédit qu'ils occasionnent quand on n'a pas su l'éviter. Quand l'acteur utilise ces moyens stratégiques et tactiques pour préserver ses propres projections, on peut les appeler « techniques défensives » ; quand un participant les utilise pour sauvegarder la définition projetée par un autre participant, on parle de techniques de protection » ou de « tact ». Réunies, les techniques défensives et les techniques de protection constituent l'ensemble des techniques employées pour sauvegarder l'impression produite par un acteur pendant qu'il est en présence de ses interlocuteurs. »

Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1, *La Présentation de soi*

Exercice 6

Ce devoir sera réalisé individuellement en classe, sans documents autorisés, mais vous pouvez le préparer à la maison.

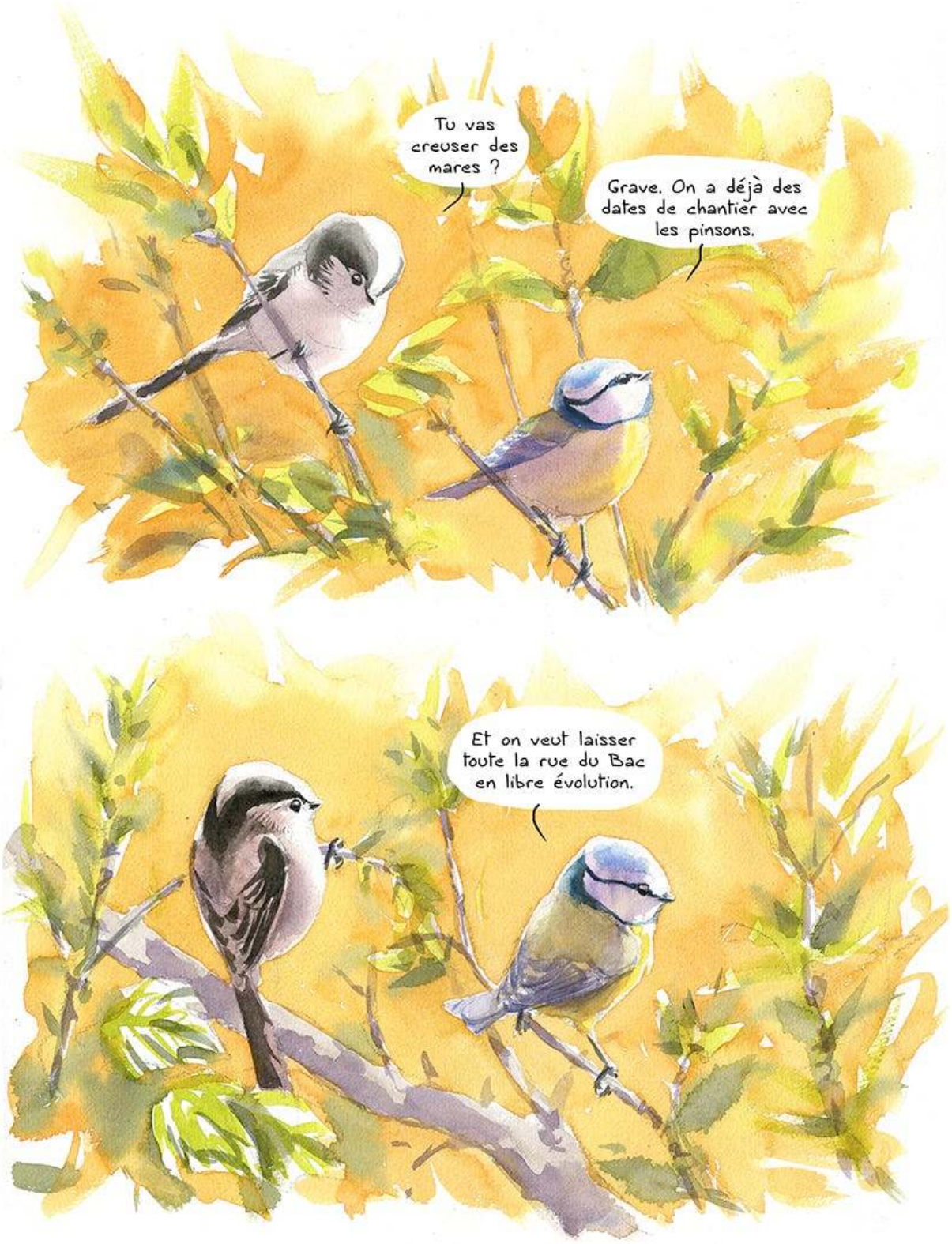
« Je voudrais bien rechercher ici les raisons qui me déterminèrent alors, et, les ayant retrouvées, les exposer sans détour ; mais qu'il est difficile de bien parler de soi ! J'ai observé que la plupart de ceux qui ont laissé des Mémoires ne nous ont bien montré leurs mauvaises actions ou leurs penchants que quand, par hasard, ils les ont pris pour des prouesses ou de bons instincts, ce qui est arrivé quelquefois. C'est ainsi que le cardinal de Retz[1], pour atteindre à ce qu'il considère comme la gloire d'avoir été un bon conspirateur, nous avoue ses projets d'assassiner Richelieu[2], et nous raconte ses dévotions et ses charités hypocrites de peur de ne point passer pour un habile[3] homme. Ce n'est pas alors l'amour du vrai qui fait parler, ce sont les travers de l'esprit qui trahissent involontairement les vices du cœur.
Mais alors même qu'on veut être sincère, il est bien rare qu'on mène à bout une telle entreprise. La faute en est d'abord au public qui aime qu'on s'accuse, mais qui ne souffre pas qu'on se loue ; les amis, eux-mêmes, ont coutume d'appeler candeur aimable le mal qu'on dit de soi, et vanité incommode le bien qu'on en raconte ; de telle sorte que la sincérité devient, à ce compte, un métier fort ingrat, où l'on n'a que des pertes à faire et point de gain. Mais la difficulté est surtout dans le sujet même ; on est trop proche de soi pour bien voir, on se perd aisément au milieu des vues, des intérêts, des idées, des goûts, et des instincts qui vous font agir. Cette multitude de petits sentiers mal connus de ceux même qui les fréquentent, empêche de bien discerner les grands chemins qu'a suivis la volonté pour arriver aux résolutions les plus importantes.
Je veux cependant essayer de me retrouver dans ce labyrinthe, car il est juste de prendre enfin, vis-à-vis de moi-même les libertés que je me suis permises et que je me permettrai souvent envers tant d'autres. »

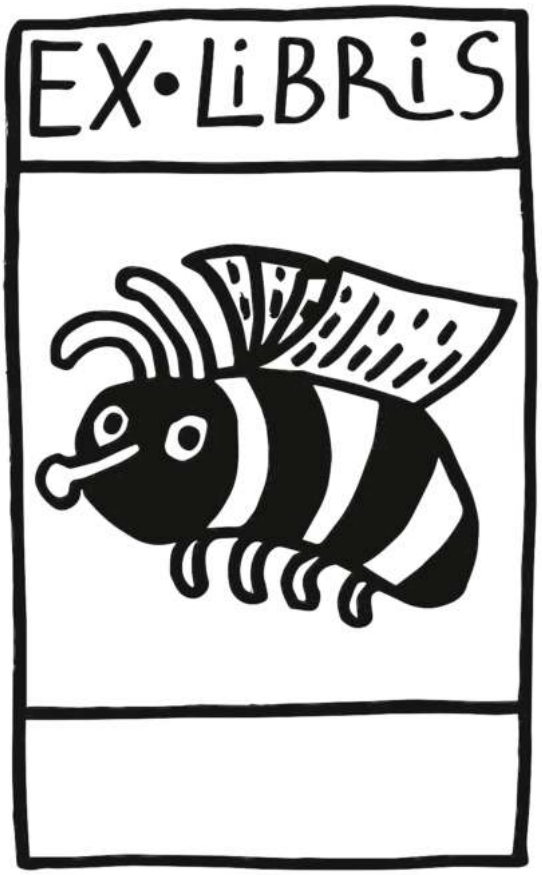
Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, 1850-1851

Interprétation philosophique : A quels obstacles se heurte, selon Tocqueville, l'exigence de sincérité ?

---

[1] Le cardinal de Retz (1613-1679) est connu pour ses *Mémoires*, dont le sous-titre est « Contenant ce qui s'est passé de plus remarquable en France, pendant les premières années du règne de Louis XIV ». Il y révèle entre autres les complots auxquels il a participé, notamment contre le cardinal de Richelieu.
[2] Principal ministre de Louis XIII (1545-1642).
[3] Habile, c'est-à-dire intelligent.


Tu vas creuser des mares ?
Grave. On a déjà des dates de chantier avec les pinsons.
Et on veut laisser toute la rue du Bac en libre évolution.



PHILOFIL
https://www.philofil.net

« Car des gens libres, bien nés, biens instruits, vivant en honnête compagnie, ont par nature un instinct et un aiguillon qui pousse toujours vers la vertu et retire du vice ; c'est ce qu'ils nommaient l'honneur. Ceux-ci, quand ils sont écrasés et asservis par une vile sujétion et contrainte, se détournent de la noble passion par laquelle ils tendaient librement à la vertu, afin de démettre et enfreindre ce joug de servitude ; car nous entreprenons toujours les choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié. »

Rabelais, *Gargantua*